

51600/A

F x 6

18

TRAITÉ

DES

NERFS

ET

DE LEURS MALADIES,

PAR M. TISSOT,

D. M. DE LA S. R. DE LONDRES, DES
SOC. ACAD. DE BASLE, BERNE,
ROTTERDAM, ET DE LA S. R. DE
MED. DE PARIS.

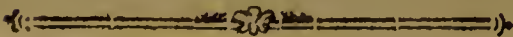
Series Juncturaque pollet.

TOME II. PARTIE II.



A LAUSANNE,

Avec Privilege de LL. EE.



M. DCC. LXXXIV.

T R A V E L

1912

2 4 5 6 7 8

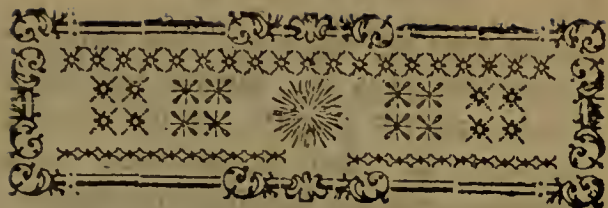
DEPT. OF MEDICINE

UNIVERSITY OF MICHIGAN

ANN ARBOR, MICHIGAN
JULY 27 1912

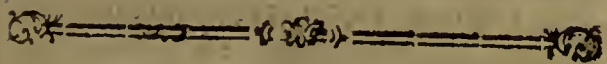


UNIVERSITY OF MICHIGAN
ANN ARBOR, MICHIGAN
JULY 27 1912



T R A I T É D E S N E R F S

E T D E L E U R S M A L A D I E S .



C H A P I T R E X .

Des sympathies.

A R T I C L E I .

§. 1. **T** Elle est l'admirable constitution de l'homme & de l'animal, que ces parties dont les fonctions paroissent si différentes sont cependant

enchâînées de façon qu'elles influent toutes du plus au moins les unes sur les autres ; cette vérité a déjà été vue & son importance bien appréciée par les premiers médecins ; HIPPOCRATES l'a exprimée avec son énergie ordinaire (a) ; & il n'est que trop démontré par une multitude de faits, qu'il n'y a aucune partie du corps, qui fortement irritée, ne puisse irriter tout le corps. Mais outre cette harmonie générale, il y a différentes parties qui ont entr'elles une liaison plus étroite, qui sont unies par différens moyens, de façon que l'état de l'une influe d'une façon très-marquée sur l'autre, ou au moins est altérée par les changemens qu'elle éprouve ; c'est la force du *sympathia* des Grecs & du *consensus* des Latins ; & elle en souffre quelquefois au point que l'effet est beaucoup plus marqué sur la partie en sympathie que sur celle qui est primitivement affectée ; c'est ainsi que le

(a) ἑννοια μια, συμνοια μια, συμπαθεια πάντα De alim. De locis in homine, FOESSIUS p. 408. il dit, que chaque partie du corps peut entraîner la maladie d'une autre.

calcul des reins où on ne le sent pas occasionne quelquefois des vomissemens continuels , & que des aigreurs dans l'estomac , où elles n'occasionnent aucune douleur , donnent des douleurs de tête , des vertiges , des convulsions à une femme délicate (*b*). Les symptômes alors ne désignent point la partie véritablement malade , & il est aisé de comprendre à quelles erreurs dangereuses on seroit exposé , si l'on n'avoit pas une idée nette de cette loi du corps animal qui produit les maladies sympathiques ; & si l'on n'avoit pas des moyens de distinguer celles qui le sont de celles qui ne le sont pas ; on comprend encore combien il est important de savoir que le vomissement peut avoir sa cause dans les reins , & que le vertige peut dépendre de l'estomac ; & combien il est nécessaire de distinguer

(*b*) *Consensus est physicus partium corporis humani sentientium nexus , quo unæ earum graviter affecta & mutata ; aliis ; cum ipsa per vasa nervosque connexis , simul insignem affert mutationem.* BUCHNER *de mutuâ uteri cum ventriculo consensione.* Hal. 1753.

§ 4.

les maladies de cette espece de toutes les autres ; pour cela il faut faire connoître les causes différentes de ces sympathies , donner des observations sur les différens effets qu'elles produisent , indiquer en même tems les caracteres auxquels on peut les reconnoître , & remarquer les attentions de traitement qu'elles exigent. Plusieurs auteurs ont senti l'importance de cette matiere & s'en sont occupés ; HIPPOCRATES avoit déjà vu que l'inflammation du diaphragme occasionne la phrénésie, & que les nerfs du pied irrités produisent des convulsions générales ; ARETÉE en donne des exemples tirés des maux de reins & de l'épilepsie ; GALIEN en a observé plusieurs , & a sur-tout remarqué la prodigieuse influence de la partie supérieure de l'estomac sur la tête ; si elle est irritée , il peut , dit-il , en résulter des léthargies , des convulsions , l'épilepsie , & même la cataracte ; il avoit aussi très-bien vu la sympathie entre l'uterus & l'estomac. CÆLIUS AURELIANUS a aussi prouvé la grande influence de cette derniere partie sur tout le corps ; FERNEL a placé dans sa patho-

logie un chapitre *de morbo per consensum*; BALLONIUS donne des exemples de maladies sympathiques, & avertit qu'on doit prendre bien garde à ne pas appliquer les remèdes sur la partie qui ne souffre que par sympathie; *Amb.* PARÉ en a conservé un bel exemple en rapportant l'histoire de la piquûre du nerf du bras de Charles IX, à qui cette piquûre donna des convulsions; L. MERCATUS a aussi quelques observations; SENNERT en parle en traitant des différences des maladies; RIVIERE en parla plus au long après lui; mais C. PISON est le premier qui ait établi bien distinctement que beaucoup de phénomènes que l'on ne pouvoit pas expliquer, dépendoient du consensus entre les différentes parties auxquelles la sixième paire se distribue, & qu'il suffisoit d'en suivre la distribution pour s'en assurer (c). Quarante ans après lui, VILLIS qui avoit du génie, qui étoit anatomiste & praticien, & qui le premier a vu toute l'étendue de l'influence du genre nerveux sur

(c) *De morb. a colluv. serof.* p. 150.

toutes les fonctions animales , indiqua plusieurs exemples de sympathies ; VIEUSSENS consacre un chapitre à examiner celles qui dépendent de la huitieme paire , & un à celles qui viennent de la fixieme. MORTON , VALENTINI , ETMULLER , le chevalier SIBALD en parlant des maladies d'Ecoffe (*d*) , BAGLIVI en différens endroits , en traitent auffi (*e*) ; mais celui qui le premier a traité cette

(*d*) *Scotia illustrata sive prodromus historiae naturalis.* fol. Edimb. 1696. p. 46.

(*e*) BAUSNER & non pas BAUMER ; comme je le vois dans un ouvrage moderne sur les sympathies , donna en 1656 , un petit ouvrage *de consensu* : mais il a eu un autre but que celui d'écrire sur l'espece de sympathie dont traite cet article ; il s'est proposé , & ce but étoit utile , de faire voir les secours que différentes parties se prêtent réciproquement , de montrer comment plusieurs concourent à la fonction d'une seule , comment toutes les parties travaillent pour toutes ; *consensus* chez lui signifie concours & non pas sympathie , qu'il désigne par le mot *consensus occultus* , qui n'est pas son objet , mais dont il parle cependant occasionnellement dans quelques endroits. Irrité contre les *facultés* qui étoient alors le grand agent

matiere dans un ouvrage particulier, est M. REGA, Professeur en médecine & très-habile Médecin à Louvain; il publiâ en 1721 un ouvrage très-bien fait, dans lequel il donne une notice de ce que l'on trouve sur ce sujet dans les auteurs qui l'ont précédé; il traite ensuite de la sympathie en général, & après cela il passe au détail des sympathies des principales parties avec toutes les autres; il commencé par la tête, & il insiste particulièrement sur la sympathie de l'estomac qui est celle qui est la plus mar-

des écoles & par lesquelles on expliquoit tout, mais qui selon BAUSNER n'expliquoient rien, & étoient incapables de satisfaire quelqu'un qui aime la vérité, il chercha dans le concours de l'action des différentes parties, l'explication des fonctions que l'on attribuoit à la faculté d'une seule, & le titre même de son ouvrage l'annonce. *Barth. BAUSNERI. De consensu partium corporis humani Lib. III. in quibus eque omnia, quæ ad quamque actionem, quoquo modo in homine, concurrunt; recensentur, actionum modus, ut & consensus ratio explicatur, adeoque universa hominis æconomia traditur.* 12. Amst. 1656. BAUSNER n'étoit pas Médecin.

quée ; cinq ans plus tard , M. S E N A C donna sur les mouvemens sympathiques un chapitre très-bien fait & très-intéressant , qui , après quarante ans , a passé tout entier & sans aucune amélioration dans l'Encyclopédie , & que l'auteur du dictionnaire raisonné d'anatomie & de physiologie a copié exactement. M. B O E R H A A V E traite la même matière dans ses leçons sur les maux de nerfs. M. H O F M A N trop peu prisé aujourd'hui , en a traité très-habilement , & M. K A A U B O E R H A A V E dans son ouvrage sur *l'impetum faciens* développa la doctrine de M. B O E R H A A V E. M. W H Y T T a fait de cette matière le premier chapitre de son ouvrage ; M. M E C K E L a donné fort en détail l'histoire des sympathies qui dépendent de la cinquième paire ; M. H A L L E R assigna cinq causes à ce consensus dans ses *primæ lineæ* , & deux ans après , cette matière fut traitée très-méthodiquement , & d'après ses principes, dans une thèse soutenue sous sa présidence (f) ; depuis

(f) Dan. LANGHANS *de consensu parietum*. Gœtt. 4°. 1749.

lors il a paru quelques autres dissertations sur différents points de cette doctrine ; celle de M. J. H. RAHN (g), mérite d'être distinguée de toutes les autres , & doit être conservée.

§. 2. Je ne me propose ici de traiter que des sympathies nerveuses , supposé même qu'il y en ait d'autres ; mais je présenterai cependant en peu de mots toutes les causes admises par M. HALLER ; il paroît , dit-il , que ces sympathies si célèbres dans la pratique de la médecine dépendent 1^o. de la communication de tous les vaisseaux , qui fait que quand les humeurs sont repoussées de quelque partie , elles se portent en trop grande abondance sur une autre , comme quand le froid de pied donne mal à la tête ; & comme cette communication s'étend à toutes les espèces de vaisseaux , & que l'absorption d'une humeur , pompée dans une partie & portée sur une autre , produit le même effet que le reflux mécanique , on comprend , & l'on voit tous les jours que cette cause peut opérer beaucoup.

(g) *Mirum inter caput & viscera abdominis commercium.* GOËTT. 1771.

d'effets différens ; mais il faut bien faire attention que plusieurs de ces effets appartiennent plutôt aux métastases qu'aux sympathies.

28. De l'analogie entre l'organisation & les usages de deux parties ; d'où il résulte que les mêmes causes produisent sur l'une & sur l'autre des changemens semblables ; c'est de là que dépend le rapport entre l'uterus & les mamelles ; rapport attribué depuis GALIEN à l'anastomose des épigastriques & des mammaires , mais qui ne peut presque jamais en dépendre. Je remarquerai sur cette seconde cause que cette sympathie ne répond pas précisément à l'idée que l'on doit avoir des sympathies , puisqu'ici une partie ne souffre pas précisément , parce que l'autre souffre ; mais elles souffrent en même tems , parce qu'étant analogues dans leur structure & destinées aux mêmes fonctions , les mêmes causes les affectent l'une & l'autre. C'est à ce principe que M. HALLER attribue un phénomène qui se présente trop souvent en pratique ; c'est que l'engorgement d'une glande conglobée est suivi de l'engorgement de toutes les au-

tres ; c'est encore à l'analogie entre les vaisseaux exhalans de la peau & des intestins qu'il attribue les diarrhées qui surviennent à la suppression de la transpiration ; mais il faut avouer que c'est plutôt ici une métastase, ou une crise succédanée, qu'une sympathie.

3^o. De la continuité des membranes ; & de-là naissent le prurit du gland quand on a la pierre dans la vessie, l'utilité de la diarrhée dans la surdité, & la démangeaison du nez quand on a des vers ; le premier & le dernier exemple appartiennent véritablement aux sympathies ; mais la diarrhée qui emporte la surdité est une véritable crise ; & dans les deux autres cas n'est-ce pas des nerfs que dépend ce qu'on attribue à la continuité des membranes ? Si ces membranes n'étoient pas tapissées de nerfs, ces sympathies auroient-elles lieu ? M. SENAC ne l'a pas pensé, & il rejette absolument les sympathies par les membranes, qui, perdant, dit-il, tout sentiment dès qu'elles sont dépouillées de nerfs, ne peuvent point être la cause des accidens qui s'étendent d'une

partie à l'autre (*h*). M. K A A U paroît avoir pensé comme M. S E N A C ; M. W H Y T T est dans la même idée, & dit très-positivement que toutes ces sympathies, attribuées par beaucoup d'auteurs à la toile cellulaire, aux vaisseaux sanguins, aux membranes, à la similarité des parties, si on les examine attentivement, paroîtront toutes ou dépendre des nerfs, ou n'être point de vraies sympathies (*i*). Il paroît même qu'il ne peut y avoir eu ici de différence que dans la façon de s'exprimer, & non pas dans celle de penser, & aucun physiologiste n'a voulu dire que la communication du sentiment se fît d'un endroit à l'autre autrement que par les nerfs.

4^o. Des nerfs & de leurs anastomoses ; c'est à cette classe qu'appartient l'agacement des dents qui est la suite de certains bruits, parce que les anastomoses de la cinquième paire avec la septième sont cause que les sons qui affectent celle-ci d'une

(*h*) *Anatomie d'Heister, les mouvemens sympathiques.*

(*i*) §. 13. p. 32.

certaine façon , agissent sur la première ; c'est de la même cause que résulte ce que l'on observe souvent , que l'affection d'un œil agit sur l'autre (*k*) ; & n'agit pas de même sur l'oreille ; c'est encore par la même raison que la pierre dans les reins donne des vomissemens.

5°. Du cerveau même , qui est le centre des communications nerveuses ; & l'on verra plus bas que c'est proprement la seule. De-là vient que l'irritation d'un seul nerf produit des convulsions dans tout le corps , & qu'un vice local dans les extrêmités peut produire l'épilepsie la plus forte. Il est aisé de voir que ces deux classes ne diffèrent proprement , dans l'idée même de ceux qui les admettent toutes ; que par le degré ; une cause médiocre produira une affection sympathique dans les nerfs les plus voisins ; plus forte elle entraînera tout le genre nerveux ;

(*k*) Si quand un œil est malade , l'autre le devient aussi , cela ne dépend-il pas principalement de ce qu'étant parfaitement semblables , les mêmes causes ont les mêmes influences ? Ce qui rangeroit cette sympathie parmi celles de la seconde classe.

la pierre dans les reins qui produit des vomiffemens peut auffi produire des convulfions générales; & chez quelqu'un qui a le genre nerveux très-délicat, ce même bruit aigre qui ne produit ordinairement que le grincement des dents peut jeter tous les mufcles dans des convulfions très-fortes.

6°. La dernière efpece de confenfus eft celle qui fe fait par le tiffu cellulaire, qui eft étendu prefque dans tout le corps & dont les affections dans une partie fe communiquent fouvent de proche en proche dans toutes les autres; à cette classe appartiennent la plus part des hydropifies, les routes cachées & obscures du pus, ces extravafations qui paffent d'une partie à l'autre, l'extenfion rapide & prodigieufe de l'emphyfème; mais j'avoue que le mot fympathie ne me paroît pas exact ici; il n'y a proprement même jamais fympathie; c'eft, ou extenfion du fiege de la maladie; ainfi quand dans l'anafarque le tiffu cellulaire du bas de la jambe eft iufiltré, l'infiltration monte plus haut; ou transport d'une partie à l'autre, comme quand par le féjour au lit les jambes défenfent en

partie , & le tissu cellulaire de la tête ou du cou s'engorge.

§. 3. On voit par les réflexions que j'ai faites en rapportant ces différentes classes de sympathies , qu'il y en a plusieurs qui appartiennent plutôt aux changemens , aux extensions , aux transports de maladies qu'aux sympathies dans le vrai sens de ce mot : ce n'est vraisemblablement que les nerfs seuls qui peuvent produire de vraies sympathies (1), & y en eût-il réellement d'autres, ce sont les seules dont je doive m'occuper ici. En présentant les principaux exemples de maladies sympathiques , on pourroit les ranger , ou selon l'ordre des différentes paires , c'est la méthode que

(1) M. HALLER a sans doute eu lui-même cette idée , puisqu'il demande *An sympathiæ partium à nervis ?* Et répond *Sic videtur ex morbis hysteriis &c.* De origine nervi intercost. thes. 3. M. HOEFMAN n'admettoit d'après ETMULLER que des sympathies nerveuses ; ZYPÆUS avant ETMULLER avoit aussi rejeté les autres causes , & M. WHYTT n'en reconnoît , & prouve qu'il n'y en a proprement point d'autres.

l'on a suivie dans une dissertation soutenue à Vienne (*m*) ; ou les rapporter aux trois paires sympathiques , la cinquieme , l'intercostale , & la huitieme , en suivant VIEUSSENS & M. MECKEL , dont le premier a détaillé celles de la sixieme & de la huitieme paire , & le second celles de la cinquieme à laquelle il attribue cinq usages très-importans : *a* d'établir un commerce étroit entre la face , le tronc & les extrêmités ; *b* d'établir ce même commerce entre les parties vitales & les différentes parties de la tête ; *c* d'opérer les changemens du visage dans les passions ; *d* de contribuer à la perfection de presque tous les sens ; *e* d'opérer les mouvemens des muscles du visage (*n*) ; ou enfin les rapporter aux différentes parties , & c'est l'ordre qui a été le plus généralement suivi & qui est peut-être le plus commode pour les praticiens ; mais pour éviter les répétitions , il ne faut s'astreindre trop servilement à aucun. Je les rangerai sous les quatre

(*m*). EGGER. *De consensu nervorum.*

(*n*) *De quint. par. nervor.* §. 107.

articles suivans ; des sympathies du cerveau , & de celles des autres parties de la tête ; des sympathies de la poitrine ; de celles de tous les visceres renfermés dans le bas ventre qui sont les plus nombreuses ; de celles des tégumens ou des parties externes , parmi lesquelles il y en a de très-frappantes.

A R T I C L E II.

Des sympathies du cerveau , & des autres parties de la tête.

§. 4. On peut envisager le cerveau comme la racine de tous les nerfs , & par-là même il n'y a aucune partie qui ne puisse être lésée , si le cerveau se trouve lésé lui-même dans les endroits d'où les nerfs qu'elle reçoit tirent leur origine ; ainsi on peut établir que tout le corps sympathise avec le cerveau ; mais on peut cependant aussi remarquer que cet organe a une sympathie plus étroite avec certaines parties , celles sans doute qui ont plus de nerfs & dont les fonctions souffrent un dérangement plus considérable par les lésions des nerfs. Cette sympathie

générale du cerveau avec tout le corps , & de tout le corps avec le cerveau , mérite d'autant plus notre attention qu'elle est fans doute la base de toutes les sympathies particulieres , comme je le prouverai tout-à-l'heure , & qu'elle opère les plus grands effets. On verra dans les chapitres des convulsions , du tetanos , & sur-tout dans celui de l'épilepsie , qu'il n'y a aucun viscere & aucune partie externe dont l'irritation ne puisse produire ces maladies ; on a déjà vu dans la premiere partie de cet ouvrage , & l'on verra dans plusieurs autres chapitres , que l'irritation du cerveau , soit artificielle , soit malade , peut produire des convulsions ou la paralyfie de toutes les parties , & qu'à mesure que cette cause s'étend dans le cerveau , ses effets s'étendent à proportion dans les parties ; c'est ainsi que RIOLAN vit un malade qui eut d'abord des douleurs de tête atroces , qui devint ensuite aveugle , tomba après cela dans une incontenance d'urine , fut au bout de peu de jours paralytique du pied droit , ensuite du gauche , & finit au bout de peu de tems par une paralyfie géné-

rale ou une apoplexie mortelle (o). WEPFER vit aussi une paysanne, qui, en chargeant une trop lourde masse de foin sur sa tête, sentit quelque chose se rompre dans son cerveau; depuis lors elle eut peine à retenir ses urines, quelque tems après elle ne put plus se soutenir sur le pied gauche, ensuite elle devint paralytique de tout ce côté, & en même tems elle se plaignoit de vertiges & d'un mal de tête dont elle sentoit que le siege étoit dans le côté droit, ce qu'il faut remarquer; enfin elle tomba dans une suite de maux dont elle mourut; tous ces maux dépendoient d'un abcès dans le ventricule droit du cerveau (p). Les épanchemens dans le cerveau après des plaies, des chûtes, des contusions mettent tous les jours sous les yeux des Médecins les lésions les plus étonnantes dans toutes les parties, occasionnées par la compression ou l'irritation des nerfs dans telle ou telle partie du cerveau. Ces faits & beaucoup d'autres semblables prouvent que

(o) *Antropograh.* L. 2. ch. 25.

(p) *Histor. apopleët. hist.* 14. p. 358.

tout le corps peut souffrir quand le cerveau est malade , & que le cerveau sympathise à toutes les parties ; c'est la sympathie la plus universelle ; mais les sympathies particulières , cette sympathie qui fait vomir quand on a la pierre au rein , ou toussir quand on a des acides dans l'estomac , ou quand on touche le fond de l'oreille , tiennent-elles à cette même sympathie , ou dépendent-elles de l'union de différens rameaux de nerfs au-dessous du cerveau par les anastomoses , les plexus & les ganglions ? L'un & l'autre de ces systèmes , ont eu leurs défenseurs : le premier paroît avoir été celui de VILLIS (*q*) , & le dernier est celui de VIEUSSENS , qui ayant beaucoup observé les unions différentes des nerfs , avoit assez naturellement pu penser que ces unions particulières qui , correspondantes aux sympa-

(*q*) Comme il n'a point traité la question expressément , & que dans quelques endroits sa façon de s'exprimer est un peu équivoque , on conjecture ce qu'il a pensé plutôt qu'on ne peut le décider. MORTON paroît avoir cru qu'elles ne se faisoient que par le cerveau.

thies particulieres, paroissent arrangées pour les produire, en étoient les véritables causes (r); M. PERRAULT n'adopta cependant point ce systême, & il établit que toutes les sympathies se faisoient par l'intervention du cerveau; & en 1736. M. ASTRUC donna une bonne dissertation pour prouver que les sympathies n'avoient lieu que par le cerveau (s); mais M. BOERHAAVE, M.M. BERGHEN, WALTHER, VATER, BUCHNER (t), M. MECKEL même adopterent le systême de VIEUSSENS, qui pendant long tems a été assez généralement reçu. On doit à M. Van SWIETEN la justice de dire que quoiqu'en général il fût très-attaché à la doctrine de son maître, il a très-bien jugé,

(r) VIEUSSENS est positif, il croit que les mouvemens convulsifs viennent très-rarement du cerveau, mais qu'ils naissent des ganglions. p. 190. 191. 192. &c. Ce systême est insoutenable.

(s) *An sympathia à certa positione nervorum in sensorio communi.* Par. 1736.

(t) *De consens. primar. viar. cum perimet. corpor.* §. 5. où il admet les ramifications nerveuses pour causes des sympathies particulieres.

& vraisemblablement sans avoir connoissance de ce qu'en avoient écrit M. M. PERRAULT & ASTRUC, que ces sympathies se faisoient par le cerveau (u), puisque les nerfs n'avoient point de communication de leur substance médullaire ailleurs; & M. KAAU nie aussi absolument qu'il puisse y avoir aucun consensus entre les différens nerfs, autrement que par le moyen du cerveau (x). M. HALLER l'a pensé de même (y); M. MONRO l'a établi comme une vérité (z); M.

(u) Aphor. 711. t. 2. p. 353.

(x) *Impet. faciens*, §. 197. 198. 199. 200. Cet ouvrage & le second tome de celui de M. Van SWIETEN ont paru en même tems: ainsi l'on ne peut pas dire que l'un ait instruit l'autre; mais sans doute les auteurs vivoient & causoient beaucoup ensemble.

(y) *De vera origine nervi intercost.* coroll. 4. Elem. L. 10. Sect. 7. § 23. t. 4. p. 320. On peut remarquer que ce grand homme n'étoit pas extrêmement décidé sur les sympathies. v. L. 8. Sect. 4. §. 36. t. 3. p. 384.

(z) *Edinb. Essays*. t. 3. p. 326. & 363. M. WILSON trouve qu'il est difficile de décider la question. *Short remarcks upon autumnal disorders.*

MAHRER le pense aussi, & M. WHYTT est entré dans le détail des raisons qui démontrent qu'il est impossible qu'elles se fassent autrement, (a), quoique l'autre explication paroisse, dit-il, d'abord très-plausible.

§. 5. Les raisons qu'il allégué sont les suivantes : 1°. & cette raison est celle de M. Van SWIETEN : les plus petits filets nerveux sont absolument distincts les uns des autres, depuis leur sortie du crâne ; non-seulement leur partie médullaire ne se mêle pas, mais elle ne se touche même pas & ne doit pas se toucher, puisque sans cela il y auroit eu nécessairement de la confusion dans nos sensations & dans nos mouvemens.

2°. On trouve des sympathies entre différentes parties du corps dont les nerfs n'ont aucune communication ensemble ; c'est ainsi, dit-il, que l'estomac chargé nuit à la vue, quoiqu'il n'y ait aucune communication entre les nerfs de l'estomac & le nerf optique. Les nerfs de l'uvée qui ont

(a) §. 14. & 15. & il l'a aussi établi appendix, &c. p. 258.

tant de sympathie avec le nerf optique n'ont aucune communication ; & il n'y en a aucune entre les nerfs des deux yeux , dont les mouvemens sont si étroitement enchaînés , lors même qu'ils ne sont pas exposés à l'action de la même cause.

3°. « Si la sympathie , continue
 » M. W H Y T T , qui est entre les vis-
 » ceres du bas ventre & les autres
 » parties du corps est l'effet de la com-
 » munication qu'ont entr'eux les
 » nerfs de ces parties , par le moyen
 » des nerfs intercostaux ou grands
 » sympathiques , pourquoi n'y a-t-il
 » pas aussi de la sympathie entre tou-
 » tes ces parties dont les nerfs vien-
 » nent des intercostaux ou commu-
 » niquent avec eux ? Pourquoi dans
 » l'inflammation des reins , l'estomac
 » souffre-t-il plus que les intestins ?
 » & pourquoi les poumons & les au-
 » tres parties ne sont-ils point du
 » tout affectés dans cette maladie ?
 » pourquoi l'irritation qui se fait dans
 » le nez n'occasionne-t-elle que l'é-
 » ternuement , & non pas la toux
 » ni le hoquet ? n'excite-t-elle point
 » à

» à vomir , & ne purge-t-elle pas par
» en bas » ? Il accumule plusieurs exem-
ples semblables ; ainsi les trois pre-
mieres preuves sont que nulle part la
substance médullaire des nerfs ne com-
munique , & qu'ils n'ont d'autre com-
munication que le rapprochement de
leurs enveloppes ; la seconde, c'est qu'il
y a des sympathies entre des parties
dont les nerfs n'ont point ces rappro-
chemens ; la troisième, c'est que si les
sympathies étoient produites par ces
rapprochemens de nerfs , il y en au-
roit plusieurs que l'on n'a jamais ob-
servé , & ces trois preuves seroient
bien suffisantes ; mais on en ajoute
encore une plus forte : c'est que cette
sympathie cesse , dès que l'on coupe les
troncs des nerfs dont les différens ra-
meaux sont en sympathie aussi lon-
tems que ces troncs subsistent. Il me
paroît qu'il faut aussi remarquer que
toute irritation d'une partie ne met
pas en jeu les sympathies qui en dé-
pendent ; ainsi l'inflammation de l'o-
reille ne produit pas la toux , comme
le simple chatouillement de cette par-
tie ; ce qui prouve encore que ce n'est
pas une simple irritation mécanique

de partie à partie, qui ne varieroit que du plus au moins, mais une certaine action sur le cerveau & une réaction du cerveau sur les nerfs en sympathie.

§. 6. On peut d'après toutes ces preuves établir 1°. que les sympathies dépendent toutes de la communication des nerfs dans le cerveau.

2°. Que la sympathie générale vient de ce qu'une irritation très-forte peut irriter tout le cerveau, jusques dans ses parties les plus éloignées de l'origine du nerf souffrant.

3°. Que les sympathies particulières ont lieu entre les parties dont les nerfs ont des communications plus étroites dans leurs origines.

4°. Que quoique ces sympathies ne dépendent point des différentes unions qu'ont les nerfs hors du cerveau, cependant, comme elles sont plus fréquentes entre les parties qui tirent leurs nerfs des rameaux où l'on trouve le plus de ces unions, on peut établir, comme une vérité de fait, que les anastomoses & les sympathies se trouvant plus souvent dans les mêmes nerfs, on a peut-être droit de conclure de là, que la Nature a voulu

unir par plus de moyens dans leurs routes les nerfs dont elle avoit voulu que les origines fussent rapprochées, & que ces anastomoses, qui n'opèrent, ni ne peuvent opérer les sympathies, concourent peut-être, sans que nous puissions deviner comment, à les favoriser; & c'est ce qui m'a déterminé à placer à la fin de ce chapitre une table, dans laquelle, d'après l'exposé anatomique de la première partie, j'indique les principales anastomoses de chaque nerf, & les sympathies qu'on peut leur attribuer.

5°. Si l'on demande pourquoi il n'y a pas de sympathies entre toutes les parties entre lesquelles il paroît, par l'origine de leurs nerfs, qu'il devroit y en avoir, je répondrai : *a* que nous ne connoissons point encore toutes les sympathies, parce qu'il peut en exister beaucoup qui n'ont jamais eu d'observateurs : *b* que comme toutes les sympathies ont sans doute leur utilité, (*b*) &

(*b*) Voyez WHYTT, §. 19. où il indique quelques-unes de ces sympathies utiles; la contraction de la prunelle a un trop grand jour, celles des paupières à l'approche d'un corps étranger, la sécrétion abondante des

que si elles étoient trop multipliées fans avoir d'usages, ce seroit une source de maux en pure perte ; la sagesse de la dispensation de la Nature, à laquelle l'observation ramene continuellement, quoi qu'en disent les détracteurs absolus des causes finales, la sagesse, dis-je, de l'auteur de la Nature a sans doute établi des unions plus étroites entre les filets entre lesquels elles pouvoient être utiles.

6°. Il est extrêmement vraisemblable, comme je l'ai déjà dit, que le principe qui forme les sympathies & qui se manifeste si évidemment dans beaucoup de cas de maladies, n'est pas sans utilité dans l'état de santé ; il me pa-

larmes & de la salive, quand on applique des âcres dans l'œil ou dans la bouche, les vomissemens dans la pierre des reins, la toux quand on irrite le conduit de l'oreille, la contraction des muscles du bas ventre dans l'accouchement, les contractions des mêmes muscles dans l'éternuement, la toux & le hoquet, & le mouvement augmenté des muscles de la respiration dans l'asthme ; il y en a encore beaucoup d'autres dont les usages sont sensibles & peut-être aucune qui n'en ait quelqu'un,

roit même que ce principe est bien dans la sagesse de la plus belle des constructions, & qu'il doit entrer pour beaucoup dans les forces de ce qu'on appelle la Nature.

7°. Toutes les irritations d'une partie ne paroissent pas pouvoir produire les sympathies qui en dépendent ; il n'y en a que quelques-unes, on l'a déjà remarqué plus haut, & il peut même y avoir des états du corps dans lesquels il est beaucoup plus ou beaucoup moins susceptible de sympathies. En général les sympathies sont plus marquées chez les personnes dont le genre nerveux est très-délicat.

8°. Il y a des sympathies particulières assez constantes, & que dans les mêmes circonstances on retrouve presque chez tout le monde ; mais il y en a d'autres plus rares & peut-être particulières à certains sujets, & l'on n'en fera point surpris, si l'on se rappelle ce que j'ai dit ailleurs, que les nerfs varient beaucoup dans leurs distributions particulières.

9°. Quoique ces sympathies aient leurs usages, cependant il peut arriver que quand leur force est incapable

d'opérer complètement l'effet qu'elles devroient produire , ce demi-effet devienne nuisible ; mais cela ne prouve rien contre la sagesse de leur institution , & c'est une remarque de M. WHYTT.

10°. Les sympathies particulieres dépendant des nerfs qui ont des connexions plus étroites, de légères causes peuvent les mettre en mouvement ; il en faut de plus puissantes pour décider des effets bien marqués de la sympathie générale.

11°. Tous les hommes ne sont pas également sujets aux sympathies, parce que le genre nerveux n'est pas également sensible chez tous ; ainsi la même cause qui occasionnera les sympathies les plus marquées chez une personne , n'en produira aucune chez une autre ; son action sera bornée à son siege, parce que ses nerfs sont moins sensibles.

12°. On remarque, quand on observe & quand on lit les observateurs, que les métastases sont plus fréquentes entre les parties entre lesquelles il y a beaucoup de sympathies, & il est résulté de là que plusieurs Médecins

ont placé des métaftases parmi les sympathies, fans faire attention au caractère effentiel qui les diftingue parfaitement.

13°. N'est-ce point au confensus général qu'il faut attribuer cette force imitative qui obligeoit MONRO à répéter tout ce qu'il voyoit faire. M. WHYTT lui attribue le bâillement & le vomiffement involontaires ; mais je ne fais cependant fi le fimple confensus phyfique ne peut pas opérer feul ces phénomènes.

14°. On pourroit , pour plus de clarté, divifer les sympathies en actives & paffives ; on appelleroit active celle que l'organe où fiege la caufe du mal exerce fur l'organe où les fymptômes fe manifeflent , & paffive celle qu'éprouve ce dernier organe ; dans le vomiffement produit par le calcul des reins , leur sympathie eft active , celle de l'eftomac paffive ; j'adopterai cette divifion qui eft commode & fert à prévenir bien des obfcuretés.

15°. La connoiffance des sympathies fert à fe diriger dans le choix du lieu où il faut appliquer les irritans.

Après ces remarques générales, je

viens aux différens exemples de sympathies, & quoique les unions sensibles des nerfs n'en soient pas la cause, j'indiquerai cependant souvent celles auxquelles les anatomistes les ont attribuées, puisqu'elles sont comme les marques des unions qui se trouvent à l'origine des nerfs. J'indiquerai aussi quelques phénomènes qui dépendent de la situation des nerfs, & qui, quoiqu'ils n'appartiennent pas aux sympathies, m'ont paru mieux placés ici que par-tout ailleurs.

§. 7. Les sympathies les plus marquées de la tête avec les autres parties sont celles avec l'estomac & le foie.

Le mal de tête ôte d'abord l'appétit; & le vertige qui a son siége dans la tête donne des nausées & souvent des vomissemens même; les premiers accidens des plaies, des contusions, des épanchemens qui attaquent le cerveau sont aussi très-souvent des vomissemens; tous ces faits prouvent l'extrême influence de l'état de la tête sur l'estomac: elle est confirmée par les effets de la méditation & d'une attention long-tems soutenue, qui détruit les fonctions de l'estomac; & j'ai dit ailleurs que si dans les premiers jours

d'une convalescence j'étois obligé de lire pendant quelques momens , j'éprouvois un léger mal de cœur qui tient à ce même consensus fondé sans doute sur ce que l'estomac recevant beaucoup de nerfs, ce qui prouve combien ils lui sont nécessaires , dès que le cerveau souffre , les fonctions de l'estomac doivent être plus altérées que celles des parties qui en ont moins besoin. Ce consensus du cerveau avec l'estomac est sur-tout marqué dans tous les effets des passions , qui intéressent si singulièrement l'estomac , que , comme on l'a déjà vu , plusieurs Médecins avoient cru devoir y placer le siege de l'ame ; c'est dans ces cas où l'on voit évidemment que le consensus est d'autant plus marqué , que le cerveau est plus sensible , & l'on doit en conclure que ce qui est si évident dans ce cas , a lieu dans tous les autres , quoique d'une façon moins marquée.

Les altérations du mouvement du cœur , si sensibles aussi dans les passions , sont un effet du consensus du cerveau avec ce viscere. C'est à ce même consensus qu'il faut rapporter les effets des passions sur les autres viscères , &

celui qu'il a avec le foie pourroit aussi se démontrer par les jaunisses qui succèdent à la colere , au chagrin , à la frayeur ; mais le phénomène de cette sympathie auquel on a donné le plus d'attention , c'est les abcès au foie après les plaies de la tête.

§. 8. L'existence de ces abcès n'est pas douteuse ; il y a un très-grand nombre de Médecins & de Chirurgiens qui les ont observés , & l'on a cru mal-à-propos qu'ils étoient accidentels & existoient indépendamment de l'état de la tête ; il est bien démontré qu'ils en sont la suite ; PARÉ , BALLONIUS , PIGRAY , P. de MARCHETTIS , SLEGER , STADLENDER , JOBA MEECKREN , M. M. BERTRANDI , ANDOUILLE , & plusieurs autres observateurs les attestent ; je les ai vus moi même ; mais quelle en est la cause ? MARCHETTIS les attribuoit au repompement du pus du cerveau , déposé ensuite dans le foie , & il avoit assigné la route du pus , en disant qu'il avoit souvent observé que , quand dans les plaies de la tête , la partie postérieure & latérale du cou commençoit à faire mal ,

la matiere purulente passoit dans les parties inférieures ; cette métastase est très possible & est sans doute arrivée plus d'une fois ; mais quand il se forme des abcès dans le foie , sans qu'il y ait eu d'abcès dans le cerveau , comme le remarque M. REGA , cette cause ne peut plus avoir lieu ; celle qu'assigne M. BERTRANDI est bien peu satisfaisante , & il me paroît avec PIGRAY & M. REGA , que l'on ne peut pas se dispenser de reconnoître ici les effets du consensus. En se rappelant ce que j'ai dit plus haut de la putridité qui succède ordinairement aux ligatures des nerfs , on comprendra aisément comment , si ceux qui vont au foie sont lésés , son action languit , & la bile se corrompt ; si à cette disposition à la putridité on joint les effets de la fièvre , ceux de la frayeur ou de la colère qui peuvent souvent avoir accompagné les accidens qui ont occasionné les plaies de la tête , enfin les meurtrissures locales que le foie peut avoir reçues par une suite du même accident , on jugera que cette suppuration n'a rien d'étonnant , qu'elle ne doit

point être si rare, & qu'elle doit être placée dans la classe des effets qui dépendent en grande partie du consensus ; on peut aussi rapporter aux mêmes causes quelques exemples de gangrenes particulières, survenues aux plaies du cerveau (c), & l'engourdissement de la cuisse & le froid de la main observés par JOB Van Meeckren (d). C'est encore à la même espèce de consensus, la lésion des nerfs à leur origine, qu'il faut rapporter ce que dit VALSAVA d'une dame Bolonoise, que de violentes douleurs de tête rendoient totalement aveugle pendant qu'elles duroient, ordinairement trois jours, & qui recouvroit la vue dès que les douleurs finissoient ; & il cite dans le même endroit une observation de CAMERARIUS, qui vit un homme que d'extrêmes douleurs de tête rendirent tout-à-coup aveugle, & qui recouvra aussi subitement la vue dès que le laudanum lui eut procuré du sommeil & ôté les douleurs (e).

(c) BOHN, *de renuntiat. vulner.* p. 89.

(d) REGA, p. 53.

(e) MORGAGNI *Epist. Anatom.* 18. §. 41
VALSAV. t. 2. p. 319.

Des yeux:

§. 9. Si l'on fait attention que les yeux reçoivent beaucoup de nerfs, & qu'ils en reçoivent d'un grand nombre de paires différentes, on comprendra aisément qu'ils doivent être affectés & par le consensus général, & par plusieurs consensus particuliers; aussi plusieurs observateurs, depuis HIPPOCRATES jusques à nous, ont remarqué avec raison qu'ils sont la partie la plus propre à manifester toutes les impressions que reçoit la machine; c'est pour cela que dans les maladies, quand l'œil est mal fermé, mal tourné, retiré, ou agité, on prévoit des convulsions, puisque toutes ces situations annoncent qu'il y en a déjà dans l'œil. Le scintillement, les fausses couleurs, les fausses apparences qui toutes annoncent également de faux mouvemens dans l'œil, sont au même titre regardés comme d'un mauvais augure (f).

Les yeux sont de tous les sens celui

(f) On peut voir sur cet article MORAGAGNI, *Epistol. anatomicæ*, ep. 18. §. 5. VALSAV. t. 2. p. 312.

dont l'état influe le plus sur le cerveau ; puisque le simple travail des yeux peut donner des vertiges , des maux de cœur , des foibleffes , des convulsions même , & l'on a vu une très-légère blessure faite avec la pointe d'une épée sous la paupiere supérieure , occasionner d'abord une perte de voix , & au bout de quelques heures une épilepsie mortelle (g) ; fait qui dans le systême de VIEUSSENS & de M. MECKEL s'explique très-aisément , aussi bien que tous ceux que j'exposerai encore , en se rappelant les nerfs qui se distribuent aux yeux , la composition & la distribution du ganglion lenticulaire , & les différentes connexions du nerf de la cinquième paire avec les nerfs vitaux. Est-ce à ce même principe que l'on peut rapporter un tétanos mortel au bout de vingt heures , dont fut attaqué , vingt jours après l'opération de la cataracte très-bien faite , un homme septuagénaire , mais fort bien conservé , à qui il n'étoit survenu aucun accident , qui n'avoit commis aucune erreur

(g) *Sepulchret*, t. I. p. 291.

de régime , qui l'avoit même observé très-rigidement , & qui est attaqué du tetanos au milieu du plus parfait bien être , sans aucune douleur dans l'œil , sans qu'il soit possible de lui trouver aucune cause ? Le fait existe , je ne l'explique point , mais il peut être utile qu'il soit connu. BAGLIVI avoit vu une légère excoriation de la paupiere produire un frisson général dans toute la moitié du corps ; & M. SENAC établit que l'irritation des paupieres peut occasionner des convulsions générales. Les yeux ont un consensus très-marqué l'un avec l'autre ; & c'est ici un de ces consensus qui ne peuvent avoir leur origine que dans le cerveau ; l'inflammation , la cataracte , la goutte sereine même , dont l'un est affecté , affectent très-souvent l'autre , & cela est si démontré , que très-souvent il suffit d'ôter de bonne heure la cataracte de l'œil le premier attaqué , pour préserver l'autre ; & les mouvemens de l'œil perdu suivent dans plusieurs cas & pendant long-tems les mouvemens de l'œil sain ; à la fin cependant ce consensus se perd ou au moins s'affoiblit sensible-

ment chez les personnes qui ont perdu totalement un œil, & qui conservent l'autre bon.

§. 10. Un autre consensus bien marqué est celui des différentes parties d'un œil entr'elles. Le principal, le plus ordinaire, le plus frappant (*h*), c'est le consensus de l'iris avec le nerf optique; la constriction de l'iris est toujours proportionnée au degré de lumière qui frappe la rétine; à mesure que la lumière augmente, l'iris se resserre; dans une très-grande lumière la pupille se réduit au plus petit diamètre possible; dans l'obscurité elle est étonnamment dilatée, & il est bien démontré que c'est par une suite de l'action de la lumière sur le nerf optique, puisque quand la vue est perdue, la plus grande différence de lumière n'occasionne plus aucun changement dans la dilatation de l'iris (*i*). Quand

(*h*) On a peine à comprendre comment il est possible qu'elle n'ait été observée que dans le seizième siècle par ACHILLINI.

(*i*) Les physiologistes ne sont point encore d'accord sur la cause de la dilatation & de la constriction de l'iris, & elle offre des difficultés très-réelles; ils ne convien-

les convulsions empêchent les paupières de se fermer , l'iris est absolument immobile.

§. 11, Le consensus de la cornée avec le nerf optique est aussi très-marké ; j'ai vu une dame qui éprouva un accident singulier qui ne pouvoit dépendre que de cette cause ; il lui fauta assez fortement dans l'œil , une graine de gentiane qui en sortit

neut même pas parfaitement de la structure de cette partie. M. ALBINUS y établissoit des fibres musculaires , que M. HALLER n'a jamais pu ni trouver ni admettre ; & les fibres musculaires paroissent bien peu propres à en expliquer les fonctions , puisque toutes les fibres musculaires se contractent par l'application du stimulus , & qu'au contraire l'iris s'étend. Ne pourroit-on pas comparer la cause de ses mouvemens à cette mécanique inconnue , & indépendante des muscles , qui fait enfler les corps caverneux , les mamelons , le sein même ? Le stimulus de la lumière qui frappe les nerfs optiques est pour l'iris ce que les idées vénériennes ou le sperme abondant ou âcre sont pour ces parties ; la privation totale de lumière produit l'effet de l'épuisement , de la paralysie , du froid ; & l'iris disparoît presque entièrement dans une profonde obscurité.

bientôt après ; elle n'en ressentit qu'une très-foible incommodité , mais au bout de quelques momens , elle s'aperçut qu'elle ne voyoit presque plus de cet œil ; elle fit chercher un Chirurgien très-bon oculiste qui trouva toute l'iris si rapetissée qu'elle étoit évanouie ; on n'en appercevoit rien , & la prunelle occupoit toute la cornée , on ne voyoit qu'un trou noir dans l'œil ; cet état dura vingt-quatre heures : alors la vue se rétablit , & l'iris reprit son étendue naturelle ; mais il resta une si grande sensibilité dans les yeux , pendant plusieurs mois , qu'ils larmoyent très-aisément . & la malade ne pouvoit s'appliquer à rien ; au bout d'un an ils étoient encore très-foibles : c'est alors que je vis la malade pour d'autres maux ; tous les collyres ne l'avoient point foulagée ; je lui conseillai de la simple eau fraîche qui lui fit un bien marqué : & ce fait rappelle ceux rapportés par MORAGNI , dont deux observés par VALSAVA sont absolument semblables à celui-ci ; l'autre observé par M. MORGAGNI en differe , en ce que la lésion ne portoit pas sur la cor-

née. Un homme étant à la chasse reçut un grain de plomb réfléchi qui n'occasionna que la plus légère blessure à la conjonctive, & lui fit cependant d'abord perdre la vue sans aucune lésion apparente dans l'intérieur de l'œil. Le second fait est celui d'une femme qui ayant saisi un coq d'inde malgré lui, en reçut un coup de patte dans un œil; il sortit tant soit peu de sang de la plaie, & la vue de cet œil fut sur le champ perdue; on fit plusieurs remèdes inutiles; le troisième jour, continuant à ne rien voir, elle alla consulter V A L S A V A, qui, ne trouvant aucune altération dans l'œil, jugea que cet accident tenoit uniquement au consensus des nerfs, & qu'il falloit se servir de ce même consensus pour le guérir; il frota fortement le nerf supra-orbitaire, au dessus du fourcil, très-près de l'endroit où il sort, & il n'eut pas plutôt fait cette friction que la vue fut entièrement rétablie (k). Le troisième fait est celui d'une dame qui fit une chute en carrosse, & à qui les éclats des glaces

(k) V A L S A V A, *Dissert. anatomica*, §. 2.

occasionnerent deux plaies très légères dans le voisinage de l'œil, l'une au petit angle, l'autre au dessus du sourcil vers le grand angle; tout le reste du corps n'avoit aucun mal, tout l'œil paroissoit en très-bon état, & elle perdit cependant si complètement la vue de cet œil, qu'au bout de quarante jours elle appercevoit à peine une lueur, quand on approchoit un flambeau allumé (1). Quoique dans ces cas l'effet sympathique de l'irritation ait été la perte de la vue, il peut en résulter un effet absolument opposé, & le fait suivant mérite bien d'être rapporté. Un théologien célèbre, fati-

(1) L'effet du consensus est singulièrement marqué dans ces trois observations; & dans cette belle guérison; mais l'explication qu'en donne VALSAVA n'est pas vérifiée par les faits. A la place de l'anneau nervin dont VILLIS se servoit pour serrer le nerf optique, & que VALSAVA comprit ne pouvoir pas serrer, il en avoit établi un musculaire, qui seroit en effet plus propre à agir comme une ligature, dit M. MORGAGNI; mais il ajoute qu'il n'a jamais pu le trouver, & il est d'accord sur cela avec tous les autres anatomistes.

gué de travail & ayant envie de se délasser par la musique , montoit dans cette vue un instrument à cordes ; il s'en rompit une qui le blessa à l'œil droit ; on calma d'abord la douleur par quelques applications, & on prévint par-là l'inflammation ; mais s'étant réveillé pendant la nuit, il vit tous les objets aussi distinctement qu'en plein jour , il distinguoit les traits les plus fins des tableaux & des tapisseries de sa chambre , & il lisoit aisément. Frappé de cet état, il ferma l'œil blessé & cessa de voir ; il ferma au contraire l'œil sain & tout devint lumineux. Ayant appelé son domestique pour avoir de la lumière , il ne put la soutenir , & pendant quelques jours il fut obligé de tenir l'œil blessé fermé ; mais peu à peu cette sensibilité se perdit , & il revint à son état naturel (*m*).

§. 12. Les consensus des yeux avec le nez , & du nez avec les yeux , sont marqués , parce que l'on remarque qu'une violente lumière fait éternuer ;

(*m*) Ephemer. C. N. Dec. I. ann. I. obs.
77. par C U M M I U S.

parce qu'un stimulus dans les narines qui cause une irritation pour éternuer, sans que cependant l'on éternue, donne une démangeaison au grand angle de l'œil ; parce qu'une compression faite à ce grand angle arrête l'éternuement commencé ; on a vu une violente migraine presque continuelle pendant un an, & un serrement spasmodique de la paupiere, occasionnés par un ver dans le sinus frontal, cesser au moment où il fut sorti (*n*). La distribution des différens rameaux de la cinquieme paire offre à ceux qui veulent se servir de ce moyen, des explications aisées de tous ces faits & de plusieurs autres analogues.

§. 13. La position de l'artere centrale, qui est située au milieu du nerf optique, & qui se divise ensuite en un réseau sanguin qui tapisse intérieurement la rétine, produit plusieurs phénomènes qui paroissent d'abord dépendre des nerfs, tels que les points volants, les toiles d'araignées, les étincelles.

(*n*) SALTZMAN *de verme à naribus excusso*, §. 5.

Le battement même de cette artere explique un fait observé quelquefois dans la fièvre, ou au moins quand les humeurs sont un peu agitées ; c'est que les objets paroissent plus lumineux à chaque battement de pouls que dans l'entre-deux (o).

Tant que l'on a cru qu'il n'alloit point de vaisseaux au crystallin, il étoit difficile d'expliquer comment une passion vive ou comment une attaque de convulsion pouvoient produire tout-à-coup une cataracte ; mais depuis que ces vaisseaux ont été bien démontrés, ce fait n'a plus rien de difficile (p),

§. 14. Les sympathies de l'œil s'étendent même à des parties plus éloignées, & M. POURFOUR DU PETIT

(o) E G G E R, §. 2.

(p) M. DUVERNEY avoit déjà injecté l'artere du crystallin dans le siecle passé, t. I. pag. 151. mais ses manuscrits n'ayant pas été publiés, on ignoroit cette belle découverte ; en 1740, M. MORGAGNI ne paroissoit point croire l'existence de ces vaisseaux ; depuis lors les œuvres de M. DUVERNEY, M. ALBINUS & MM. les Médecins d'Edimbourg, n'ont plus laissé de doute.

cite une observation qui le démontre ; c'est celle d'un Officier qui, ayant été blessé avec un bâton à la paupiere inférieure de l'œil gauche , devint d'abord paralytique du bras droit (*q*).

Des oreilles.

§. 15. Les nerfs des oreilles paroissent être extrêmement sensibles , & les premiers Médecins ont déjà vu que les violentes douleurs d'oreille étoient celles qui affectoient le plus promptement le cerveau ; si elles sont très-fortes, elles amènent le délire, les convulsions & la mort. BAGLIVI dit positivement que , par leur consensus avec le cerveau , elles peuvent tuer en moins d'un jour ; & l'on a quelques exemples de leur consensus moins fâcheux

(*q*) M. Pourfour du Petit en cite d'autres , dans lesquelles il y eut aussi des paralyties des bras & même des jambes , après des lésions des paupieres ; mais comme ces lésions avoient produit des engorgemens dans le cerveau , c'est à ces engorgemens , & non pas à la sympathie de l'œil qu'il faut rapporter ces paralyties.

fâcheux , mais plus frappans. FABRI de Hilden en rapporte un bien singulier , arrivé à Lausanne en 1596 , & il l'attribuoit déjà au consensus des nerfs , puisqu'il fait précéder sa description de quelques remarques sur l'anatomie de la septieme paire. Une jeune fille de dix ans se mit en badinant , dans l'oreille gauche , une petite boule de verre ; différens Chirurgiens employés d'abord pour la tirer n'ayant pas réussi , & leurs efforts irritant toujours davantage , la mere désespérée abandonna le soin de la guérison à la Nature. Les douleurs de l'oreille se calmerent , mais tout ce côté de la tête lui faisoit continuellement mal , & sur-tout dans les mauvais tems ; il se joignit à cet état un engourdissement général , d'abord de tout le bras gauche jusques au bout des doigts , ensuite de la cuisse , de la jambe & du pied ; ces engourdissemens se changerent en douleurs très-aiguës des mêmes parties ; outre cela elle avoit habituellement une toux sèche ; elle éprouvoit de tems en tems des convulsions épileptiques , & le bras gauche s'atro-

phia. La mere étoit revenue de nouveau à consulter ; mais comme depuis les premiers tems l'oreille ne faisoit plus de douleurs, on ne pensoit plus à la premiere cause, & tous les remedes étoient inutiles ; enfin au bout de plus de six ans, elle s'adressa à FABRI, qui, ignorant aussi ce premier accident, ne réussissoit pas mieux que les autres ; mais dès qu'il en eut été instruit, il comprit que c'étoit la cause du mal, & il parvint à sortir le globe de verre ; dès ce moment les douleurs de tête & toutes les autres finirent, la nuit fut meilleure, les convulsions cessèrent, & sans autre remede que quelques frictions avec de l'huile de vers, le bras atrophié se rétablit, & cette jeune personne se porta à merveille. Il en vit aussi une autre à qui un pois dans chaque oreille occasionnoit de tems en tems de violentes douleurs dans la tête, les bras & les jambes, qui lui ôtoient tout sommeil, & qui cessèrent dès que l'on eut sorti les pois (r). Le grincement des dents qui est la suite

(r) *Cent. I. obs. 4. & 5. pag. 15.*

de certains bruits , & qui peut être assez actif pour les faire tomber , comme on le voit dans les Ephémérides des C. d. l. N. (*s*). prouve le consensus entre l'oreille & les dents ; on s'en est servi quelquefois avec succès pour soulager les maux de dents , en faisant des applications d'huiles émollientes chaudes dans l'oreille ; & les effets de ces bruits chez quelques personnes sur toute la machine , effets si marqués qu'ils vont à leur donner des angoisses , du frisson , de légères convulsions , prouvent le consensus de ces nerfs avec presque tous les autres.

C'est en observant la route des nerfs que l'on a imaginé , pour apaiser le mal de dents , de comprimer sur l'antitragus , près du meat auditif , le rameau de la cinquieme paire qui de là se rend aux dents (*t*).

§. 16. C'est à l'anastomose des rameaux de la cinquieme paire avec le nerf dur , qui régit la corde du tympan , que M. MECKEL attribue

(*s*) *Decur.* 3. *ann.* I. *obs.* 72.

(*t*) HALLER, *Phys.* t. 4. *pag.* 296.

le consensus bien marqué entre l'ouïe & la langue, simparchie bien avérée & que VIEUSSENS avoit déjà vue, mais qu'il expliquoit par une branche du nerf dur qu'il faisoit aller à la langue, & qui n'y va pas.

J'ai connu un homme fort sourd, mais fort bon observateur, & encore vivant, qui ne pouvoit pas se toucher le canal de l'oreille gauche, sans éprouver une douleur assez marquée à la langue. M. MECKEL attribue à un vice, ou à la privation de cette corde, le mutisme de ceux qui sont nés sourds; & d'autres Physiologistes croient que si quelques personnes rendent mieux que d'autres les sons qu'elles ont entendus, c'est parce qu'il y a chez elles une plus grande simparchie entre l'oreille & la langue. Mais j'avoue que ni l'une ni l'autre de ces conjectures ne me paroissent vraies; les muets ont autant de facilité à remuer la langue que les autres; s'ils ne rendent pas des sons articulés, c'est que la parole est une imitation des sons que l'on entend, & n'en entendant point, ils ne peuvent point en imiter; d'ailleurs le tympan n'est point l'organe de

l'ouïe, & ce ne feroit point par ce consensus que naîtroit la parole, mais par celui avec le véritable organe de l'ouïe. S'il y a des personnes qui, après avoir entendu un air, le retiennent plus aisément & le rendent plus exactement que d'autres, c'est qu'elles ont l'oreille plus musicienne & les organes du chant plus souples, indépendamment de tout consensus; elles saisissent & rendent mieux un air par la même raison qui fait qu'un peintre, dont l'œil voit mieux & dont la main se prête mieux à ce qu'il veut, rendroit mieux un tableau qu'on lui auroit fait voir, que ne le feroit une personne qui, n'étant pas peintre, verroit moins bien & rendroit moins exactement tous les objets de la peinture. Il n'y a point ici de consensus entre l'œil & la main. La preuve évidente que la facilité & l'agrément du chant n'est point une suite du consensus avec l'ouïe, c'est qu'il y a une multitude de gens qui ont l'oreille la plus juste & la plus sensible, & qui ne peuvent pas chanter le plus petit air, au lieu que quelquefois l'on trouve des voix très flexibles & très-dou-

ces chez des gens qui n'ont point d'oreille, c'est-à-dire dont l'oreille ne distingue ni l'égalité des tems & des mesures, ni la justesse des tons, ni l'exactitude des accords.

§. 17. M. SENAC a remarqué que le mal d'oreille donnoit de la difficulté à avaler, & il l'a attribué au consensus; cela peut être quelquefois; mais j'ai vu souvent que cette difficulté d'avaler tenoit à une légère phlogose dans quelques-uns des muscles de la déglutition, suite de celle de l'oreille, & il est important de ne pas s'y méprendre.

On a déjà vu dans l'observation de FABRI de *Hilden*, que sa malade avoit une toux sèche continuelle, qui étoit produite par le consensus de l'oreille, puisqu'elle cessa dès que le globe de verre fut sorti; & ce consensus est généralement connu; ETMULLER dit qu'en se touchant le conduit de l'oreille avec un stilet, on produit une toux sèche, & on a raison de dire, ajoute-t-il, que cette toux naît du consensus entre les nerfs de l'ouïe & ceux qui se distribuent à la trachée-artère.

J'ai vu, & fait voir à M. TÜR-

T O N, l'un des premiers Médecins de Londres & excellent observateur, qui se trouvoit alors ici ; un gentilhomme françois, qui étoit venu me consulter pour une surdité totale, dont on ne pouvoit pas toucher le canal de l'oreille, sans lui occasionner une toux très-forte, qu'il ne pouvoit absolument point modérer ; & on lit dans les Ephémérides des C. d. I. N. qu'on ne put guérir une femme fort incommodée d'une toux opiniâtre, qu'en corrigeant l'âcreté du cérumen des oreilles qui en étoit la cause (u).

§. 18. P E C H L I N regarde ce consensus de l'ouïe avec la poitrine comme très-ordinaire ; mais il en indique un autre bien plus rare ; c'est avec l'estomac, & il en donne un exemple bien marqué ; c'est celui d'un officier général qui avoit ce canal si sensible que la plus légère irritation, même celle du doigt, lui occasionnoit d'abord des vomissemens considérables (x). On trouve ailleurs l'histoi-

(u) Cent. 3. obs. 82. v. R O S E N, de tussi:

(x) Lib. 2. obs. 45.

re d'un homme que toute musique faisoit vomir , & celle de quelques personnes à qui certains instrumens donnoient un besoin pressant d'uriner (y).

Je crois devoir dire ici que B A G L I V I , quelques autres , & M. R E G A lui-même , en parlant de la sympathie des oreilles & de la poitrine , ont attribué à ce principe plusieurs faits qui appartiennent aux métastases , & j'ai déjà indiqué & spécifié la différence entre les uns & les autres.

Le nez.

§. 19. Les nerfs ne sont nulle part aussi à nud que dans les narines , & s'ils n'étoient pas épanouis dans une membrane très-molle , & toujours ointe d'une mucosité qui fait une espece d'enveloppe à leurs extrémités , le sentiment de cette membrane seroit trop vif. Cette facilité de porter des irritans sur les nerfs des narines , & leur proximité du cerveau , dont on excite par-là même plus aisément l'ac-

(y) *Ephem. C. N. Dec. 3. ann. 3. obs. 182. & Dec. ann. 1. obs. 194.*

tion , font que l'on applique tous les jours des stimulans au nez pour ranimer l'action de tout le genre nerveux ; mais ce même consensus qui fait que l'action des nerfs du nez augmentée à propos , fait quelquefois tant de bien , est cause que certains stimulus portés involontairement au nez , affectent le cerveau & tout le genre nerveux désagréablement , & peuvent produire des maux de tête , des vertiges , des vapeurs , des convulsions , des syncopes , & même la mort ; on en a vu des exemples en parlant des exhalaisons vénéneuses. Tous ces faits démontrent évidemment le consensus des narines avec le cerveau , avec les nerfs vitaux & même avec tous les nerfs. On a vu plus haut leur liaison avec les yeux : mais une des plus frappantes est celle qu'ils ont avec les organes de la respiration , & qui est si marquée dans l'éternuement. On applique un stimulus aux narines ; tout-à-coup le mouvement de la respiration est altéré , l'inspiration est extrêmement prolongée , elle reste comme suspendue avec une dilatation très-considérable de la poitrine , la de-

pression du diaphragme , le gonflement de l'abdomen , & la tension de tous les vaisseaux , sur-tout de la tête ; l'expiration se fait tout-à-coup par la constriction convulsive de tous les muscles qui servent à la faire , & qui entraînent le mouvement de tout le corps , & tout l'air accumulé dans le poumon est chassé avec la plus grande rapidité & un bruit souvent très-sonore ; quelquefois avant que de finir elle recommence inutilement plusieurs fois , & enfin elle ne se fait point brusquement , mais peu à-peu , ce qui est pénible ; ce phénomène est sûrement un de ceux qui marquent le mieux l'effet du consensus , que l'on explique bien aisément anatomiquement par ce rameau de la cinquième paire , auquel on a vu que M. MECKEL attribuoit l'odorat autant qu'à la première paire (ζ).

M. W H Y T T dit que les émana-

(ζ) M. H A L L E R qui dans ses derniers ouvrages attribuoit peu aux sympathies des nerfs , attribuoit encore moins à celle-ci qu'aux autres (Liv. 8. Sect. 4. §. 36.) mais quelque respectable que soit son autorité , les faits me paroissent la démontrer.

tions spiritueuses font souvent venir beaucoup d'eau à la bouche , & appaisent une toux qui s'annonçoit déjà par le chatouillement , & il rappelle un fait observé par B O I L E & par d'autres , qui est que l'odeur d'une potion purgative purge ; mais je ne fais si l'on doit l'attribuer au consensus , comme le fait M. W H I T T fondé sur ce que cet effet n'avoit plus lieu quand ces personnes avoient perdu l'odorat ; il me paroît que cet effet peut tenir à plusieurs autres causes. Les nausées que donne l'odeur de certains remedes paroissent cependant une suite consensuelle de ces odeurs, & d'autres odeurs les font cesser par une suite du même principe. Je connois un homme de beaucoup d'esprit , & dont les nerfs sont très-déliçats , qui ne pouvoit pas toucher un vieux livre , ce qu'on appelle un bouquin , ni même entrer dans un cabinet où il y en avoit , sans être purgé. Une charge qui l'obligea à avoir très-souvent d'anciens papiers sous les yeux l'a un peu aguerrî avec cette odeur ; ses effets sont moins marqués actuellement , mais ils subsistent toujours.

Des dents & de la langue.

§. 20. Les dents & les gencives , car ces deux parties ayant tous leurs nerfs communs , doivent être envisagées comme une seule , entraînent par leur irritation beaucoup d'accidens que l'on peut placer ici : les plus remarquables , les plus sensibles , les premiers qui se développent sont les accidens de la dentition , qui commencent chez quelques enfans dès l'âge de trois mois , & qui durent jusques à ce que la dentition soit finie ; ils sont très-violens chez les uns , très-légers chez les autres , & nuls chez un assez grand nombre. La salivation , l'engorgement des parotides , les douleurs d'oreilles , la démangeaison du nez , les enflures dans tout le visage , les maux des yeux , un gonflement sous la paupiere , un tremblement de la paupiere même , l'insomnie , la fièvre , les sursauts , le hoquet , le vomissement , les convulsions les plus violentes , sont la suite de cette petite irritation partielle , qui peut produire des accidens mortels. La dentition des huit derniers marteaux n'occa-

sionne pas ordinairement les mêmes accidens ; elle en produit cependant quelquefois , & j'ai vu la seconde dentition en avoir d'assez graves , & plus d'une fois entraîner du bégaiement ou de la surdité ; & j'ai dit ailleurs que l'éruption de chaque dent de sagesse avoit occasionné une maladie cruelle à une femme qui succomba sous la troisieme , à l'âge de plus de trente ans.

§. 21. Mais les irritations accidentelles des dents peuvent avoir des suites aussi funestes : BARTHOLIN parle d'une religieuse de Padoue qui ayant une dent plus longue que les autres , voulut la faire scier ; on alla jusques aux nerfs : elle prit une attaque de convulsions dans laquelle elle périt (a). On voit dans l'excellent ouvrage de FAUCHART , l'histoire d'une femme tourmentée d'une migraine cruelle qui résista à tous les remedes , & qui céda d'abord à l'extraction de deux dents cariées qui en étoient la seule cause ; & l'on trouve dans les observations de FABRI de *Hilden* celle d'une dame qui avoit de très-violens maux

(a) *Sepulchret. Anat.* t. I. pag. 464.

de tête , qui dépendoient de quatre dents cariées du même côté .(*b*). On a vu à Gex un enfant sujet à des mouvements convulsifs très - forts de la mâchoire inférieure , qui ne fut guéri que par l'extraction de deux dents cariées que lui arracha M. DUPUY , Chirurgien de Lyon , & il n'y a que quelques années qu'une dent artificielle , placée à pivot , occasionna dans une ville voisine , malgré les secours les plus efficaces ; la mort la plus cruelle à une jeune personne , qui éprouva entr'autres symptômes nerveux cruels , un spasme très-douloureux à la gorge , qui ne finit point : elle ne put jamais avaler quoi que ce soit , & mourut de faim ; elle ne pouvoit même point parler , & son état fut un des plus violents que les nerfs puissent occasionner.

Peut-on rapporter ici un fait qui n'est pas constant , mais qui est assez ordinaire ? c'est que les dents correspondantes de chaque côté poussent , tombent & se gâtent en même tems.

Je ne connois qu'un exemple d'une

(*b*) *Cent. 2. obs. 10.*

sympathie active de la langue ; M. DUMONCEAU, médecin à Douai, a vu une suppression d'urine de six mois, guérie par l'extraction d'une pierre sous la langue (c).

Les lèvres.

§. 22. Les lèvres sont extrêmement sensibles : en les chatouillant on produit une espèce de frémissement dans tout le corps, & elles peuvent avoir, par-là même, une force sympathique, qui est sur tout marquée dans les affections des lèvres inférieures sur les glandes salivaires ; cette action a attiré l'attention de M. CAMPER, qui a observé que le cancer de la lèvre inférieure n'attaque presque jamais la lèvre supérieure, mais oui bien la glande sous-maxillaire & la partie inférieure de la parotide, ce qu'il attribue au rameau inférieur du nerf dur qui se distribue d'abord dans le bas de la parotide, ensuite à la glande sous-maxillaire, enfin à la lèvre inférieure.

(c) *Supplément à la Chirurgie d'HEISTER*, tom. 2. pag. 98.

Cet habile Médecin demande si l'on ne peut pas en conclure que le virus cancéreux se communique plus par les nerfs que par les vaisseaux sanguins & lymphatiques, & si l'on ne devoit pas, par là même, traiter les squirres & les cancers avec des remèdes qui agissent sur le genre nerveux ? Les conjectures de M. CAMPER méritent toujours qu'au moins on les examine attentivement ; il fortifie la sienne de quelques considérations qui doivent être lues dans l'ouvrage même (*d*).

Les nerfs du visage en général.

§. 23. Je traite actuellement une dame assez sourde, sur-tout d'une oreille, qui, si elle se touche la tempe, le front, ou la joue de ce côté, éprouve tout de suite une sensation de bruit assez forte dans cette oreille ; un vent fort, une personne qui passe très-près d'elle, la main d'une personne qui la coëffe, produisent le même effet, sur-tout dans certains momens.

(*d*) MONRO, *de nervis*, par M. COOPER MANS, pag. 112.

Pharynx & Larynx.

Les muscles du pharynx, irrités par quelque chose qui les stimule doucement, communiquent leur irritation à l'estomac, & cette irritation suffit pour occasionner les vomissemens les plus abondans; on avoit même voulu, il y a un siècle, accréditer les vomissemens que l'on se procureroit par ce moyen, comme une panacée infaillible pour tous les maux. L'irritation du larynx met en jeu tous les organes de la respiration, & occasionne une toux convulsive très-forte. Mais la sympathie la plus marquée des muscles de ces deux parties, sur-tout de ceux du larynx, aussi-bien que de ceux des muscles de la mâchoire, est une sympathie passive, qui fait qu'il y a peu de parties qui fortement irritées ne puissent communiquer leur irritation à ces muscles, & les jeter dans ce spasme violent qui ne permet, ni d'ouvrir la bouche, ni d'avalier, qui gêne très-souvent la respiration, & qui, devenant souvent mortel en peu d'heures, est regardé comme d'un très-mauvais présage toutes les fois

qu'il survient , ou dans les maladies aiguës , ou dans les chroniques , ou dans les cancers , & sur-tout dans les plaies des extrêmités ; & si l'on se représente les origines des nerfs qui se distribuent aux muscles de toutes ces parties , on verra qu'ils en tirent de presque tous les nerfs de la tête , des premiers cervicaux , de la paire vague , de l'inter-côstale ; si l'on fait aussi attention à leur forme , à leur mollesse , à leur grande irritabilité ; si l'on remarque combien ils reçoivent de nerfs relativement à leur volume , on comprendra aisément combien ils doivent être susceptibles de recevoir toutes les affections nerveuses , d'où qu'elles viennent , & d'être très-aisément jettés dans cet état funeste de spasme , qui sera l'objet d'un article particulier , quand je traiterai du tétanos.

ARTICLE III.

Des sympathies de la poitrine.

Le poumon.

§. 24. La membrane extrêmement sensible qui revêt la trachée-artère &

le poumon , & qui tire des rameaux du recurrent , étant irritée , communique son irritation au larynx ; c'est peut-être pour cela qu'une perte de voix caractérise souvent les maladies naissantes de la poitrine , & aux nerfs qui se distribuent à l'estomac ; aussi elle peut donner des vomissemens : on en voit des exemples tous les jours ; & l'on a remarqué que si dans l'asthme on pouvoit vomir , il finissoit ordinairement , mais que de grands & inutiles efforts pour vomir étoient une mauvaise marque , parce qu'ils prouvoient toute l'angoisse du malade & l'insuffisance des efforts de la nature pour l'en tirer. Est-ce à la sympathie , comme le croit M. W H Y T T , que l'on doit attribuer les efforts que font non-seulement tous les muscles destinés à la respiration , mais ceux de presque tout le corps dans un accès d'asthme ? Je suis plus porté à croire que ces efforts dépendent de ce concours reciproque établi entre toutes les parties dans les cas de grandes irritations.

Il faut faire attention que le poumon étant un viscere mou & peu ner-

veux, excepté dans cette membrane dont je viens de parler, il a peu à exercer une puissance qui tient uniquement aux nerfs; mais comme par sa texture il est propre à former & à recevoir des dépôts purulens, qui sont la matière des métastases, il y a fréquemment des métastases du poumon sur d'autres parties, & d'autres parties sur le poumon. Les larmes qui coulent dans les pleurs, tiennent au consensus du poumon & des yeux.

Les affections du cœur influent singulièrement sur toute la machine : mais ce n'est point dans les loix de la sympathie qu'il faut en chercher la raison; c'est un mobile qui s'altère & dont les effets sont troublés.

M. MONRO a remarqué que le passage du phrénique gauche à la pointe du péricarde, occasionnoit cette vive douleur au creux de l'estomac, que l'on éprouve souvent dans les palpitations.

§. 25. L'inflammation du diaphragme paroît avoir la plus grande influence sur le cerveau, puisqu'elle produit le délire plus qu'aucune autre maladie inflammatoire; elle produit aussi

quelquefois le ris sardonique que l'on attribue à l'anastomose du nerf dur , qui fournit à quelques muscles du visage , sur-tout au zigomatique , avec la seconde paire des cervicaux , qui fournit au nerf phrénique.

Il ne faut point perdre de vue qu'il se trouve dans la poitrine des troncs de nerfs considérables dont les blessures peuvent avoir des effets sympathiques très-marqués. On a vu ailleurs une belle observation de M. SCHMIEDEL , & STALPART Van der VIEL en rapporte une très-intéressante ; un jeune homme d'environ dix-huit ans fut blessé à la poitrine par un coup d'épée ; l'hémorragie fut considérable , & on le crut d'abord mort ; mais ces premiers accidens dissipés , il se trouva muet & entièrement paralytique d'un côté du corps ; après un tems fort long , il recouvra assez bien l'usage de la parole , beaucoup moins celui de la jambe , & point du tout celui de la main (e). Van der VIEL ajoute en remarque , qu'un Chirurgien ,

(e) Cent. I. obs. 31.

nommé Du FOIX, lui avoit dit avoir vu un homme qu'une blessure à la poitrine rendit aveugle. En se rappelant la marche de la huitieme & de la sixieme paire, & les expériences sur les ligatures des nerfs, ces observations n'auront rien d'obscur.

A R T I C L E I V.

Sympathies du bas ventre.

De l'estomac & des intestins.

§. 26. Tapissé d'une multitude de nerfs; de nerfs fort à nud, & de nerfs exposés à l'action de tous les alimens des boissons de l'air, &c., on comprend que l'estomac doit naturellement avoir une forte action nerveuse, & l'étendre sur toutes les parties, puisqu'il n'y en a point avec les nerfs desquels il naît des communications. Les premiers intestins sont presque dans le même cas que l'estomac; ainsi leurs sympathies doivent être fort étendues; ils sont moins sensibles; elles seront moins marquées: mais elles existent; & en général un Médecin doit être bien convaincu que le siège

d'un grand nombre de symptômes maladiés, qui attaquent les parties les plus éloignées, peut être dans l'estomac & dans les premières voies.

La plus légère irritation dans l'estomac peut donner un mal-aise, une inquiétude générale; une glaire acide occasionne à une femme délicate une angoisse inexprimable, des maux de tête, de la tristesse, des pleurs, des étouffemens, des douleurs depuis la racine des cheveux, jusques à la plante des pieds; elle vomit une gorgée, & elle jouit du plus parfait bien-être.

C'est à la même cause, au consensus de l'estomac avec les nerfs, de tout le corps & de la peau, qu'il faut rapporter les effets singuliers de certains alimens que j'ai cités plus haut, & beaucoup de semblables. Je connois une Dame qui ne peut point manger de fraises qu'elle n'éprouve sur le champ une grande angoisse; & des démangeaisons insupportables bientôt suivies d'une ébullition générale, ce qui prouve de nouveau ce consensus avec la peau, déjà établi par les faits précédents;

WEPFER a vu une rougeur prodigieuse de tout le corps sans vomifsemens , après avoir pris de l'arsenic.

J'ai reçu une consulte pour une Dame , qui après avoir fait un trop long usage de raffraichissans dans un rhume , eut les nerfs si dérangés qu'elle éprouvoit continuellement dans l'estomac le sentiment d'une araignée , dont les pattes se faisoient sentir douloureusement jusques au bout de ses doigts (*f*) ; & j'ai été consulté pour une femme attaquée d'un cancer à l'estomac , qui éprouve fréquemment des douleurs cruelles dans tout le corps , & en même temps une augmentation de douleur dans l'estomac , qu'elle appaise en avalant quelques cueillerées de lait chaud. L'irritation produite par l'ail , peut occasionner

(*f*) Il y a dans les rhumes un âcre qui doit subir une coction & être évacué ; trop de raffraichissans simples peuvent empêcher la coction & l'évacuation ; & en affoiblissant excessivement l'estomac , ils avoient pu y déterminer la direction de ce principe irritant ; cet âcre mal évacué contribue à conduire si souvent du rhume à l'étéisie.

occasionner les plus violentes déman-
geaisons, comme l'a vu M. BUCHNER;
il remarque que les effets de ce con-
sensus portent sur le sentiment & sur
les excrétiions; l'irritation de l'esto-
mac, dit-il, entraîne le spasme de la
peau, qui est un des premiers effets
des poisons. M. HOFMAN remar-
que la même chose des purgatifs vio-
lens; & c'est à la même cause qu'il
faut attribuer ce frisson général qu'une
boisson glacée donne à plusieurs per-
sonnes. Les spasmes des premières
voies sont une des causes qui trou-
blent le plus ordinairement les ma-
ladies éruptives, & qui peuvent au
milieu des apparences les plus favo-
rables les rendre quelquefois mortelles
en peu d'heures (g); enfin c'est à ce
consensus de l'estomac & des intes-
tins avec tous les nerfs des muscles
des membres, & de la peau, qu'il faut
rapporter ces paralysies qui sont une

(g) C'est ainsi que l'on a vu à Nanci;
il y a quelques années, une indigestion de
poires tuer en très-peu d'heures un jeune
homme qui avoit la petite vérole la plus
discrete & la plus bénigne.

suite si ordinaire des coliques convulsives, à l'article desquelles j'en donnerai l'histoire, & que les purgatifs trop âcres peuvent aussi produire, comme cela arriva à la femme dont parle M. HOFMAN, à qui un purgatif composé de résine de jalap donna d'extrêmes douleurs, & laissa une paralysie de la langue & d'un côté du corps (h). Mais comme l'estomac a des sympathies marquées avec presque toutes les parties, il faut les suivre dans leur ordre, comme M. REGA l'a fait le premier, en commençant par la tête.

On a vu les influences de l'état du cerveau sur l'estomac; celles de l'estomac sur le cerveau ne sont pas moins considérables, & c'est cette action si marquée qui a fait dire à Van HELMONT, que les facultés intellectuelles résidoient dans l'estomac, & au chancelier BACON, avant lui, que le cerveau étoit sous la tutelle de l'estomac, & que tout ce qui agissoit sur

(h) *Notæ ad Poterium.*

le cerveau agissoit par consensus sur l'estomac (i).

Les douleurs de tête, les vertiges, toutes les maladies soporeuses, l'apoplexie même, les convulsions & le délire ont très-fréquemment leur cause dans l'estomac; mais comme je reviendrai à ces objets dans les chapitres où je traiterai de ces différentes maladies, en traiter ici ce seroit ou partager la matière sans nécessité, ou m'exposer à des répétitions inutiles; ainsi je me bornerai à un très-petit nombre d'observations. CHESNEAU, ce sage Médecin de *St. Severin*, dont les ouvrages ont été utiles à beaucoup de gens qui ne l'ont pas même nommé, vit une femme hypocondre qui avoit auprès de l'estomac une tumeur que l'on ne pouvoit pas toucher sans lui causer une secousse dans la tête, comme celle que lui auroit occasionné une violente peur (k).

Un ami de M. ROSA, étant en campagne avec lui, se mit tout à-coup

(i) *Van HELMONT*, pag. 307. *BACON*, *histor. vit. & mort.* pag. 323.

(k) *Observ. Medic.* t. 3. obs. 3. p. 215.

à causer avec une vivacité étonnante ; & à tenir les propos les plus extravagans ; il souffroit des angoisses inexprimables , & se croyoit au milieu des enfers , où on l'avoit transporté pour essayer comment il s'y trouveroit dans la suite ; après quelques heures de tourmens , il vomit des champignons & se trouva bien ; mais l'impression de ce qu'il avoit eu à souffrir en enfer étoit si forte , qu'au bout de quelques années elle n'étoit pas encore détruite (1). Je connois une femme qui toutes les fois qu'elle mange de la crème cuite ou crue , a une migraine très-forte qui va en augmentant jusques au moment où elle l'a rendue ; & j'ai vu dans les fievres putrides , & presque tous les observateurs d'épidémies doivent l'avoir vu comme moi , que les plus violens maux de tête ne sont soulagés que par les vomissemens ou par la diarrhée ; les autres remedes sont presque toujours tout-à-fait inutiles : mais l'influence de l'estomac sur le cerveau ,

(1) ROSA , *saggio di osservazioni sopra alcuna malattie.* p. 182.

est démontrée par les changemens que l'état de ce viscere opere sur la façon de sentir & de penser , bien plus encore que par les maladies physiques. Mémoire , conception , imagination , toutes les facultés peuvent être altérées par les dérangemens de l'estomac ; & les qualités morales ne s'en ressentent pas moins ; la gaieté , l'affabilité , la bonté , l'équité même peuvent être détruites par des alimens difficiles à digérer , par trop d'alimens , par des alimens âcres. On vient de voir l'effet des champignons ; on a déjà vu d'autres observations qui prouvent la même vérité , & on en retrouvera un si grand nombre dans différens chapitres , sur-tout dans ceux qui traiteront de la mobilité , de l'hysterie , de l'hypocondrie , que je ne crois pas devoir en présenter ici de nouvelles.

§. 27. L'estomac a aussi des influences bien marquées sur les yeux. M. PUJATI a vu un homme qui , s'il mangeoit des choses nuisibles , avoit le lendemain une violente douleur à l'œil gauche , qui ne cessoit que par

un vomissement (*m*). GALIEN avoit déjà connu cette influence, & LOMMIUS a remarqué, comme lui, que les dérangemens de l'estomac peuvent produire même la cataracte. FORESTUS avoit vu un jeune homme à qui un excès dans le manger, ou des alimens indigestes occasionnoient un aveuglement qui se dissipoit avec les embarras de l'estomac (*n*); & il n'y a point de Médecin qui n'ait vu que les dérangemens de la vue tenoient souvent à l'estomac, & qu'alors elle alloit constamment beaucoup mieux ou plus mal, à mesure que les digestions se faisoient plus ou moins bien. J'ai vu un malade affoibli par la consommation dorsale dont les yeux étoient fort délicats & ne pouvoient pas s'occuper long-tems de suite, quoiqu'il vît très bien, mais qui, s'il mangeoit un peu trop, ou des choses indigestes, voyoit à peine assez pour pouvoir se conduire, & cet aveuglement stomachique duroit deux, trois, quatre heures même, jusques à ce que l'estomac fût dé-

(*m*) *Dissert.* A. p. 33.

(*n*) L. 11. obs. 22.

barrassé. On a plusieurs exemples de goutte seréine emportée par un émétique; & il y a un exemple d'une personne chez qui le dérangement d'estomac produisoit souvent un obscurcissement d'une partie de la pupille, de façon que la vue étoit altérée pendant un quart-d'heure. Le même Médecin qui a fait cette observation, attribuée au mauvais état des viscerés l'aveuglement qui survient quelquefois dans l'étié & la phthysie confirmée. PLATERUS & d'autres ont aussi vu perdre la vue après des coliques (o); & si l'on se rappelle ce que j'ai dit de l'effet des ligatures de la paire vague & de l'intercostale, on ne sera pas surpris de cette prodigieuse influence de l'estomac sur les yeux, influence bien sensible aussi dans les effets des poisons. BARTHO-LIN cite deux femmes que du poison avalé rendit aveugles; WEPFER vit un religieux Benedictin à qui une salade de racine de jusquiame, prise pour de la racine de chicorée, laissa une foiblesse extrême des yeux pour

(o) Observ. liv. I. de visu laeso.

le reste de sa vie (p) ; & le premier effet de la *bella dona* est souvent l'aveuglement. En général dans les affoibliffemens de la vue , dans les irrégularités , dans les longues affections des paupieres , il faut faire la plus grande attention à l'état de l'estomac & des premières voies. M. W H Y T T parle d'une femme , qui , dès qu'elle a des acides dans l'estomac , ne voit plus les objets qu'à travers un brouillard épais , qui se dissipe par le vomiffement ou par l'usage de quelques absorbans , & d'une autre dont les paupieres & les yeux s'enflamment dès qu'elle a mal à l'estomac (q) ; & l'influence des vers qui sont dans les intestins est extrêmement marquée sur les yeux , qui ont alors une espece d'éclat vitré , différent de leur brillant naturel ; la pupille est souvent plus dilatée , & il y a quelque chose de gêné dans leur mouvement.

Les ascariides mêmes peuvent produire cet effet (r).

(p) *De cicut. aquat.* pag. 232.

(q) §. 10. pag. 22.

(r) *Van PHELSUM , hist. pathol. Ascariid.*

§. 28. Le consensus de l'estomac & des intestins avec les oreilles est moins marqué; (car il ne faut point lui attribuer, comme on l'a fait mal-à-propos, le bon effet des diarrhées dans les surdités;) on en a cependant quelques exemples. Les bourdonnemens des hystériques & des hypocondres paroissent dépendre de l'état des visceres du bas-ventre plus que de la mobilité générale. M. *Van BOSCH* en a vu de si forts, que le malade comparoit le bruit qu'il entendoit aux vagues de la mer violemment agitée, se dissiper après avoir rendu quelques vers; M. *Van PHELsuma* a observé une surdité qui revenoit périodiquement, & qui céda à la destruction des ascarides, & l'on a l'observation d'un malade qui avoit un abcès dans l'estomac, & qui éprouvoit fréquemment des douleurs, comme si une flèche eût couru de l'oreille gauche au siège du mal (s).

L'influence de l'estomac sur le nez est marquée par les fausses impressions d'odeurs qu'occasionnent souvent des

(s) Voyez *RAHN*, §. 20.

vices dans l'estomac & dans les premières voies , & dont je parlerai en traitant des erreurs des sens ; il l'est encore par ces démangeaisons presque insupportables au nez qui tourmentent souvent les enfans attaqués des vers : j'ai été consulté par un malade qui toutes les fois qu'il a pris de la manne est obligé d'éternuer très-souvent jusques à ce qu'elle ne soit plus dans l'estomac , & je trouve dans une très-bonne dissertation sur l'éternuement , par M. le D. P O R T A , mon collègue & mon ami , l'exemple d'une femme qui étoit très-peu sensible à l'effet des sternutatoires , mais qui dès qu'elle avoit avalé la plus petite quantité de vin d'Espagne éternuoit vingt ou trente fois (1). On rapporte à la sympathie de l'estomac avec les narines plusieurs autres faits qui ne me paroissent point en dépendre , mais qui tiennent à d'autres causes. Les fonctions de l'estomac viciées , les mauvaises humeurs dont il peut être tapissé peuvent altérer toute la machine ,

(1) M. D. P O R T A , *dissert. de sternutator.* Basle 1755. pag. 15.

déranger toutes les fonctions , produire une multitude de maladies différentes dans presque tous les organes ; mais c'est par une marche absolument différente de celle du consensus , & qu'il ne faut point confondre. Une douleur dans l'estomac change d'abord le visage , maigrit , décolore , abat les yeux ; une douleur dans les intestins produit le même effet ; des digestions pénibles déterminent souvent beaucoup de sang au visage après le repas ; à la longue elles y font éclore des boutons : tous ces faits dépendent de l'estomac ; mais ce ne sont pas des faits qui tiennent uniquement à la sympathie.

§. 29. Il y en a une bien marquée entre les premières voies & les levres , & HIPPOCRATES l'a indiquée ; le tremblement des levres , dit-il , annonce des évacuations bilieuses (*n*). HOLLIER confirme cette décision par une belle observation (*x*). JACO-

(*n*) *Coact. prænot.* Liv. 2. Sect. 2. 13.
Edit. JACOTII pag. 514.

(*x*) « Vidi cui in gravi morbo id con-
» tingerit ; laborabat è febre hibernâ , ma-

TIUS l'explique dans le même endroit (y), & la confirme dans plusieurs autres. M. BOERHAAVE remarque que ce tremblement des lèvres, dans la crudité des fièvres, annonce prochainement de violentes convulsions, mais que, s'il survient après les signes de coction, il annonce ce qu'il arrivera dans une demi-heure un vomissement salutaire; & M. Van SWIETEN ayant vu un jeune homme épiléptique, à qui la levre inférieure trembloit avant l'accès, & dont l'accès finissoit au moment où il avoit vomé, il en conclut que le siége du mal étoit dans l'estomac, & il le gué-

» lignâ, quales erant quæ eo anno grassa-
 » bantur. Frigebant crura, delirium inter-
 » currebat, labrum contrahèbatur primum,
 » deinde reliquæ partes, aponia, vacilla-
 » tio, mentis desperatio. Injuncto clystere
 » molli, quem ad tertiam horam retinuit,
 » dejecit biliosa, omnia in melius.

(y) *Labri perversio vel tremor præter morem & vomitionis signum est, & acrium humorum in ventre contentorum, aut vermium & convulsionis atque affecti graviter cerebri. Voyez aussi pag. 158. 506. 1108.*

— am (y)

rit en lui donnant tous les mois , pendant six mois , un vomitif doux , le même soir un anodin , & dans l'entre-deux des fortifiants (7).

Ce même consensus qui influe sur les lèvres est très-marqué sur tous les organes salivaires ; au moment où une cause quelconque commence à irriter l'estomac , à occasionner des commencemens de nausées , à produire une grande sécrétion dans les glandes de l'estomac , celle de la salive devient aussi plus abondante , la bouche s'en remplit , & l'on salive presque toujours abondamment avant que de vomir.

M. *Van Den BOSCH* a vu les salivations les plus longues & les plus abondantes produites uniquement par les vers ; & il est très-ordinaire de voir les enfans sujets aux vers avoir presque toujours la bouche pleine d'eau. M. *Van PHELSUM* a vu un payfan qui avoit une salivation abondante toutes les fois que les *Ascari-des* lui occasionnoient des démangeaisons importunes , & il ajoute que les

enfans qui y font fujets ont presque toujours les glandes salivaires engorgées (a). Les crachemens des hystériques & des hypocondres tiennent en partie à ce même consensus, en partie à d'autres causes étrangères à cet article.

§. 30. La langue est encore plus fréquemment que les lèvres affectée par l'état de l'estomac & des premières voies, & comme elle est liée au larynx par la communauté de leurs fonctions dans la parole, & au pharynx par celles de la déglutition, je ne séparerai point les effets du consensus de l'estomac sur ces trois parties. HIPPOCRATES avoit déjà observé que le tremblement de la langue annonçoit, aussi-bien que celui des lèvres, la présence des matieres bilieuses dans l'estomac (b), & il a remarqué que dans les fièvres le vomissement rendoit d'abord la parole à ceux qui l'avoient perdue. FORESTUS vit aussi un malade muet pendant quinze jours, dans une fièvre vermineuse, qui recouvra la voix après avoir ren-

(a) V. RAHN, §. 25.

(b) Ibid.

du beaucoup de vers ; on trouve dans d'autres observateurs plusieurs exemples de ces aphonies vermineuses (c) ; j'en ai vu à différentes reprises , & un très-frappant chez une petite fille de six ans , qui dans un an eut plus de vingt de ces attaques : elle perdoit tout à la fois la parole & presque la raison ; elle étoit dans une désolation qui s'irritoit par l'impossibilité de parler , qui tenoit du délire , & qui duroit deux ou trois heures ; comme elle étoit fille d'un pere très-ivrogne & d'une mere très-brutale , je crus dans les premières attaques qu'elles étoient la suite de mauvais traitemens : mais l'ayant suivie régulièrement , je ne doutai pas que les vers n'en fussent la cause ; la valeriane me parut le vermifuge le mieux indiqué dans ce cas , & il la guérit radicalement. PROSPER ALPIN avoit aussi remarqué que les embarras d'estomac faisoient perdre la voix , & BALLONIUS cite une personne chez qui un coup sur l'estomac produisit cet

(c) Voyez RAHN, §. 27.

effet , qui s'explique aisément anatomiquement , puisque l'estomac & le larynx tirent leurs nerfs de la huitieme paire. M. De SAUVAGES cite une observation particuliere de M. Du SAULSAI , qui vit un enfant que les vers rendirent muet & qui le fut pendant quelque tems ; il ne recouvra la parole qu'après avoir rendu trente-six vers dans l'espace de vingt jours , il conserva même de la difficulté à prononcer la lettre B. (*d*).

§. 31. La difficulté d'avaler est aussi une suite très-ordinaire du consensus de l'estomac sur le pharynx , & l'on voit souvent les personnes sujettes aux aigreurs & qui ont le genre nerveux très-mobile , si elles ont mangé des graisses qui se rancissent , ou pris quelque boisson flatueuse , on les voit , dis-je , éprouver un spasme qui les empêche d'avaler , jusques à ce qu'elles aient rendu quelques gorgées de ces matieres irritantes ou seulement quelques vents ; & M. FERREIN rapporte un exemple bien

(*d*) *Class. des mul.* *Class.* 6. §. 14. 1. , 1. pag. 779.

frappant de cette sympathie ; une fille d'environ vingt à vingt-cinq ans perdit totalement , tout-à-coup , & sans aucun autre symptôme de maladie, la faculté d'avalier quoi que ce soit ou de liquide ou de solide ; le troisième jour elle eut d'assez forts mouvemens convulsifs qui se réitérèrent ensuite tous les jours , & au bout de huit jours , la foiblesse étoit au point de paroître dangereuse. M. FERREIN apprenant alors qu'immédiatement avant l'accident elle avoit eu quelques légers maux de cœur , & que la veille elle avoit mangé beaucoup de sucreries , il soupçonna que quelque mauvais levain dans l'estomac étoit la cause de cet accident , & il crut qu'elle seroit dégagée s'il pouvoit la faire vomir : mais ne pouvant rien lui faire avaler , il eut recours à la fumée de tabac qui opéra cet effet , & la facilité d'avalier revint aussi-tôt (e).

(e) Histoire de l'Acad. R. des Sciences 1768. M. FERREIN parle aussi de quatre femmes qui toutes à la fois perdirent la faculté d'avalier ; mais il ne donne l'histoire que d'une seule , & laisse celle des autres

§. 32. L'action de l'estomac sur les nerfs de ces mêmes organes, en troublant la sécrétion qui s'y fait continuellement, & qui les entretient toujours humides, peut y produire une sécheresse qui donnera le sentiment de la soif; c'est cette soif dont M. RAHN a fait un article dans sa bonne dissertation, & qu'il appelle consensuelle (f); telle est celle que les hystériques & les hypocondres éprouvent souvent sans aucune apparence de fièvre, & qui cède aux antispasmodiques & aux narcotiques bien mieux qu'aux boissons abondantes; telle est celle qu'éprouvent souvent les enfans qui ont des vers; & M. BROKLESBY a très-bien vu que la sécheresse de la bouche qui dépendoit de l'embarras de l'estomac se dissipoit après l'émétique (g). Cette chaleur brûlante à la gorge, qui

totalelement incomplete & obscure; si l'observation eût été publiée pendant sa vie, elle seroit sans doute plus achevée.

(f) §. 27.

(g) *Oeconomical and medical observations* pag. 218.

décele si souvent les acides, est une suite de cette communication d'irritation.

On peut placer ici l'influence de l'estomac sur les muscles qui servent à fermer la mâchoire inférieure & dont le spasme produit cette espece de tétanos que M. de F O U R C R O Y prévint toujours si heureusement chez les enfans nouveaux nés, dans les Isles de l'Amérique, en les purgeant d'abord avec le syrop de roses; mais comme je dois traiter cette matiere ailleurs, je renvoie à cet article tout ce qu'il y a à en dire.

§. 33. Le consensus de l'estomac n'est pas moins marqué avec le poumon, le cœur & le diaphragme qu'avec les organes supérieurs. Une irritation dans l'estomac en produit une sur les nerfs des bronches qui détermine la toux. V I L L I S avoit remarqué il y a long tems que les alimens difficiles à digérer font tousser les hypocondres, sans qu'il y ait aucun vice dans le poumon: il y a même des personnes, dont le genre nerveux est très-délicat, qui sans être hypocondres toussent d'abord après

chaque repas , quoique ces repas soient très-médiocres & composés des mets les moins irritans & les plus digestibles ; & cette observation importante doit servir de principe pour expliquer comment la consommation pulmonaire est quelquefois une suite des dérangemens de l'estomac , & comment dans les commencemens elle peut se guérir par de légers vomitifs. On trouve dans les ouvrages de M. ALBINUS l'exemple d'un soldat qui ayant eu une plaie dans le bas-ventre , qui avoit ouvert les intestins , avoit un anus artificiel , & qui toutes les fois que la membrane interne de l'intestin se trouvoit exposée à l'air , étoit sur le champ attaqué d'une toux qui ne finissoit que quand l'intestin étoit réchauffé (*h*).

§. 34. On verra ailleurs que l'asthme & la coqueluche ont quelquefois leur cause uniquement dans l'estomac , qui agit sur le cœur d'une façon tout aussi marquée que sur les poumons ; & je suis persuadé que tous les Médecins

(*h*) *Annotat. Academ.* Liv. 2. chap. 8. pag. 34.

observateurs ont vu que la plupart des irrégularités du pouls tiennent aux causes qui irritent l'estomac ou les intestins ; aussi elles cèdent très-ordinairement aux évacuans & aux stomachiques ; M. FERREIN a bien vu que les intermittences sur-tout indiquoient presque toujours un besoin de purger ; & M. SENAC établit que l'estomac est une des causes les plus ordinaires des palpitations dans les personnes mêmes dont les autres parties sont les mieux constituées , & il rappelle les exemples de MALPIGHI à qui les légumes , & de Simon PAULI à qui les pommes donnoient de fortes palpitations ; il connoissoit lui-même un homme à qui les lentilles en donnoient d'abord (*i*) ; mais n'étoit-ce point en gonflant l'estomac & en occasionnant une gêne au mouvement du diaphragme & du cœur ?

Les défaillances sont encore une suite assez ordinaire des embarras d'estomac , & presque toujours elles se terminent au moment où le ma-

(*i*) *Traité du cœur* , Liv. 4. ch. 11. §. 5.

lade a pu vomir ; souvent quand elles tiennent à cette cause , tous les secours pour ranimer le malade ne le raniment que pour quelques momens , & il retombe constamment jusques à ce que la Nature ou l'art ayent opéré l'évacuation de ces matieres , dont l'irritation sur l'estomac produisoit ces foibleffes.

Le hoquet qui a presque toujours sa cause dans l'estomac & qui est une maladie du diaphragme , & l'asthme convulsif qui est une maladie du diaphragme autant que du poumon, dépend aussi très-souvent de l'estomac ; j'ai vu plusieurs personnes qui en étoient attaquées , à qui tous les alimens difficiles à digérer pour leur estomac , en donnoient d'abord une attaque très-forte.

§. 35. Le consensus de l'estomac & des intestins sur le *foie* est trop souvent marqué par les effets des émétiques & des purgatifs , ou ordonnés mal-à-propos , ou trop forts , qui produisent un spasme dans tous les conduits excrétoires de la bile , & en empêchant son cours , produi-

sent une jaunisse, & quelquefois même laissent un germe d'obstruction, qui détermine à employer de nouveaux évacuans, dont l'effet constant, au bout d'un certain tems, est de jeter le malade dans un état incurable.

§. 36. Les reins sont aussi très-affectés par l'état de l'estomac, & l'on remarque tous les jours, chez les personnes qui ont le genre nerveux délicat, que si quelque chose moleste l'estomac, elles rendent une quantité prodigieuse de cette urine limpide qui caractérise les maladies nerveuses, & qui sert très-souvent à juger si les maladies sont sympathiques ou ne le sont pas. Les intestins ont le même genre d'action sur les reins, & les violentes coliques les serrent quelquefois au point qu'il ne passe pas une goutte d'urine aussi long-tems que l'on souffre. J'ai vu ici en 1764 un malade presque septuagénaire qui avoit un diabète très-fort depuis plusieurs années; tout-à-coup sans chute, sans toux, sans effort, il se forma une hernie du côté gauche, & depuis ce moment le diabète cessa entièrement, ce qui

né tenoit certainement qu'à un changement dans l'action des nerfs.

§. 37. La sympathie active de l'estomac sur l'utérus ne se manifeste que trop souvent par les effets fâcheux des erreurs du régime que les femmes délicates commettent à l'époque des règles, & par celui des remèdes émétiques ou purgatifs administrés inconsidérément à la même époque; une boisson trop froide ou trop rafraichissante, un aliment aigre ou trop pesant, un peu trop de fruits, suffisent pour arrêter tout-à-coup les règles, pour donner des coliques, pour laisser le germe d'une longue suppression & des langueurs les plus fâcheuses; il en est de même de plusieurs remèdes donnés dans ce tems-là & qui ont des effets fâcheux.

§. 38. Le consensus réciproque entre l'estomac & les intestins est démontré tous les jours par la cessation des douleurs d'intestins, dès que l'on a avalé quelque adoucissant; par la cessation prompte d'une diarrhée opiniâtre, en buvant quelque chose de très-froid; par le dégoût, les nausées,

les

les vomissemens qu'occasionnent des coliques un peu fortes.

§. 39. L'estomac & les intestins exercent aussi un consensus très-marqué sur les muscles qui servent au mouvement des différens membres. Le tetanos avec toutes ses especes, produit par différentes causes d'irritation dans ces parties, en est une preuve; ces paralysies si fréquentes après les coliques de Poitou n'ont pas d'autre cause. Un marchand se plaignit à M. CAMPER d'une immobilité dans le carpe qui le gênoit extrêmement en écrivant, & l'obligeoit à pousser sa main droite avec l'index de la gauche; on avoit employé inutilement différens remedes; M. CAMPER ayant jugé que le mal dépendoit d'une âcreté dans les premieres voies, entretenue par les mauvaises digestions, le traita en conséquence & le guérit (k); & cette observation rappelle celle que j'ai donnée ailleurs sur l'effet du café, dont l'usage occasionnoit un spasme dans les doigts, qui empêchoit d'écrire: M. CAMPER a aussi

(k) *Demonst.* tom. I. ch. 2.

très-bien remarqué que la cacochilie dans les premières voies occasionnoit des spasmes dans les extrémités inférieures, & que les ascarides occasionnoient chez les enfans des convulsions dans les cuisses & dans les jambes (1). Avant que de finir l'article du consensus de l'estomac, je dois remarquer que si ce consensus a des effets si souvent fâcheux, il en a quelquefois de favorables; c'est ainsi qu'un grand nombre de médicamens étendent leurs bons effets sur les parties les plus éloignées, quoiqu'ils n'agissent que sur l'estomac ou sur les intestins. M. HOFMAN le prouve par les faits pour les anodins, les calmans, les lavemens adoucissans, le kina, les martiaux (m); mais ces observations ne sont pas nécessaires ici, & il n'y a point de Médecin qui n'ait pu les faire très-souvent.

(1) *Ibid.* l. 2. ch. 3.

(m) *De consensu partium præcipuo pathologiæ & praxeos fundamentis*. Halæ 1717. §. 36.

Du Mésentere.

§. 40. Le mésentere est le siége de plusieurs des plexus nerveux qui se distribuent à tous les viscères du bas ventre ; mais il n'y a pas un grand nombre de nerfs qui s'y épanouissent, & il n'a pas, par-là même, une extrême sensibilité ; cependant il peut quelquefois être le siége de douleurs assez fortes, qui peuvent occasionner, en communiquant leur irritation au genre nerveux, des jaunisses & des vomissemens. On a très-bien remarqué que la cacochilie du mésentere affoiblit les muscles qui servent au mouvement des extrémités inférieures (*n*), & qu'elle donne des douleurs & des pesanteurs de genou ; j'ai vu un homme, d'ailleurs très-bien portant, mais sujet de tems en tems à des diarrhées, qui sont toujours présagées quelques heures à l'avance, par tant d'engourdissement & de pesanteur dans les jambes qu'il les croit enflés ; dès qu'il a eu quelques selles, le mal passe ; mais ce ne

(*n*) G O T T E R , Med. hipp. §. 130.

font pas proprement des effets sympathiques : un rameau nerveux considérable blessé dans le mésentère occasionne des accidens mortels.

Du foie.

§. 41. On a attribué à la sympathie qu'exerce le foie plusieurs phénomènes qui ne dépendent point des nerfs, tels que son influence sur la rate, la gêne que ses maladies apportent à la respiration, le dérangement des digestions ; mais elle en opère cependant de réels, & telle est cette douleur à l'épaule, assez souvent très-sensible, que l'on remarque chez le plus grand nombre des malades qui ont quelque vice dans le foie ; douleur qui m'a quelquefois servi à découvrir ces vices qui s'annonçoient à peine par d'autres symptômes ; elle est assez constante : quelquefois cependant elle cesse pendant quelque temps ; l'anatomie montre la route de cette communication par l'union de la quatrième paire des nerfs du cou (o),

(o) Voyez tom. I. §. 66.

qui envoie des rameaux à l'épaule , & qui en fournit aussi par ses anastomoses , pour le diaphragme & pour le foie. M. WHYTT a vu dans deux cas la suppuration du foie produire la foiblesse & l'insensibilité du bras , de la cuisse & de la jambe , du côté droit (p). Les gonflemens , les obstructions , l'inflammation , les abcès du foie gênent l'estomac , le font souffrir , altèrent ses fonctions : tout cela est mécanique ; c'est l'effet d'une simple pression ; mais indépendamment de toute pression , il est possible que les vices du foie occasionnent des douleurs d'estomac par la simple irritation des nerfs.

Les calculs biliaires , en irritant la vésicule & le canal choledoque , entraînent des convulsions qui produisent des nausées , souvent même des vomissemens considérables , & sur-tout une douleur fixe précisément au creux de l'estomac , qui se reproduisant constamment à chaque accès avec une nouvelle force , & ne cessant même jamais entièrement dans l'entre-deux ,

(p) §. 11. N°. K. pag. 25.

fournit un caractère presque sûr pour distinguer cette cause, & qui devient immanquable, s'il est joint à la teinte jaune de la peau, à la teinte brune des urines, & à la couleur grise des selles. On a vu cette douleur fixe au haut de l'estomac, durer si long-tems & être si forte, qu'elle devoit une vraie cardialgie : elle occasionne quelquefois une gêne habituelle dans la respiration, sur-tout chez les vieillards, & R A I G E R a vu un asthme très-cruel qui parut ne pouvoir avoir d'autre cause qu'une très-grosse pierre dans la vésicule du fiel. V I L L I S attribue aussi un asthme, qui enfin devint mortel à l'irritation de la vésicule qui renfermoit plusieurs calculs, (q) & j'ai soigné, pendant les derniers tems de sa vie, un homme âgé d'environ soixante ans, chez qui quatre calculs dans la vésicule du fiel, ont occasionné pendant plus de huit mois des attaques réitérées des spasmes les plus violens dans presque toutes les parties du corps, excepté dans les reins & dans la vessie ; quand ils attaquoient la nuque ou les muscles de

(q) *Sepulchret.* tom. I. pag. 545. & 552.

la poitrine , les douleurs étoient atroces , & le malade n'a jamais eu de soulagement marqué que par l'effet de l'opium , qui le perdoit même si l'on y revenoit plusieurs fois de suite ; il n'a jamais eu de jaunisse , ni même de teinte jaune.

Des reins , des ureteres & de la vessie.

§. 42. M. SENAC paroît s'être trompé en établissant qu'il n'y a pas de parties qui causent plus de dérangemens sympathiques que les reins ; l'estomac & l'uterus en produisent sûrement davantage ; mais il est cependant vrai que leur état a des influences bien étendues : elles sont très-marquées sur la tête ; BARTHOLIN a vu le calcul des reins produire la migraine du même côté , & FORESTUS a vu des maux de tête opiniâtres naître de la même cause (r). ADOLPH cite le cas d'un homme de quarante & quelques années , à qui des douleurs de reins atroces , produites par le calcul , avoient fait perdre totalement la vue ; les yeux étoient très-

(r) REGA , pag. 214.

beaux , & le mal étoit une goutte fereine occasionnée par le consensus entre les nerfs des reins si violemment tourmentés par le calcul , & ceux des yeux (s). BAGLIVI avoit déjà remarqué que ceux qui meurent du calcul des reins , meurent en convulsion & en délire. Ils n'exercent pas une action moins sensible sur la poitrine ; BALLONIUS , ce sage observateur parisien , vit un malade attaqué d'une difficulté de respirer très-considérable , qui ne cédoit à aucun remede , qui ne paroissoit pas dépendre de l'état du poumon , & que l'on conjectura enfin , après l'examen le plus attentif , dépendre d'un calcul dans les reins ; on quitta les remedes pectoraux , on traita le malade pour les reins , il rendit le calcul , & la liberté de la respiration fut entièrement rétablie (t). LISTER a vu la même cause produire une palpitation habituelle , une douleur dans la vessie , avec un fréquent besoin d'uriner , une urine fort claire & un

(s) *Act. Cur. Nat.* tom. 2. obs. 87.

(t) *Consil.* Liv. 1. Cons. 46.

grand dégoût. BAGLIVI avoit remarqué que le pouls du côté du rein affecté, étoit plus petit & plus foible que l'autre.

§. 43. La sympathie des reins & des ureteres avec l'estomac est une des plus fréquentes ; la pierre dans les reins , & sur-tout le passage des graviers considérables dans les ureteres , occasionnent des nausées continuelles & quelquefois même des vomissemens très-forts , & en général une pierre dans les reins dérange toutes les fonctions de l'estomac & des intestins ; il y a habituellement dégoût, mal-aise, gonflement, flatuosités ; & l'on a vu une fille sujette à des douleurs continuelles de reins , produites par la gravelle , être tourmentée par une diarrhée habituelle , qu'on ne pouvoit modérer qu'en lui faisant prendre quelques cueillerées d'huile d'amandes douces (u). PISON lui-même éprouva les vomissemens les plus forts pendant le passage d'une pierre par l'un des ureteres ; mais les efforts aiderent le passage , & le vomif-

(u) *A. C. N. Cent.* 5. obs. 98.

fement cessa au moment où le calcul fut tombé dans la vessie (x).

§. 44. La contraction du testicule du même côté, est encore un effet fort ordinaire du calcul des reins, qui ont aussi une sympathie très-marquée l'un avec l'autre, comme on a déjà vu qu'il y en avoit entre les deux yeux, & entre les dents correspondantes des deux côtés; elle est telle que l'irritation des nerfs dans l'un des reins, produite par l'inflammation, la suppuration, ou plus ordinairement par un calcul, occasionne un spasme dans l'autre rein, & produit une suppression d'urine; FORESTUS cite un cas de cette espece (y), & RIOLAN dit qu'il a vu plusieurs fois que l'obstruction d'un rein rend l'autre tout-à-fait inutile; ETTMULLER, MARCHETTIS, HOFMAN ont réitéré la même observation, & il y a peu de Médecins employés qui n'aient eu occasion de le voir par eux-mêmes: ainsi je me contenterai

(x) Observ. Sect. 4. ch. 2. pag. 317. obs. 102.

(y) Liv. 24. obs. 26.

d'une seule observation de BAGLIVÌ qu'il est très-important de connoître. Une femme âgée d'environ quarante ans , fut attaquée d'une douleur du rein gauche avec vomissement , suppression d'urine , & tous les symptômes qui caractérisent le calcul des reins ; rien ne la soulageoit , la douleur devenoit tous les jours plus vive , elle avoit le même sentiment que si on l'eût ferrée très-fortement autour des hypocondres avec une ceinture ; la respiration étoit convulsive ; elle avoit de fréquentes convulsions internes , mais sans fièvre ; le septieme jour tous les symptômes empirerent ; elle éprouvoit entre l'estomac & l'ombilic des douleurs aussi vives que si un chien l'eût rongée ; enfin elle périt le onzieme jour , dans les plus fortes convulsions. Le cadavre n'offrit d'autre vice qu'un calcul de la grosseur du pouce , partie dans le rein , partie dans l'uretère gauche ; & la malade n'avoit jamais éprouvé de douleur qu'au rein droit qui étoit en bon état. Cette observation suffiroit seule pour prouver , comme je l'ai établi plus haut , que la partie qui est le

siège de la cause malade , n'éprouve souvent aucune douleur, pendant qu'elle en occasionne de très-vives ailleurs.

§. 45. La vessie extrêmement sensible peut communiquer son irritation à tout le genre nerveux, & quand le calcul est venu à l'irriter considérablement, il est très ordinaire qu'il en résulte des convulsions générales; mais le consensus le plus marqué est avec l'extrémité du gland; le calcul de la vessie y produit presque habituellement une douleur & une démangeaison pénible, qui sont un des caractères les moins équivoques de cette maladie; & M. WHITT parle d'un malade attaqué d'un ulcère à la vessie, qui pendant que l'urine couloit, ressentoit non-seulement une douleur vive au bout de la verge, comme ceux qui ont la pierre, mais de plus cette douleur descendoit le long des cuisses & des jambes, & lui faisoit sentir à la plante des pieds la même douleur que s'il les avoit eus sur des charbons ardens (z). Un effet que je ne puis

expliquer que par ce consensus , c'est ce que j'ai observé chez une femme qui souffrit long-tems d'une pierre dans la vessie ; elle avoit presque habituellement une sueur très-abondante , tout autour du bas-ventre & des hanches , sur une hauteur de six ou sept doigts , comme une ceinture , & quelquefois les douleurs les plus vives de la vessie se dissipoient tout-à-coup par la formation d'une tumeur très douloureuse au haut d'une cuisse ; si après avoir souffert beaucoup pendant quelques heures , elle pouvoit s'endormir , à son réveil la tumeur & la douleur avoient disparu , & elle étoit très-bien.

Je vois actuellement un malade qui a en général les nerfs fort délicats , mais sur-tout l'orifice supérieur de l'estomac extrêmement affecté , & qui toutes les fois qu'il urine ou qu'il va à selle , éprouve au moment du passage des excréments , un mal-aise très-marqué dans cette partie , qui de là se fait quelquefois sentir dans tout le corps.

De l'uterus & des parties génitales.

§. 46. Le consensus de la matrice avec la plupart des autres parties est

après celui de l'estomac , le premier qui ait frappé les observateurs ; H I P P O C R A T E S avoit déjà vu son influence sur la tête ; G A L I E N s'en est aussi occupé (*a*) , & a voulu expliquer mécaniquement par l'anastomose des vaisseaux , & sur-tout des veines , celui qu'il y a entre les seins & l'uterus ; depuis lui on l'attribua à l'anastomose des arteres (*b*) ,

(*a*) *De usu partium* , l. 14. ch. 8. CHART. l. 4. pag. 643. & *de different. venarum & arter.* ch. 8.

(*b*) On a voulu , il n'y a pas vingt-ans , faire un très-grand honneur à un célèbre Anatomiste de cette découverte qui avoit été vue par G A L I E N , & qui a été admise presque généralement par tous les Anatomistes ; E U S T A C H E , C A S S E R I U S , B A U H I N , B A R T H O L I N , N U C K , V E R H E Y E N , W I N S L O W , &c. l'admettent généralement ; M. W I N S L O W est positif sur l'anastomose non-seulement des arteres , mais des veines ; V E S A L E , L A U R E N T , J U N K E R ont nié ces anastomoses ; K U L M reste indécis : comment expliquer ces contrariétés ? On ne le peut que par la variété qu'il y a dans la distribution de ces anastomoses dans différens cadavres. Celles des arteres manquent quelquefois , celles des veines souvent , & en

mais cette anastomose des arteres manque très-souvent , & ne paroît point propre à rendre raison de tous les phénomènes de cette sympathie , qui sont extrêmement marqués , soit dans les momens des désirs , (c) soit à l'époque des regles , soit dans les suppressions malades , soit dans le tems de la grossesse , dont le gonflement des seins est un des signes les plus certains ; & HIPPOCRATES avoit déjà très-bien vu ces rapports (d).

§. 47. Un autre consensus tout aussi marqué , c'est celui avec l'estomac général elles se font par de très-petits vaisseaux. Ce consensus ne peut donc pas dépendre , au moins en entier , des vaisseaux , malgré tout ce que l'on a dit pour le prouver ; & M. MARRHERR détaille très-exactement les raisons qui démontrent qu'il ne dépend point de ces anastomoses , mais que les phénomènes que l'on attribue à ce consensus tiennent , dans certains cas , à l'augmentation générale de la pléthore ; dans d'autres à la similitude de l'humeur séparée , & sur-tout aux nerfs plus qu'aux vaisseaux. §. 687.

(c) *Tanta est sympathia utero cum mammis ut contrestata libidinem excitent.* Gasp. BAUHIN , *theat. anat.* l. 2. ch. 4.

(d) *Observantur faminae , quae simul at-*

mac; c'est ce consensus qui fait que très-souvent dès les premiers jours de la conception les femmes éprouvent un dégoût, des nausées, des vomissemens qui durent souvent plusieurs mois (e), & qui passent quand l'uterus a acquis un autre état & produit des symptômes différens; la même cause produit aussi quelquefois ces goûts dépravés que l'on remarque chez quelques femmes, qui sont cependant en général foibles & rares par eux-mêmes, mais qui deviennent vifs & monstrueux chez les femmes qui les écoutent.

Les coliques menstruelles occasionnent souvent des vomissemens, & les nausées continuelles sont quelquefois un des premiers symptômes que produit l'inflammation commençante de la matrice après les couches; si l'on s'y méprend, & si l'on attribue ces

que gravidæ factæ fuerint, imprimis vomitu affliguntur, rejiciendo per os copiosa aquôsa & limpida. ETMÜLLER, oper. med. theor. pract. Liv. 4: Sect. 5. pag. 1074.

(e) *Mulierî in utero gèrenti si mammæ ex improvîso graciles fiant, abortit. Liv. 5. aph. 37. Voyez aussi ib. aph. 39. 50. 52. 53.*

naufées à la foiblesse de l'estomac, la malade est perdue. (f).

M. STAHL vit une personne à qui une frayeur supprima tout à coup les regles ; elle tomba d'abord dans une cardialgie accompagnée d'un sentiment d'étouffement ; cet état se changea en vomissemens, qui diminuoient toujours un peu quand les regles paroissent, & qui revenoient dès qu'elles avoient cessé (g), soit dans celui des couches.

§. 48. L'approche des regles chez quelques femmes, chez d'autres le tems de leur écoulement, chez de troisiemes leur suite, produisent souvent des maux de tête très-violens, & qui ne paroissent dépendre ni de la pléthore augmentée, ni de l'épuisement, mais uniquement de l'irritation que l'état de l'uterus procure aux nerfs de la tête, & l'on doit remarquer ici que quand la mobilité d'une partie est augmentée, elle ressent &

(f) *Dissertat. de motu tonico vitali.*

(g) M. BUCHNER, après avoir discuté la question avec le plus grand soin, conclut que le consensus entre l'uterus & l'estomac ne peut dépendre que des nerfs.

De uteri cum ventriculo consensu. §. 29.

exerce plus aisément les effets du consensus ; voilà pourquoi à l'époque des regles les femmes éprouvent beaucoup plus les influences des causes qui peuvent agir sur l'uterus , & les effets de son influence sur les autres parties ; voilà encore pourquoi l'on entend dire à plusieurs femmes que tout ce qui peut leur faire du mal , leur arrive à cette époque ; puisqu'un événement qui ne les auroit point affectées dans un autre moment , les affecte beaucoup dans celui là ; dans d'autres temps elles l'auroient à peine apperçu ; à cette époque il les bouleverse.

CRATON , LANGIUS , ET MULLER s'accordent à reconnoître que les affections de l'uterus ont une influence marquée sur la tête , & occasionnent sur-tout cette douleur au sommet de la tête , accompagnée d'un sentiment de froid qui est extrêmement incommode aux femmes hystériques. On a vu à Chemnitz une jeune femme à qui ses regles manquoient , & qui à l'époque où elles devoient revenir , étoit attaquée pendant trois jours d'un étournement si

fréquent, qu'elle ne pouvoit presque ni manger, ni boire, ni dormir. (*h*).

§. 49. L'état de l'uterus a aussi une influence marquée sur la poitrine, & beaucoup de femmes, sur-tout de très-jeunes personnes, ont pendant les regles une légère gêne dans la respiration & toussent fréquemment.

Mais sans détailler davantage l'influence de cet organe, on peut dire qu'elle est très-grande sur tout le genre nerveux; les anciens qui le regardoient comme la cause des vapeurs, imputoient à ce consensus tous les accidens que l'on remarque dans un violent accès hystérique; ils se trompoient en le regardant comme la seule cause des vapeurs: elles dépendent bien plus souvent d'une cause différente; mais il est cependant très-vrai que la seule irritation de l'uterus peut produire tous ces accidens, & même de plus fâcheux, puisque l'on verra dans le chapitre de l'épilepsie qu'il y en a de véritablement uterines, & en général si l'uterus est cause de *six cent maux*,

(*h*) *Ephem. C. N. Dec. 2. ann. 8. obs.*

pour me servir de l'expression d'HIPPOCRATES, c'est en grande partie par la sympathie qu'il exerce sur les autres organes, qui sont diversément affectés par les différens états dans lesquels il se trouve, ou par ses différentes maladies organiques.

On a vu dans un des chapitres précédens, qu'il y avoit des femmes à qui la grossesse donnoit de fréquentes attaques de convulsions pendant toute sa durée, sans que l'uterus en éprouvât lui-même aucune, & cet effet du consensus est fâcheux; mais c'est par un effet plus favorable de ce même consensus que M. PÉTIT explique très-ingénieusement un phénomène de la fin de la grossesse; on remarque, dit il, à cette époque que le ventre s'affaisse, & qu'en même tems la femme se sent plus de bien-être: la raison en est que l'accouchement, comme toutes les opérations de la nature, se prépare quelque tems avant que d'être sensible pour nous; cette première & insensible contraction de la matrice passe d'abord aux muscles du bas-ventre, & s'étendant à tous les muscles du corps, augmente leur action

& par-là même le bien-être de la malade (*i*).

§. 50. Les parties génitales chez l'homme exercent aussi leur action sur tout le genre nerveux ; on en verra des exemples dans le chapitre de l'épilepsie & dans quelques autres. AMATUS (*k*) & Van der WIELL (*l*) parlent de deux hommes que le désir faisoit éternuer, & Th. BARTHOLIN de plusieurs autres qui éternuoient après l'avoir satisfait (*m*). Leur influence sur les organes de la voix est extrêmement marquée ; j'en ai parlé en détail dans un autre ouvrage (*n*) ; elle s'exerce évidemment sur la poitrine , puisque , comme le remarque M. REGA , on a vu souvent qu'en appliquant des linges trempés dans le vinaigre sur les testicules , on arrêtoit promptement une hémoptisie. Le gonflement des testicules produit celui de toutes les glandes inguinales.

(*i*) *Mémoire sur la cause & le méchan. de l'accouch.* pag. 78.

(*k*) *Cent. 4. obs. 4.*

(*l*) *Cent. 2. obs. 6. pag. 45.*

(*m*) *Cent. 5. obs. 99.*

(*n*) *Lettre sur la mue de la voix , à la fin de l'Inoculation justifiée.*

A R T I C L E V.

Du consensus de la peau.

§. 51. L'irritation d'une partie de la peau s'étend aisément à toute la peau, & se communique à toutes les parties dont les nerfs viennent des mêmes troncs, & même à tout le genre nerveux; c'est ainsi que le froid de pied donne une frisson général, & que l'application de l'eau froide sur quelque partie peut, en occasionnant le serrement spasmodique de la peau, produire celui des vaisseaux & arrêter les hémorrhagies (o); c'est à ce même principe qu'il faut rapporter en grande partie les effets des vésicatoires; mais son effet le plus marqué est sur les glandes; c'est à l'action des nerfs cutanés

(o) Comme le consensus n'est point égal chez tous les hommes, il y en a chez lesquels cet effet peut très-bien manquer, & alors l'application de l'eau froide ne faisant que resserrer la partie sur laquelle elle se fait, au lieu de diminuer l'hémorrhagie elle la rend plus abondante; ainsi ce remède est très-équivoque & peut quelquefois nuire.

sur les nerfs des glandes qu'il faut attribuer leurs gonflemens si fréquens dans les irritations de la peau ; chez les enfans qui ont la rache , toutes les glandes du col , de la nuque , des oreilles sont considérablement engorgées ; dans quelques endroits on les appelle des abreuvoirs , parce que communément on les regarde comme le foyer du mal , le réservoir d'où partent les humeurs qui s'écoulent par les pores cutanés , au lieu que cet engorgement est l'effet de l'irritation de la peau ou des autres membranes cutanées ; c'est ainsi qu'en injectant des liqueurs âcres dans les narines , on produit une morve artificielle , qui fait enfler les glandes sublinguales tout comme la vraie morve (*p*).

J'ai vu une forte galle des mains produire des engorgemens sous l'aisselle & dans les muscles fléchisseurs de l'avant-bras , & un furoncle sur le tibia occasionner un engorgement très-fort dans les glandes des aînes ; c'est par la même raison que l'inoculation aux bras ou aux jambes produit

quelquefois un léger engorgement aux glandes des aisselles ou des aïnes , & qu'un léger chancre au gland occasionne des bubons ; on voit tous les jours en pratique d'autres faits qui dépendent de ce principe , & qui mal expliqués font commettre une multitude de fautes dans le traitement ; mais si l'irritation de la peau peut se communiquer aux autres organes , il est vrai aussi que l'on se sert utilement de ce consensus pour diminuer l'irritation des autres organes en amollissant la peau : c'est ainsi , je l'ai déjà dit , que les fomentations partielles & que les bains tièdes exercent une partie considérable des bons effets que l'on en remarque dans presque toutes les maladies spasmodiques internes.

§. 52. L'engorgement des glandes peut , par l'irritation qu'il produit dans les nerfs , occasionner des accidens , mais qui ne sont jamais une ulcération. M. MONRO explique , par la distribution de la seconde paire cervicale au sternomastoïdien , à la parotide , aux tégumens du cou , au releveur de l'épaule , aux extenseurs du cou & de la tête , pourquoi
dans

dans l'engorgement de la parotide la nuque souffre jusques à l'épaule , & la tête est tirée sur l'épaule du même côté (*q*) ; je connois un homme assez bien portant qui , quand il s'est fait raser la tête , éprouve une si grande irritation dans toute la peau , qu'il craint à chaque instant de prendre des convulsions , & il a eu quelquefois de très-légers mouvemens convulsifs dans les bras.

§. 53. Les douleurs de la joue ou de la paupiere occasionnent ordinairement un écoulement continu de larmes du même côté , parce que le rameau temporal superficiel du maxillaire supérieur , après avoir fourni à la glande lacrymale , va se perdre dans les paupieres & dans la joue.

On a vu une très-légere plaie faite à la région des tempes par un instrument pointu , occasionner une pesanteur insupportable de l'œil (*r*) ; j'ai parlé plus haut des accidens sympathiques que cet organe éprouvoit par la lésion du nerf surorbitaire ;

(*q*) *On nerves* , pag. 391.

(*r*) *Sepulchret.* tom. I. pag. 432.

& c'est sur le même principe qu'étoit fondée l'opération que TAILOR, cet adroit oculiste, avoit imaginée pour guérir la goutte seréine, & qui consistoit à ouvrir les paupieres autant qu'il est possible avec le speculum oculi, à faire des frictions très-fortes, sur l'œil ainsi fixé, avec un instrument qui eût la forme d'une cueiller & dont la surface fût travaillée en lime; opération que M. HEISTER a vu rendre le mouvement à l'iris, & que M. MAU-CHART, si bon juge dans ces matieres, ne croit point devoir être négligée. M. EGGER parle d'une surdité produite par une plaie du maseter; mais les lésions des nerfs cutanés peuvent avoir des effets plus étendus; M. LE DRAN vit un homme qui reçut un coup d'épée au dessus du sourcil; la pointe entra à peine de trois lignes, parce que l'os l'arrêta, mais en même tems il sentit un engourdissement général qui lui ôta les forces, de maniere qu'il tomba à la renverse. Cet état dégénéra dans les vingt-quatre heures en une paralysie parfaite de tout le corps; il ajoute, en 1744. On a vu un homme qui avoit été assez

légèrement écorché au visage par une branche d'arbre qu'il tailloit , auquel il arriva à peu près la même chose : deux heures après ce côté du visage enfla , & la mâchoire inférieure devint paralytique. Le lendemain la paralysie gagna le larynx & les muscles voisins , de maniere que le malade mourut au bout de quelques jours sans pouvoir rien avaler (s). Un petit rameau de nerf blessé en saignant la jugulaire occasionne souvent une espece de torticolis.

Les mamelles pleines & douloureuses donnent fréquemment des douleurs des yeux , & j'ai vu une femme âgée qui portoit un cancer au sein , & qui avoit le tic douloureux , être excessivement tourmentée de ce dernier accident quand les douleurs du sein étoient plus fortes.

(s) LE DRAN, consult. pag. 83. SCHENCK, rapporte déjà le cas d'un homme qu'une plaie faite au sourcil avec un couteau peu pointu , jeta dans des convulsions , des tremblemens & ensuite une paralysie presque générale , qui dura plusieurs mois ; la langue étoit aussi très-paralysée : observ. Liv. I. de paralyf. pag. 99.

Un témoin digne de foi m'a communiqué un cas de sympathie rare & qui mérite d'être connu ; un homme gouteux , après avoir beaucoup souffert du bras , eut une tumeur dure située sur le rayon un peu au dessus du carpe : dès-lors ses jambes se trouverent si foibles qu'il ne put plus marcher , & il éprouvoit souvent de violentes convulsions dans la mâchoire inférieure ; on emporta la tumeur ; depuis ce moment les convulsions ne revinrent jamais , & il recouvra la faculté de marcher.

Des frictions graisseuses sur le nombril ont soulagé une strangurie qui résistoit à tous les autres remèdes.

§. 54. Le consensus des extrémités inférieures avec les intestins est bien démontré par les coliques , & souvent la diarrhée, que le froid de pied donne aux personnes délicates qui s'en ressentent souvent dans l'instans même , sur-tout si l'humidité est jointe au froid ; elles éprouvent quelques tranchées , & la diarrhée survient , à moins qu'on ne puisse la prévenir en réchauffant les pieds à tems ; effet bien facile à expliquer , dit M. CAM-

PER (1); puisque la plante des pieds tire ses nerfs de l'ischiatique, qui communique par six rameaux avec l'intercostal dont les intestins tirent les leurs, & qui a des communications avec ceux de tout le corps. La Médecine a su se servir de ce consensus avec succès. SAVANAROLI, pour remédier à une constipation opiniâtre du Duc de FERRARE, lui conseilla de marcher à pied nud sur un pavé de marbre que l'on avoit un peu arrosé d'eau fraîche, & le Duc n'eut pas fait cinquante pas que le remède agit (2); on a depuis employé souvent le même remède, & l'on trouve sur-tout une observation très-détailée dans les mémoires d'Edimbourg.

Il seroit inutile de réunir un plus grand nombre de faits analogues; ceux que j'ai présentés suffisent pour tenir les yeux de tous les Médecins ouverts sur les effets du consensus, qui sont beaucoup plus fréquens que quelques Médecins n'ont paru le croire,

(1) Liv. 2. ch. 3.

(2) REGA, pag. 258. rapporte ce fait; mais de BRASSAVOLI.

& qui par-là même doivent être extrêmement bien connus. Je finirai cet article par quelques faits qui paroissent liés à cette matiere , & dont il est bon d'être instruit afin de ne pas se livrer à de fausses idées sur la cause , & à de fausses vues dans le traitement , quand des cas analogues se présenteront. VIRIDET qui me les fournit , avoit déjà bien vu qu'ils dépendoient de l'irritation des nerfs dans un lieu éloigné de celui où la douleur se fait sentir (x) ; « sa premiere ob-
 » servation est sur une femme scor-
 » butique qui avoit de l'embonpoint ,
 » laquelle ne pouvoit rien avaler sans
 » avoir de grandes douleurs aux flancs ;
 » la seconde est d'une jeune dame que
 » la fièvre hectique avoit réduite dans
 » le marasme , laquelle se plaignoit
 » d'une douleur aiguë dans l'aine ,
 » toutes les fois qu'elle mangeoit ou
 » qu'elle buvoit : la troisieme , celle
 » d'une fille de qualité qui à six heu-
 » res du soir étoit attaquée d'une toux
 » assez pressante , laquelle étoit accom-
 » pagnée d'une douleur à la partie
 » supérieure des pieds , sans en avoir

(x) *Des vapeurs.* pag. 129.

» ailleurs : j'ai vu , continue-t il , un
 » gentilhomme qui avoit beaucoup
 » d'appétit , mais qui éprouvoit une
 » douleur fort vive au côté , toutes
 » les fois que le dîné étoit différé , &
 » j'ai traité une autre femme scorbu-
 » tique , qui avoit eu de grands fré-
 » missemens à l'épaule gauche , les-
 » quels se renouvelloient dès qu'elle
 » s'appuyoit sur le talon de ce côté ».

J'ai été consulté il y a quelques an-
 nées par une Dame Allemande , qui
 toutes les fois qu'elle étoit réveillée ,
 avoit des envies de vomir & souvent
 même vomissoit beaucoup , ce qui n'ar-
 rivoit jamais quand elle s'éveilloit na-
 turellement. Cet accident ne tient-il pas
 au consensus de la tête & de l'estomac ?

Après avoir présenté ce tableau des
 maladies sympathiques , on peut na-
 turellement faire trois questions : com-
 ment s'exercent-elles ? A quoi peut-
 on les reconnoître ? Et quel traite-
 ment exigent-elles ?

§. 55. Dans les réflexions généra-
 les sur les sympathies , j'ai déjà établi
 qu'elles paroissoient toutes se faire par
 le cerveau ; mais il est impossible de
 savoir comment elles s'y font ; tout

ce que l'on peut se permettre d'hazarder là-dessus , c'est que comme j'ai établi plus haut , d'après les faits & l'analogie , que , dans plusieurs sensations , il y avoit une réaction mécanique du sensorium , indépendante de l'apperçue & de la réaction de l'ame , (y) , il est très-vraisemblable que les symptômes sympathiques sont l'effet de cette réaction du sensorium , qui agit sur les nerfs les plus voisins de ceux qui lui transmettent l'impression ; ainsi quand il y a une pierre dans la vésicule biliaire , les nerfs qui la tapissent étant irrités , portent une impression à la partie du sensorium qui leur sert d'origine ; elle réagit sur les nerfs voisins , & cette action portant sur les nerfs qui se distribuent à l'estomac , y fait naître de la douleur , de légers convulsions qui font les nausées , de très-fortes qui donnent les vomissemens.

Les sympathies que le cerveau exerce

(y) Cette réaction du sensorium est , comme j'espère le développer ailleurs , une des forces qui concourent à former cette somme de forces , dont l'assemblage & l'action hârmonique s'appellent la Nature.

different des autres, en ce que l'action du sensorium n'est pas déterminée par l'action des autres parties, mais par la lésion immédiate de sa propre substance ; & il faut remarquer ici que si le symptôme qui est la suite de la sympathie est plus douloureux, plus grand que celui qui résulte de sa cause, cela tient à des circonstances tirées de la nature des parties agissantes & souffrantes, de celle des nerfs qui se distribuent dans les deux parties, de la différence dans l'impression reçue par le sensorium & dans sa réaction. C'est par des circonstances semblables que l'on peut expliquer pourquoi l'effet sympathique est quelquefois une douleur, ou une convulsion, ou un écoulement augmenté, d'autres fois une perte de sentiment, une paralysie, ou une suppression. En conjecturant d'après ces principes, j'ai cru, dans plusieurs cas, m'expliquer assez clairement sur plusieurs phénomènes sympathiques ; mais je me garderai bien d'entrer dans des détails aussi hypothétiques ; ceux qui adopteront les mêmes principes s'expliqueront à eux-mêmes, & plus heu-

reusement peut-être que je ne l'ai fait, les phénomènes de cette espèce qu'ils pourront observer.

§. 56. Les maladies sympathiques n'ont pas de caractères évidens qui leur soient propres, & les vomissemens produits par la pierre dans la vessie ressemblent à ceux que cause l'émétique; il est cependant bien important de les distinguer; on peut pour cela s'aider de quelques remarques qui serviront à les faire reconnoître; & d'abord on les observe plus généralement chez les personnes dont le genre nerveux est délicat que chez celles qui l'ont peu mobile.

En second lieu, s'il survient tout-à-coup, sans cause assignable, quelque lésion à une partie qui avoit toujours paru en très-bon état, & si en même tems on connoît ou l'on découvre quelque autre vice dans une autre partie, il faut examiner si ce n'est point la lésion de cette dernière partie qui produit le premier symptôme. J'ai vu deux hommes qui ne s'étant presque jamais plaint de rien & très-accoutumés aux voyages, éprouverent que les cahos de la voiture leur don-

noient des vomissemens ; l'examen le plus attentif me persuada : & d'autres symptômes le prouverent bientôt , qu'ils avoient une pierre dans les reins. On voit très-souvent des douleurs fixes à l'épaule qui ont résisté aux traitemens ordinaires , en examinant attentivement le malade , j'en ai trouvé la cause dans le foie , comme celle de plusieurs extinctions de voix dans l'estomac ; chez une femme qui avoit la poitrine très-bonne , & qui n'étoit point vaporeuse , je jugeai aisément que quelques accès d'asthme convulsif dont elle s'inquiétoit , dépendoient d'une ulcération de la matrice dont elle ne s'occupoit pas , & que l'on n'envisageoit que comme une perte blanche ; dans tous ces cas , & il seroit inutile d'en citer un plus grand nombre , il eût été très-dangereux de se méprendre sur la cause.

En troisième lieu , l'examen attentif des causes accidentelles qui occasionnent le mal , peut éclairer sur la cause ; ainsi des ébullitions , de quelque espèce qu'elles soient , qui reviendront souvent après de certains alimens ou de

certaines boissons , indiqueront que la cause en est dans l'irritation de l'estomac , & non point dans l'âcreté de la masse du sang ; on remédiera au vice de l'estomac , & on ne l'abymera point par des bouillons adoucissans , comme on ne l'a fait que trop souvent.

Les symptômes qui succedent peuvent encore éclairer : c'est ainsi que si après de violens vomissemens , un malade devient constamment jaune , on peut présumer que le mal dépend d'une pierre dans la vésicule.

Enfin il y a bien peu de cas dans lesquels un examen soigneux de l'état de la santé avant l'attaque du mal , des symptômes dont elle a été accompagnée , de ceux qui l'ont suivie & des secours qui ont nui ou soulagé , ne puisse faire distinguer une maladie sympathique d'une maladie idiopathique.

§ 57. Quand une maladie paroît bien évidemment sympathique , il n'y a alors que deux choses à faire , travailler à déraciner la cause , & diminuer les accidens , s'ils sont trop violens ; le moyen le plus certain pour parvenir à ce dernier but , c'est l'usage

de l'opium , qui , en affoiblissant l'action des nerfs , arrête les effets qui ne dépendent que de cette action ; mais comme j'ai dit plus haut , que ces mouvemens sympathiques étoient utiles , il y a plusieurs cas dans lesquels il faut bien se garder de les arrêter : d'ailleurs , lors même que l'on pourroit les arrêter sans danger , comme lorsque l'inflammation de l'uterus produit des vomissemens , qui sont plus nuisibles qu'utiles , la cause du mal ne permet pas toujours d'employer l'opium , & c'est le cas dans cet exemple ; ainsi il faut alors recourir à d'autres moyens de diminuer l'action nerveuse , & chercher autant que possible qu'ils soient utiles contre la cause ; c'est ainsi que dans les vomissemens occasionnés par le calcul des reins ou de la vessie , les bains tièdes & les boissons émollientes chaudes diminuent l'accident & peuvent agir sur la cause.

Quelquefois le même remède emporte l'accident sympathique & la cause ; comme quand une prise d'ypécaçuana fait cesser des vertiges & emporte la bile putride qui les occasionnoit.

Mais lorsque l'on ne peut pas soulager par les calmans, il faut quelquefois recourir aux contr'irritans, parce que de tout tems l'on a vu qu'une irritation placée dans quelque partie, faisoit cesser une irritation moindre ailleurs.

§. 58. Ces especes d'antipathies pour certaines odeurs, certaines boiffons, certains alimens, certains animaux dont on a des exemples frappans, tiennent toutes à l'action du genre nerveux, qui est singulièrement lésée ou par ces corps ou par leurs exhalaisons : un de mes amis, très-habile Médecin, ne peut pas soutenir la plus petite quantité de sucre dans le café à l'eau : sa langue ne l'apperçoit point ; mais son estomac se souleve, & il vomit tout ce qu'il renferme. J'ai vu un gentilhomme Piémontois chez qui les truffes, qu'il aime beaucoup, produisent constamment le même effet, & M. K A A U a donné l'histoire bien détaillée & bien fidelle d'un de ses amis qui, s'il se trouvoit dans le même appartement qu'un chat dont il n'avoit aucune idée, éprouvoit un mal-aise, une angoisse, une sueur qui lui étoient insupportables & l'assuroient

qu'il y avoit un chat ; il dit , dans le même endroit , avoir connu un homme à qui l'odeur du fromage donnoit constamment une hémorragie des narines (7) ; & c'est ici qu'il faut aussi avec raison rapporter ce même principe d'animosité qu'il y a entre certains animaux , qui fait que le chien poursuit le lievre & quelques autres animaux , le chat la souris , principe qui paroît très-différent de celui par lequel les animaux de proie poursuivent ceux qui peuvent leur servir de pâture.

§. 59. J'ai parlé dans un chapitre précédent , d'un homme qui éprouvoit une antipathie marquée contre un autre ; j'en avois déjà cité un autre exemple dans l'essai *sur la santé des gens du monde* ; ils ne sont pas rares , & l'on voit aussi de vraies sympathies entre des personnes qui , au premier moment , se plaisent réciproquement , & sentent qu'elles sont faites l'une pour l'autre ; ce sont là des sympathies & des antipathies morales , mais qui dépendent cependant des nerfs ; c'est l'impression d'un être qui

(7) *Impet. faciens.* §. 480. pag. 358.

plaît ou qui déplaît fingulièrement ; & plaire ou déplaire , c'est faire passer à notre ame des sensations qui lui sont agréables ou désagréables , qui lui persuadent que l'objet a des qualités qu'elle aime ou qu'elle n'aime pas. Mais comment se fait cette impression ? est-ce par ces exhalaisons invisibles auxquelles , dans un ouvrage ingénieux , mais purement plaisant , on a voulu attribuer l'amour & toutes les passions ?

Il ne seroit peut-être pas absolument impossible qu'il y eût quelque degré de réalité dans cette idée ; pourquoi si cette cause agit si évidemment sur les animaux , ne pourroit-elle pas agir sur nous ? cependant il paroît que la plus vraie cause de cette détermination prompte , pour ou contre quelqu'un , est dans la physionomie que j'appellerois volontiers l'expression ou la voix du visage , dont les différentes parties contractent une forme différente , suivant les différentes idées qui occupent l'ame , ou les différentes passions qui l'agitent ; il en résulte nécessairement un ensemble différent , suivant le genre d'idées ou le caractère des passions ; cet ensemble

décele , par-là même , la façon de penser & de sentir des différens individus , & cet ensemble plaît & déplaît à la première apperçue & sans aucune analyse ; comme un tableau très-chargé ou une musique très-composée, plaisent ou déplaisent au premier moment avant qu'on ait examiné aucune des figures , ou cherché à démêler le rapport de quelqu'une des parties , sans même qu'on soit le moins du monde connoisseur en peinture ou en musique.

On voit que je place la physionomie dans les parties mobiles du visage , & quand on a observé attentivement les changemens de physionomie que la plus légère variété dans les idées produit chez les personnes qui ont une façon de penser & de sentir forte & vive , quand on observe que les personnes qui pensent lentement & sentent froidement en ont très-peu (*a*) , quand on se rappelle que chaque passion a son visage , qui ne ressemble

(*a*) Il ne faut pas confondre la physionomie avec les mines ; il y a beaucoup de fots qui en font continuellement.

point à celui d'une autre passion ; quand on réfléchit que si la physionomie a dû être l'interprete des idées & des sentimens , il falloit pour cela qu'elle pût suivre leurs mouvemens , on jugera sans doute qu'elle a dû dépendre des parties mobiles ; & comme il est impossible que des muscles répètent souvent le même mouvement , sans que leur conformation & celle des parties voisines change à un certain point , ce sont ces changemens qui impriment au visage ces caractères qui désignent que telle ou telle passion est la passion dominante , ce caractère qui fit deviner que Socrate étoit colere. Cependant un homme , infiniment respectable par son génie, ses connoissances, son caractère & ses intentions , un homme dont la physionomie, quoiqu'elle varie beaucoup, dit toujours, aimez moi sans crainte, a placé la physionomie dans les parties solides , & croit qu'elles seules peuvent donner les caractères particuliers & nationaux ; je crains de me tromper en pensant autrement que M. LAVATER sur une matiere dont il s'est autant occupé, & j'ai un vrai regret à ne pouvoir pas lire son ouvra-

ge ; mais j'avoue qu'en admettant avec lui qu'il y a des coupes offeuses , des physionomies de squelette , si l'on veut me passer cette expression , qui appartiennent à de certains caracteres plus qu'à d'autres , & sur-tout en accordant que peut-être chaque nation a la sienne , & que par là-même on pourroit en déduire certains caracteres nationaux & peut-être quelques caracteres particuliers bien marqués , je continue à penser que c'est dans la physionomie mobile , dans cette physionomie qui , variant avec l'idée & le sentiment , doit prendre l'empreinte de l'idée & du sentiment dominant dont elle est l'expression , qu'il faut placer la physionomie des individus ; & il n'y a personne qui n'ait pu faire une observation bien démonstrative , c'est que si l'on trouve une différence assez frappante dans la charpente des différentes nations , pour faire distinguer la nation au premier coup d'œil , on trouve cependant des physionomies absolument semblables , quoiqu'avec des traits & des visages différens ; & s'il n'y a pas deux visages qui se ressemblent parfaitement dans la mê-

me nation, il y a dans les nations différentes des physionomies exactement semblables, c'est-à-dire, des physionomies, qui, si on les lisoit, diroient précisément la même chose (*b*); mais je le répète, il ne faut pas croire que l'on parvienne jamais à avoir l'art de cette lecture au point de lire couramment & sans se méprendre; si la Providence a permis que nous vissions les cœurs, ce n'est qu'à travers un voile plus ou moins épais sur les uns que sur les autres, & qui s'amincit à mesure que l'œil de l'observateur est meilleur & plus exercé; mais elle n'a pas voulu nous en donner la clé, & elle s'en est réservée les secrets.

Avant que de finir ce chapitre, je dois placer ici la table des principa-

(*b*) M. LAVATER est occupé d'une traduction françoise de son ouvrage, que l'on doit attendre avec une vraie impatience; quand cet ouvrage, & celui de M. CAMPER, l'un des plus grands observateurs, des plus habiles naturalistes & des plus célèbres Médecins de nos jours, sur les formes différentes des têtes, auront paru, on aura un magasin de nouvelles connoissances sur l'homme, qui contribueront beaucoup à en perfectionner l'histoire.

les anastomoses nerveuses, & des sympathies que l'on peut leur attribuer, que j'ai annoncée en le commençant, & qui rappelant d'un coup d'œil aux Médecins praticiens, les principales distributions nerveuses, pourra leur être agréable & quelquefois utile.

Table des principales anastomoses, avec l'indication de quelques-unes des sympathies qu'on leur a attribuées, tirée de la description des nerfs dans la première partie de cet ouvrage, depuis le §. 30. jusques au 123.

1. §. 30. (*) L'anastomose d'un rameau de la cinquième paire avec la troisième, dans le ganglion lenticulaire, sert à expliquer plusieurs phénomènes, & M. MONRO dit qu'il a souvent vu dans les convulsions les paupières extrêmement ouvertes, la cornée tournée en haut & fort saillante, & le globe de l'œil déprimé dans l'orbite; symptômes, dit-il, qui font connoître l'action de ce nerf sur tous

(*) Ces §. numérotés 30, &c. sont les paragraphes du premier volume, dans lesquels les anastomoses que j'indique ici sont décrites,

ces muscles. Le gonflement de ce rameau de la carotide , près de laquelle ces nerfs passent , peut , en les comprimant , lorsqu'elle est gonflée dans l'ivresse , dit le même anatomiste , occasionner cette pesanteur des paupières & des yeux qu'on éprouve dans cet état (c).

2. §. 31. La quatrième paire , ou paire pathétique , a aussi une communication avec la cinquième paire.

3. La cinquième paire a un grand nombre de communications , outre celles qui viennent d'être indiquées , avec la troisième & la quatrième. §. 32. La première est celle qu'il y a entre le rameau sourcilier & le nerf dur.

4. §. 33. Le rameau nasal fournit le rameau qui va au ganglion lenticulaire , & il faut remarquer cette origine , parce qu'on s'en sert pour expliquer l'union entre le nez & l'œil. La distribution du rameau lachrymal §. 34. rend aussi raison de plusieurs phénomènes qui se rencontrent tous les jours.

5. M. WINSLOW décrit un pe-

(c) *Anatomia nervorum*, pag. 99.

tit filet du maxillaire supérieur qui va percer l'os de la pomette, & communique avec un rameau voisin de la portion dure de la septième paire (d); il remarque aussi qu'il envoie des filets se perdre au dessous de l'œil, & comme cette partie éprouve d'une façon marquée tous les changemens qui arrivent dans le genre nerveux, il est utile de savoir d'où elle tire ses nerfs.

6. §. 36. Le rameau sous-orbitaire communique par un plexus assez considérable avec le nerf dur. Il n'est pas inutile de remarquer que le rameau palatin envoie plusieurs filets aux pharynx, ce qui sert peut-être à expliquer ce que j'ai vu deux fois, que dans des plaies du visage, par des armes à feu chargées de dragées, le malade ne pouvoit pas avaler, quoiqu'il n'y eût point de spasme dans la mâchoire, & sans que le pharynx même, ou la base de la langue eussent été blessés.

7. §. 38. Une autre communication bien importante de la cinquième

(d) *Traité des nerfs.* §. 45.

me paire, c'est celle de cette branche du troisieme rameau du maxillaire supérieur, qui va s'unir à un rameau de la sixieme paire, pour former le nerf intercostal. Un autre filet du même rameau va, par l'aqueduc de Fallope, s'unir au nerf dur.

8. §. 39. 40. 41. 42. On trouve dans ces §, qui renferment l'histoire du maxillaire inférieur, une union du rameau *lingual* avec la neuvieme paire & avec un rameau de la septieme, celle de l'auriculaire avec un rameau du dur & un rameau de la seconde paire cervicale, en arriere du condile de la mâchoire, & celle du mentonier avec quelques rameaux du dur. Il est aussi utile de rappeler que le rameau buccinateur forme, avec un petit rameau du nerf dur, un réseau nerveux autour de la veine, quelquefois même de l'artere faciale.

9. §. 47. Le nerf dur communique avec les rameaux de l'intercostal qui accompagnent l'artere des tempes, & les autres rameaux de la carotide interne, & avec les rameaux

lariņ;

laringiens & glossopharingiens de la paire vague.

10. §. 48. Ce même nerf dur a , par son rameau auriculaire , une communication avec le rameau du même nom de la troisième paire cervicale.

11. §. 52. La huitième paire a une communication avec l'accessoire , & une autre §. 54. avec la neuvième.

12. §. 54. Celle-ci communique avec la première , la seconde , quelquefois la troisième & même la quatrième cervicale , & elle fournit des filets pour le nerf phrénique.

13. §. 61. L'accessoire donne un petit filet au glossopharingien qui est un rameau de la huitième paire.

14. §. 63. De la première paire cervicale il va des rameaux à l'accessoire , à la seconde paire , à la neuvième , à l'intercostale & à la paire vague.

15. §. 65. Indépendamment des filets ordinaires pour le ganglion de l'intercostal , & pour les communications avec la paire supérieure & inférieure , la troisième paire communique avec l'intercostal , la septième , la huitième & la neuvième paire ; elle fournit

à une grande partie des tégumens voisins, à la partie chevelue de la tête & aux glandes; & c'est vraisemblablement à ces unions qu'il faut rapporter l'engorgement des glandes dans les ulcérations de la tête.

16. La quatrième paire, §. 66. a des communications avec l'accessoire, l'intercostal, la neuvième paire; elle fournit constamment une racine au nerf phrénique, & elle envoie un petit rameau à l'articulation de l'épaule, qui est irrité quand le nerf phrénique souffre, ce qui explique pourquoi dans les maladies du foie, dans celles de la rate, dans quelques abcès du poumon qui irritent le diaphragme, on souffre à l'articulation de l'épaule; j'ai déjà dit que cette douleur sert beaucoup à faire distinguer les coliques qui ont leur siège dans les organes de la bile, de toutes les autres.

17. §. 71. 77. Le nerf musculo-cutané est celui qui passe sous la veine médiane; mais il ne fait que la traverser, au lieu que le médian qui accompagne l'artère brachiale en est très-difficilement détaché; j'ai été consulté pour un spasme de la mâchoire

survenu après une opération de l'anévrisme, qui d'après l'exposé de l'opération me parut dépendre de ce que l'on n'avoit pas fait cette séparation.

Des anastomoses qu'il y a entre le musculo cutané, le médian, le cubital, & le cutané interne, il résulte de très-grands accidens dans les maux de doigt, & il faut faire attention que le musculo cutané envoie deux rameaux, un pour le grand & un pour le petit pectoral. Sur quoi M. CAMPER remarque que tous les muscles qui concourent à la même action tirent leurs nerfs de la même origine; & il explique pourquoi dans les violentes coliques de Poitou les muscles du pouce souffrent plus que les autres; c'est parce que le nerf radial a plus de liaison avec l'intercostal que les autres nerfs brachiaux (e).

18. §. 78. De la distribution du nerf dorsal, le même Médecin, que l'on ne peut trop citer sur toutes les matieres dont il s'est occupé, tire l'explication de ces phénomènes qui

(e) *Demonst. anat. pathol.* Liv. I. ch. 2. §. 9.

s'offrent tous les jours ; pourquoi dans les maux de sein les glandes axillaires & pectorales se durcissent & se gonflent ; pourquoi le durcissement gagne le bras ; pourquoi quand les mamelons sont ulcérés, tout le côté, l'épaule, le bras souffrent de vives douleurs dès que l'enfant commence à teter.

19. §. 81. La distribution des paires dorsales aux muscles du dos, & leur communication avec l'intercostal expliquent comment les irritations des parties internes, & sur-tout de l'estomac & des intestins, peuvent produire le tétanos.

20. §. 83. La première paire lombaire a une double anastomose avec le grand sympathique.

21. §. 84. La distribution de l'inguinal qui fournit à l'aîne, au cremaster, à l'uretère, explique (*f*) le consensus, entre l'uretère & les testicules, & ce symptôme observé par SYDENHAM dans les gonorrhées, qu'il appelle la rotation des testicules ; elle explique encore comment dans le sarcocèle cancéreux, le virus se commu-

nique aux glandes iliaques , & peut-être pourquoi l'amputation des testicules devient quelquefois mortelle. La distribution du nerf honteux explique cette démangeaison que la pierre dans les reins occasionne au bout du gland , & la douleur que l'on éprouve souvent dans la même partie après l'opération de la taille.

22. §. 88. On déduit de la compression de l'obturateur par le fœtus , l'engourdissement , ou quelquefois les douleurs aux cuisses , dont quelques femmes se plaignent sur la fin de leur grossesse.

23. §. 96. 105. Il est très-important de se représenter la composition & la distribution des ganglions , des plexus & des anastomoses de l'intercostal ; j'en rappellerai ici les principaux objets , & j'indiquerai les principaux effets que MM. MONRO , CAMPER , COOPMANS leur attribuent.

Le ganglion cervical supérieur communique avec les quatre premières paires cervicales , la huitième & la neuvième cérébrales ; il fournit au larynx & au pharynx , il s'anastomose avec le recurrent & avec le maxillaire in-

férieur ; il fournit le premier cardiaque , qui par là-même communique avec toutes les paires qui forment le ganglion.

Le ganglion moyen fournit aussi aux nerfs cardiaques , aux arteres vertébrales , thyroïdes , souclavieres.

Le ganglion inférieur tiré souvent des nerfs des brachiaux.

Il est important d'avoir présentes la formation & la distribution du ganglion femilunaire ; & les Médecins , appelés à voir si souvent des coliques occasionnées par les calculs biliaires , se rendront raison des principaux phénomènes qu'elles occasionnent , de ce mal-aïse continuel au creux de l'estomac , d'où les malades voudroient qu'on leur enlevât ce qui les gêne , de cette chaleur dans le même endroit qui les incommode si souvent , de cette pesanteur d'abord après le repas , de ces légers maux de cœur qui les fatiguent ; on se rendra raison , dis-je , de tous ces phénomènes , en faisant attention que le plexus coélique qui fournit à l'estomac même & aux parties voisines , contribue à la formation du plexus hépatique qui fournit à la vé-

ficule , au canal choledoque , au duodenum, & dont la communication avec le phrénique explique peut-être pourquoi ces mêmes malades se sentent si souvent une gêne dans la respiration qui les saisit tout-à-coup & les quitte de même. J'ai vu un malade , dont j'ai déjà parlé , tourmenté pendant près d'un an par des accès de douleurs atroces, de convulsions violentes, de vomissemens , d'oppressions , qui se succédoient quelquefois avec une rapidité étonnante , qui d'autres fois duroient très-long-tems ; & que je ne pus attribuer à aucune autre cause qu'à des pierres dans la vésicule , où j'en trouvai en effet quatre grosses comme des muscades , mais d'une dureté & d'une pesanteur que je n'ai vues que dans ce seul cas. C'est le spasme , occasionné par les rameaux du plexus hépatique , qui occasionne ces jaunisses qui surviennent après un chagrin , une frayeur , une violente colique calculeuse.

La formation du plexus coélique , composé de rameaux de l'intercostal. & de la paire vague , sert aux anatomistes à expliquer comment les affections de l'estomac , des intestins , des

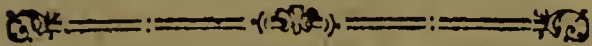
visceres abdominaux ont une influence si marquée sur ceux de la poitrine & sur toutes les parties qui tirent leurs nerfs de la huitieme paire.

24. Le nerf recurrent §. 113. fournit des rameaux pour le plexus cardiaque, pour l'œsophage & pour les bronches, auxquelles il donne leur sensibilité; ce qui explique peut-être pourquoi la perte de la voix indique quelquefois les commencemens d'une affection de poitrine.

25. L'origine du plexus spermatique qui naît du renal, §. 107. sert à expliquer pourquoi les maladies des testicules occasionnent si souvent des maux de reins; & les anastomoses entre le plexus renal & le plexus stomachique expliquent pourquoi l'estomac souffre si souvent dans les maladies des reins, & pourquoi les coliques néphrétiques occasionnent presque toujours des vomissemens.

26. De l'union du phrénique §. 121. avec la quatrieme paire cervicale, & avec le premier nerf brachial qui fournit le scapulaire, M. CAMPER tire l'explication des douleurs d'omoplate si fréquentes dans certains abcès du

poumon ; & de son union avec la paire vague & l'intercostale , il déduit le hoquet qui arrive souvent quand l'estomac est en mauvais état.



CHAPITRE XI.

*Des métastases nerveuses , de la coction ,
& des crises , dans les maux de nerfs.*

§. 60. **J**E ne dois point exposer ici toute la doctrine des crises & des métastases ; mais il est nécessaire d'en dire assez pour faire saisir le rapport qu'il y a entre la marche des maux de nerfs , & celle des autres maladies , & pour prouver que l'on retrouve partout les mêmes loix générales.

Les maladies qui ne dépendent que de la trop grande tension , ou du trop grand relâchement des fibres , sont rares ; dans la plupart il y a un vice dans les liquides , une matiere malade qu'il faut évacuer pour opérer le rétablissement ; mais l'art n'a point imaginé les évacuations , il a vu celles

qu'opéroit la Nature , & il l'a imitée dans sa marche , afin de l'aider quand elle ne se suffit pas à elle-même.

S'il y a trop de sang , la Nature produit une hémorragie ; s'il y a des matieres irritantes dans l'estomac , elle fait vomir ; si elles sont dans les intestins , elle donne la diarrhée ; l'art saigne , donne un émétique & purge. Mais dans tous les cas , il n'est pas aussi facile d'évacuer la matiere ; elle n'est pas toujours prête à sortir , & on doit la préparer , souvent même il faut qu'elle subisse de grands changemens. La nature opere tous ces changemens , & ces changemens s'appellent la coction ; aussi long-tems que la matiere n'est pas prête à être évacuée , & qu'elle conserve ses premiers caracteres , on l'appelle crue ; quand elle a perdu ses premiers caracteres , & qu'elle est prête à être évacuée , on l'appelle cuite.

Les évacuations sont utiles dans les maladies , quand la matiere de la maladie est cuite , & quand c'est cette matiere que l'on évacue. Si elle est mobile dès les commencemens , on peut évacuer d'abord , sinon il faut attendre la coction ; si l'on n'évacue

pas la matiere qui cause la maladie , on nuit ordinairement plus que l'on ne fait de bien ; ainsi si l'on tire du sang dans les maladies simplement bilieuses , ou si l'on évacue des sérosités dans les maladies inflammatoires , on fait un mal réel. Si les évacuations sont du genre dont elles devroient être , mais ne se font pas par les organes convenables , elles sont beaucoup moins utiles qu'elles ne le seroient sans cela ; ce sont ces évacuations que l'on appelle succédanées. Dans toutes ces circonstances , c'est en observant la Nature que les Médecins se sont instruits , & cette marche de la Nature a été observée dès les premiers tems & principalement sur les maladies aiguës ; on les a bien moins observées sur les maladies chroniques , où plusieurs Médecins n'ont même jamais soupçonné qu'elles existassent , & il y a quelques raisons qui rendoient cette observation plus difficile. La premiere, c'est que les mouvemens étant moins forts dans les maladies chroniques , leurs différences sont moins marquées ; la seconde , qui est une suite de la premiere , c'est que souvent on n'en

observe point le commencement ; la troisieme, c'est qu'on les observe beaucoup moins régulièrement , on n'en a pas l'ensemble sous les yeux comme dans les maladies aiguës ; la quatrieme , c'est que leur marche étant quelquefois ralentie , au point de la croire cessée , on suppose plusieurs maladies là où il n'y en a qu'une ; la cinquieme , c'est que souvent les tems de la maladie se développent mal , soit à cause du dérangement que peuvent produire un grand nombre de circonstances auxquelles reste exposé le malade qui n'est point confiné dans sa chambre & dans son lit , soustrait , autant qu'il est possible , à toutes les circonstances étrangères à son état ; la sixieme , c'est l'usage des remedes mal placés , qui troublent sans cesse la marche de la Nature , & la rendent toujours plus obscure ; mais elle n'en est pas moins réelle : j'espere de la développer & de la démontrer dans un autre ouvrage , & j'invite tous les Médecins à y faire attention & à s'en occuper , parce que je suis persuadé qu'il y auroit beaucoup moins de maladies chroniques incurables , si l'on

étoit persuadé qu'elles ont , tout comme les maladies aiguës , leur crudité , leur coction , leurs crises , en un mot leur marche régulière , mais plus lente , moins sensible , moins forte , plus exposée par-là même à être troublée.

L'accès d'une fièvre tierce , ou quarte , que l'on peut regarder comme la plus courte des maladies aiguës , présente l'exemple le plus fréquent des trois tems de toutes les maladies régulières & non mortelles , crudité ; coction , évacuation ; dans les fièvres véritablement inflammatoires , ces trois tems sont aussi très-marqués ; ils le sont encore dans toutes les maladies exanthématiques aiguës , & dans toutes les maladies aiguës en général , mais d'autant moins qu'elles sont plus longues & plus dérangées par les remèdes.

§. 61. Dans toutes les maladies , l'évacuation amenée par la Nature pour le soulagement de la maladie , s'appelle crise , & l'on donne aussi souvent ce nom aux efforts qui précèdent cette évacuation , qui sont quelquefois très-violens , & dont le succès décide du sort du malade. La crise , dans toutes les maladies tant aiguës que chro-

niques doit donc 1^o. ne se faire qu'après la coction ; 2^o. emporter les matières malades ; 3^o. se faire par les organes les plus convenables ; 4^o. être complète & laisser le malade entièrement guéri. Ce sont les premiers Médecins qui ont le mieux observé tout ce qui a rapport aux crises.

Si la matière qui occasionne une maladie se transporte d'une partie à une autre , on appelle ce transport *métastase* ; si elle se fait au commencement , pendant que la matière est encore crue , on a une maladie au lieu d'une autre , comme cela arrive quand l'inflammation , après avoir attaqué la gorge , quitte cette partie & va enflammer le poumon ; si elle se fait quand la première maladie a fini son cours , quand la matière cuite , au lieu de s'évacuer , va se déposer sur une autre partie , c'est une maladie qui succède à une autre , comme quand un abcès à la gorge va produire un vomique dans le poumon ; c'est encore aux anciens que nous devons tout ce que nous savons de mieux sur les métastases, comme sur la coction

& les crises dans les maladies aiguës.

Les métaftases ont lieu , quand la reſorption de la matiere ſe fait , & que quelques circonſtances , telles que la foibleſſe du malade , des obſtructions ou du ſpaſme dans les couloirs par leſquels elle devroit ſe faire , ou dans les vaiſſeaux excrétoires par leſquels elle devroit paſſer , quelque paſſion , en empêchent l'évacuation ; ou quand quelqu'autre circonſtance en détermine le dépôt ſur quelque organe , elles ſont d'autant plus fâcheuſes qu'elles ſe font ſur une partie plus importante , & naturellement elles ſe font toujours ſur la partie la plus foible.

Il y a des parties qui ſont plus foibles de naiſſance , il y en a qui le ſont par une diſpoſition acquiſe ; la peau l'eſt parce que l'Auteur de la Nature l'a ainſi voulu , afin qu'elle fût toujours diſpoſée à recevoir les matieres nuifiſibles au corps ; auſſi elle eſt la partie ſur laquelle il ſe fait le plus de dépôts ; & cette vérité a été vue & développée par GALIEN , avec une netteté , une précision & une force qui rendent ce paſſage de ſes ouvrages

très-intéressant (g). Si la métastase se fait d'une partie peu importante sur une plus importante, comme j'ai vu un abcès se porter du bras au cerveau, elle est très fâcheuse; si elle se fait d'une partie importante sur une qui l'est moins, elle est utile; quand elle se fait sur la peau, on la regarde comme une espèce de crise.

§. 62. Les métastases ont lieu dans les maladies chroniques comme dans les maladies aiguës; & tout ce que j'ai dit de la crudité, de la coction, des crises, & des métastases, est vrai des maux de nerfs comme des maladies aiguës & des maladies chroniques; & quoique l'on n'y ait presque fait aucune attention, il suffit de remarquer, pour s'en convaincre, que les fièvres d'accès ne sont qu'une maladie de nerfs, occasionnée peut-être par un miasme particulier, & que ce sont les fièvres d'accès qui fournissent l'histoire la plus marquée des tems des maladies, des crises, & des métastases.

On trouvera dans la suite de cet

(g) *Liber de morborum causis*, Chap. 6.
Chart. tom. 7. pag. 24.

ouvrage , dans l'histoire particuliere des maladies , plusieurs exemples de maux de nerfs guéris par des crises , & des traitemens dirigés d'après la marche naturelle des maladies ; & je ne me propose point d'entrer ici dans de grands détails sur la coction & les crises dans les maladies chroniques , ils seront mieux placés dans l'ouvrage dont j'ai déjà parlé ; je me bornerai à quelques remarques généralés , qui mettront les Médecins sur la voie des observations ; mais j'entrerai dans de plus grands détails sur les métastases nerveuses.

§. 63. Le mot coction est un de ceux qui sont devenus une source d'erreurs pour quelques personnes , qui ont borné l'idée de coction au changement d'une matiere tenace , visqueuse , dure , en une matiere fluide , mobile , coulante ; ce mot a une acception bien plus générale , sur-tout dans les maux de nerfs , dans lesquels j'appelle crudité la réunion de toutes les conditions qui s'opposent à la cessation de la cause , & comme ces conditions peuvent être la trop grande ténuité & la trop grande âcreté des humeurs ,

autant que leur épaisissement, la trop grande plénitude des vaisseaux, un foyer de putridité dans quelques parties, l'obstruction de quelques vaisseaux, la sécheresse de la peau qui met obstacle aux crises, &c. on voit que la coction suppose le changement de toutes ces conditions, que les crises ne peuvent se faire que quand ce changement est opéré, & que par-là même toutes les évacuations, excepté la saignée, si elles sont nécessaires, ne peuvent s'employer, & les spécifiques se placer qu'après cette coction. Dans un grand nombre de paralysies, les purgatifs, les sudorifiques, les vésicatoires sont nécessaires, & guérissent entièrement; mais si l'on précipite ces remèdes, si l'on purge avant que d'avoir délayé & brisé la viscosité des humeurs, si l'on repurge trop vite, si l'on donne des sudorifiques pendant qu'il reste des embarras dans les premières voies, ou des obstructions dans les viscères, avant que les vaisseaux soient assez désemplis par la saignée, ou par la diète, pendant que la peau est encore dure, sèche, sale, obstruée, si l'on applique les vésica-

toires dans les mêmes circonstances ; on occasionne inmanquablement des accidens affreux , on s'ôte toute ressource , on rend le mal incurable pour avoir voulu faire , dans six semaines , ce qu'il auroit fallu faire dans six mois ou un an. Dans les convulsions , dans l'épilepsie , si l'on veut appliquer la valériane , cet admirable remede , qui paroît le vrai spécifique des faux mouvemens du cerveau , avant que d'avoir désempli les vaisseaux , avant que d'avoir ôté toute tension dans les solides , avant que d'avoir débarrassé les premières voies , avant que d'avoir rendu le sang doux & coulant , avant que d'avoir rendu toutes les sécrétions aisées , avant que d'avoir sur-tout bien établi l'insensible transpiration , elle fera plus de mal que de bien ; la même chose a lieu dans toutes les maladies spasmodiques , & quiconque voudra y faire attention , verra constamment , qu'aussi long-tems que les maladies de nerfs restent dans un état de crudité , les meilleurs spécifiques peuvent faire le plus grand mal ; cette observation bien faisie & appliquée aux différentes maladies , sera , j'espere , de la plus grande utilité , & elle ser-

vira à faire comprendre tous les risques que l'on court en prenant les spécifiques les plus vantés, sans les préparations convenables, & à prouver combien sont dangereux ceux qui les débitent sans aucune connoissance, sans aucune attention à la cause, au tems, à l'état de la maladie, & sans aucune autre vue que celle du lucre qu'ils en retirent.

§. 64. On comprend par ce que j'ai dit des causes de crudité, que quelquefois la coction se fait par les incraffans, quand il faut envelopper une matiere trop âcre, qui, par l'irritation qu'elle produit, jette tous les organes & tous les couloirs dans le spasme, & se ferme par-là même toute issue; que d'autres fois elle se fait par les incisifs & les stimulans. En marquant plus haut ce que l'on doit faire avant que de donner la valériane; j'ai donné les moyens de juger si la coction est faite, puisqu'on sera sûr qu'elle l'est quand on trouvera toutes ces conditions réunies; l'égalité, la lenteur, & la mollesse du pouls en sont les indices les plus certains. Si l'on fait attention que même dans les maladies aiguës, le plus grand obstacle aux éva-

cuations sollicitées trop tôt, c'est le spasme que les matieres crues produisent par-tout, on jugera aisément combien dans les maladies nerveuses, où le spasme est si facile, il est plus important encore de ne pas négliger la coc-tion. Mais je passe actuellement aux métastases nerveuses, déjà bien con-nues des Anciens, qu'HIPPOCRATES a appelé *abcès sur les nerfs*; & qu'il a indiqué positivement dans plusieurs en-droits; l'aveuglement, dit-il, la dou-leur des anches, la douleur des testi-cules, le gonflement des mamelles; guérissent l'épilepsie (*h*); une toux sèche se guérit par la paralysie de la main droite & de la jambe gauche (*i*).

(*h*) Epid. 2. Sect. 5. FOES. pag. 1046.

(*i*) Ep. Sect. 2. FOESIUS 1012. On peut trouver presque tous les autres passages d'HIPPOCRATES relatifs à cette matiere; tirés des *coac. des prorrh. des aphor. des épi-dém. &c.* dans RODERIC A CASTRO. *Quod ex quibus lib. 2. chap. 6. ex arteriis & venis ad nervos & ex nervis ad arterias & venas affectus transferri.* Chap. 8. *à corpore ad animam & ab anima ad corpus fit metastasis*; dans GIANELLA, & dans la dissertation de M. BRENDEL *de ab-cessibus cum materia & ad nervos.*

On a opposé ces *abcès sur les nerfs* aux abcès avec matiere ; mais cette division présente une idée peu juste, en persuadant que les métastases dans le genre nerveux sont sans matiere, ce qui n'est point exact. Il est bien vrai que comme il y a des maladies spasmodiques qui ne dépendent que d'un faux mouvement spontané dans le cerveau, si ce spasme abandonne les origines de quelques nerfs pour se porter sur d'autres, la maladie cesse dans une partie & se fait sentir dans une autre, & l'on peut mettre ce changement dans la classe des métastases, quoiqu'à la rigueur ce n'en soit pas une, & ce seroit alors abcès sans matiere ; mais les vraies métastases, dans les maux de nerfs, comme dans les autres, supposent de la matiere, un abcès, en donnant ce nom, dans son sens le plus général chez les anciens, à tout dépôt de matiere qui forme une cause de maladie. Dans les maux de nerfs, il est assez peu considérable pour être imperceptible, ou au moins pour n'être apperçu qu'avec des recherches très-soigneuses ; souvent même cette matiere peut être

démontrée à la raison & imperceptible aux sens. Une observation que tous les Médecins peuvent avoir occasion de faire, & à laquelle M. CAMPER est le seul qui paroisse avoir fait attention, c'est que chez les personnes sujettes aux convulsions & à qui différentes causes peuvent en occasionner, si quelque'une de ces causes a agi sur elles & les a dérangées considérablement, elles ne peuvent ordinairement se remettre qu'après avoir eu des convulsions; c'est l'état, dit M. CAMPER, d'un ciel nébuleux qui ne peut pas s'épurer sans orage. J'ai vu plusieurs fois cet état de mal-aise, d'angoisse, de douleur, de mobilité, d'insomnie, durer plusieurs jours; de légers commencemens de convulsions paroissoient & cessoient, & tous les symptômes continuoient jusqu'à ce que les convulsions eussent paru, ou si le malade paroissoit se trouver tout-à-fait bien, ce n'étoit qu'un bien très-passager. Cet état ressemble à celui d'une personne chez qui il existe une cause de fièvre; elle est dans un état de langueur jusqu'à ce que la fièvre ait paru & se soit terminée par une crise. Dans les nerfs, ce dérangement qui a

été produit par une frayeur , une vivacité , une surprise agréable , ne peut pas se rétablir sans une secousse violente qui change cet état , & les femmes qui ont éprouvé souvent cette situation désirent les convulsions comme le seul moyen d'être bien. Ce malaise est quelquefois très-cruel dans les fièvres d'accès , quand quelque circonstance a empêché l'arrivée de l'accès. Tous ces faits paroissent prouver une matiere maladive.

§. 65. Après ces remarques sur les métastases nerveuses en général , je passe aux observations même qui les attestent , & qui , se présentant tous les jours dans les maux de nerfs , méritent d'occuper une place dans leur histoire. Elles sont très-communes dans les fièvres d'accès , & comme j'en citerai plusieurs exemples en traitant de ces maladies , je me bornerai ici à un très petit nombre de cette espece. M. HOFFMAN a vu une fièvre tierce , mal-à-propos arrêtée , dégénérer en une hystérie atroce ; & une fièvre quotidienne , laisser des spasmes périodiques dans le larynx & le pharynx. TORTI, cet excellent observateur, tomba lui-même dans

dans une surdité périodique , & il vit une autre personne à qui une de ces fièvres laissa un engourdissement dans les jambes ; ces douleurs qui se portent souvent sur ces parties, & qui terminent entièrement la fièvre , mais qui sont elles-mêmes très-difficiles à détruire , ne sont qu'une métastase du miasme fébrile , qui se porte sur les nerfs de ces parties & qui y forme un dépôt ; & l'on a remarqué , peut-être avec justesse , que c'est ce miasme sur lequel le quinquina agit spécifiquement , & que c'est sans doute pour cela qu'il guérit les maladies qui sont la suite de ces métastases (*k*). M O R T O N a vu ce dépôt se faire sur les nerfs de l'estomac , & le malade tomber dans un vomissement continuel , qui au bout de quelques jours finit par une lypothimie mortelle ; & M. M E D I C U S , célèbre praticien à Manheim , a vu la fièvre tierce alterner avec des parotides (*l*).

§. 66. L'hystérie & l'hypocondrie offrent aussi les exemples les plus fré-

(*k*) V O G E L , *de febr. interm. metastas.*
§. 16.

(*l*) *Ib.* §. 11. 12. 16.

quens de métaftases nerveufes , & quand ces métaftases fe font fur la peau , elles deviennent de véritables crifes , qui , en délivrant les nerfs du ftimulus qui les irritoit , leur rendent toute leur tranquillité. J'ai vu une femme qui étoit d'une fi grande mobilité , qu'elle devoit vivre feule dans un appartement obfcur & ifolé , au moins les trois quarts de fa vie , & qui perdoit cette extrême fenfibilité dès qu'elle avoit des ébullitions ; & j'en connois une autre , qui avoit le genre nerveux extrêmement délicat , & qui étoit fort fujette à des coliques , mais qui ne fentit ni les nerfs , ni les inteftins pendant plufieurs années , pendant lesquelles elle fut tourmentée par une éruption habituelle , qui avoit fuccédé à une petite vérole mal terminée ; on lui confeilla un long ufage d'une tifane alcaline & purgative : l'éruption paffa ; mais les maux de nerfs & les coliques revinrent. PLATERUS a vu une paralylie fe changer en convulfions (*m*) , & M. BRENDÉL a vu fouvent , que quand les douleurs de tête hiftériques ou

(*m*) Observ. pag. 10.

hypocondriaques finissoient , il survenoit un gonflement dans les veines cutanées des mains & des pieds , & il cite l'exemple d'un homme sujet à la sciatique , qui , quand la douleur le quittoit , éprouvoit un léger circo-celle & des varices dans les métatarses & quelquefois dans les métacarpes (*n*).

§. 67. M. MALOUIN rapporte , dans un ouvrage trop peu connu des Médecins , un exemple singulier des succeſſions nerveuses. Les maladies épidémiques , dit-il , ont toutes été catharreuses en février comme en janvier ; elles avoient pour cause la même humeur qui produisoit différentes maladies , selon les différentes parties du corps , sur lesquelles elle fluoit ; c'est ce qui a produit quelques apoplexies suivies de la paralysie d'un côté du corps : elle a fait aussi des paralysies qui n'attaquoient que les extrémités , & qui n'étoient point précédées d'apoplexies. « Ces paralysies » avoient encore ceci de particulier , » c'est que les parties qui en étoient affectées revenoient quelquefois dans

(*n*) Ibid. §. 13.

» leur état naturel , lorsqu'en même
 » tems une autre partie tomboit pa-
 » ralytique (o) ». On trouve aussi
 dans l'Histoire de l'Académie une
 très-belle observation de M. de LA-
 S O N E , dans laquelle il donne l'his-
 toire d'une paralysie qui offre plu-
 sieurs exemples de métastases & qui
 doit être lue en entier (p). J'ai vu
 une femme d'une mobilité extraordi-
 naire , dont l'histoire offre plusieurs
 successions de maux , qui font que je
 la placerai ici plutôt qu'au chapitre
 de la mobilité : de longs chagrins &
 de fréquentes émotions avoient pro-
 duit chez elle cette excessive mobilité ;
 & une grande altération dans la bile ;
 & elle ne mangeoit ni ne dormoit , &

(o) *Histoire des maladies observées à Paris ;*
Mém. de l'Ac. R. des Sc. 1747. pag. 553. Il
 seroit à souhaiter que l'on tirât toutes les
 histoires de ces épidémies , il y en a huit ,
 des mémoires de l'Académie dont le recueil
 n'est pas assez répandu , & qu'on les réim-
 primât à part avec celles faites à Denain-
 villers par M. M. DUHAMEL & MULCAILLE ;
 & à Quebec par M. GAUTIER , & publiées
 aussi par M. DUHAMEL.

(p) *Hist. 1742. pag. 38.*

souffroit beaucoup du foie ; les émo-
tions lui occasionnoient toujours des
accidens violens ; elle perdoit tout-à-
coup la parole , ses yeux se fermoient
comme un ressort , elle ne pouvoit
opérer aucun mouvement, quoiqu'elle
entendît tout ; à cet état de spasme
succédoit un état de convulsion , &
celui-ci étoit remplacé par une para-
lysie de tout le côté droit , même du
visage , mais non pas de la langue ,
qui reprenoit son mouvement dès que
le spasme finissoit : toute cette scene
se passoit dans l'espace de sept ou
huit heures , & étoit déjà revenue
quatre ou cinq fois depuis trois ou
quatre ans. Une autre fois elle eut
une paralysie du côté droit qui dura
douze jours ; elle revint & dura moins :
pendant que la paralysie duroit , il y
avoit souvent des convulsions du côté
opposé , & les convulsions se ter-
minoient par des rêveries. La cuisse
droite est restée foible ; les yeux ont
une si grande sensibilité qu'au bout
de quelques pages les lettres paroif-
sent diminuer , elles s'effacent , les
lignes disparoissent , & la malade
ne voit plus rien. Pendant que j'é-

cris ce chapitre, j'ai été consulté par une Dame âgée tout au plus de quarante ans, qui depuis huit ans a été désolée par les vapeurs les plus cruelles, excepté pendant qu'elle a eu des tumeurs à une jambe, où il s'en forme un grand nombre, très-petites d'abord, mais qui grossissent successivement au point d'être très-à charge à la malade, & de l'empêcher de marcher : dès qu'elles commencent à se former, la malade est mieux ; quand elles sont très-fortes, elle est à merveille ; dès que les tumeurs diminuent, elle recommence à se trouver mal. PISON vit une Religieuse attaquée pendant plusieurs années de maux hystériques, qui en fut délivrée une première fois par la paralysie du bras & de la jambe gauche, & une seconde fois par la paralysie du seul bras (9). VILLIS vit un homme dont l'imagination & la mémoire avoient été fort altérés, & qui les recouvra en devenant aveugle, parce, sans doute, dit-il, que la matiere qui avoit d'abord affecté le

(9) *De morb. à colluv. serosâ. Sect. 2. pag. 2. ch. 7. pag. 156.*

cerveau, fut portée sur les nerfs optiques (r), & dans un autre endroit il parle d'un enfant qui avoit alternativement des attaques de toux convulsive ou d'épilepsie (s), & d'une personne qui avoit aussi alternativement ou de violentes maladies à la tête, ou de forts accès d'asthme convulsif. BOILE avoit vu une toux convulsive dégénérer en perte de mémoire & de raison, & celle-ci en paralysie des mains (t). RIOLAN vit l'Abbé d'Antrague, après avoir eu des tremblemens continuels dans les pieds pendant deux mois, tomber dans une paralysie générale qui le tua (u). J. REUTINGER eut d'abord un très-violent mal de tête, ensuite il devint aveugle, après cela il eut une paralysie de la vessie, puis du pied droit, ensuite du gauche, & enfin une apoplexie mortelle (x); il est bien vrai

(r) *Patholog. cerebr.* ch. 12.

(s) *De anim. brut.* part. 1. ch. 4. pag. 39.

(t) BAGLIVI, pag. 115.

(u) *Antropograph.* Liv. 2. ch. 24.

(x) *Sepulchret.* tom. I. pag. 369.

que l'on trouve dans cette observation une progression de la même maladie plutôt que de vraies métastases ; mais ces deux états tiennent à la même cause.

§. 68. M. de SAUVAGES avoit vu l'asthme alterner avec la disurie , & en général l'asthme paroît une des maladies les plus sujettes aux métastases. Long-tems avant lui , VIEUSSENS avoit vu Me. de Mansfe attaquée d'un asthme si cruel , que dans la violence des mouvemens convulsifs , la malade jettoit les hauts cris , tant la palpitation étoit douloureuse ; il lui sembloit qu'on lui arrachoit le cœur. Les remedes furent inutiles , & le mal ne cessa que quand il eut paru des dartres farineuses aux oreilles & sur d'autres parties (y). M. BAKER parle d'une femme qui , ayant eu plusieurs attaques de maux hystériques pendant plusieurs mois , tomba dans un violent asthme convulsif , qui ne la quittoit que pour de violentes crampes d'estomac (z) , & d'une autre que la frayeur jetta

(y) *Œuvres*, tom. 2. pag. 84.

(z) *Medical transact.* tom. I. pag. 449.

dans des convulsions qui se terminent par une difficulté d'avaler qu'elle porta treize ou quatorze ans , sans qu'aucun remède y apportât du changement ; au bout de ce tems elle eut une attaque d'hémiplégie ; mais après quelques heures , le côté hémiplégique fut attaqué de convulsions qui dissipèrent la paralysie , & depuis lors elle avoit rarement manqué , (deux ans après) d'avoir tous les mois une attaque de paralysie , toujours emportée par un accès de convulsion (*a*). VIRIDET a vu une douleur de dents très-vive cesser & être suivie d'un mouvement convulsif de la lèvre inférieure , qui fit place à un serrement convulsif de la poitrine ; & une autre personne perdit aussi , tout-à-coup , une vive douleur de dents ; mais quelques momens après , elle fut saisie d'un violent étouffement (*b*). BARTHOLIN ; HELVIG , M. BUCNER , rapportent aussi des exemples de métastases nerveuses bien singuliers. Le premier

(*a*) Ibid. 449.

(*b*) *Traité du bon chyle.* tom. 2. pag. 387. « Les maux de dents sont quelquefois » produits par des spasmes ».

vit un vieillard qui avoit la vue très-foible & qui tout-à-coup, ensuite d'un catharre, devint si sourd qu'il n'entendoit aucun son & qu'il falloit écrire tout ce qu'on vouloit lui faire connoître; pendant tout le tems qu'il fut sourd, il eut la vue excellente; mais elle redevint mauvaise dès qu'il fut guéri de la surdité (c). Le second a vu une surdité qui existoit depuis plus de trente ans, se dissiper successivement; mais complètement, pendant que le côté droit se paralysoit aussi successivement; la paralysie fut complete quand l'ouïe fut redevenue très-fine (d). On trouve dans les mélanges de M. BUCHNER, l'exemple d'une femme sexagénaire, sourde depuis long-tems, qui recouvra l'ouïe par une attaque d'apoplexie, jointe à une paralysie du côté droit & à la perte de la voix; mais dès qu'elle fut mieux de la paralysie & qu'elle recouvra la voix, elle redevint sourde; trois ans après une seconde attaque d'apoplexie eut

(c) Epist. medic. centur. 4. ep. 4.

(d) A. C. N. Dec. 3. ann. 7. & 8, obs. 203.

les mêmes effets (e). M. ANDRÉE a traité un enfant de huit ans sujet à des accès d'épilepsie très-fréquens , qui n'en avoit point tout le tems qu'il avoit une éruption à la tête , & il observa chez un paralytique qui avoit l'entendement , la vue & l'ouïe très-affectés , qu'il se trouva beaucoup mieux , à tous ces égards , quand il survint une douleur au bas des reins avec un peu de difficulté à uriner ; ce qui dépendoit évidemment , dit-il , du transport de la matiere malade des nerfs aux vaisseaux urinaires , « ce que j'ai » vu souvent arriver , quand les ma- » lades attaqués de maladies de nerfs » commencent à se trouver mieux (f) ».

§. 69. M. HOFFMAN a vu une jeune fille , qui , pendant un assez long-tems , passa alternativement d'un état

(e) TREKA , histor. Cophoseos. pag. 98.

(f) Pag. 47. & 129. Ne pourroit-on pas soupçonner que ce n'étoit pas une métastase , mais une crise par les urines , & que la douleur & la difficulté d'uriner venoient de l'âcreté des urines , chargée de la matiere malade. J'ai rapporté ailleurs un exemple plus caractérisé d'une alternative entre la toux & l'ardeur d'urine.

de douleurs & de spasmes extérieurs à un état de spasmes internes ; dès que les uns finissoient, les autres commençoient ; pendant tout le tems que les derniers duroient, elle étoit constamment constipée, & dès qu'ils finissoient, les felles se rétablissoient (g). On comprend combien les purgatifs auroient fait de ravage, ordonnés dans une constipation de cetté espece, & il n'est que trop ordinaire d'en voir ordonner. J'ai été consulté il y a quelques années pour une Religieuse, âgée de vingt-cinq ans, attaquée d'une colique qui me parut dépendre d'une humeur âcre qui se portoit sur les nerfs des intestins ; j'indiquai un traitement fondé sur cette idée, & il la rétablit, au bout de deux ans, après quelques légères douleurs : « elle sentit, (me » marquoit-t-on) *descendre comme » tout-à-coup une humeur qui for- » ma un dépôt ou loupe kisteuse au » genou (h)* ; on l'a ouvert deux fois

(g) *Med. Rat.* tom. 4, pag. 3. obs. 7.

(h) Ce sont les termes de la Dame Abbessé de sa maison, dans un endroit où il n'y avoit ni Médecin ni Chirurgien sur les lumieres de qui l'on pût compter.

» & à la seconde ouverture on a en-
» levé le kiste ; le genou est bien gué-
» ri à présent , & la plaie sur le point
» d'être fermée ; mais elle sent un en-
» gourdissement & un affoiblissement
» dans tout son corps , qui ne lui
» permet pas de pouvoir se soutenir
» sur ses pieds ; elle ne peut pas même
» porter la main sur sa tête , pour plan-
» ter une épingle à son voile ; l'en-
» gourdissement est plus considérable
» du côté droit qui n'est pas celui de
» l'opération ». On voit évidemment
ici les différentes marches de l'humeur
de la maladie ; mais j'en ai ignoré la
suite. Les métastases sont très - fré-
quentes dans les coliques de Poitou ;
l'on en trouve des exemples dans tous
les auteurs qui ont donné des obser-
vations sur cette maladie : j'en citerai
dans le chapitre où j'en traite , &
VIRIDET en rapporte plusieurs qui
sont frappans : « j'ai vu en ce lieu ,
» dit-il , un jeune notaire qui , après
» de longs & de grands déplaisirs , fut
» attaqué d'une cruelle colique , qui
» se changeoit en des maux d'estomac
» & des ferremens de gosier qui le
» suffoquoient ; quelques heures après

» ces maux disparoiffoient , & il lui
 » furvenoit tout-à-coup une douleur
 » fi violente aux reins , que le fang
 » fortoit des veines , lequel ne fe dif-
 » fipoit de plufieurs jours ; en d'au-
 » tres heures , la contraction de l'an-
 » neau de la veflie fe faifoit tout-à-
 » coup & caufoit une fuppreffion d'u-
 » rine. Sa conduite n'étant pas régu-
 » liere , le fpafme ayant faifi le cœur
 » & le gofier , il mourut fubitement ,
 » & nous avons vu un jeune homme
 » qui étant attaqué de la même ma-
 » ladie , & n'ayant pas pris les reme-
 » des convenables , fut fuffoqué par
 » un transport de la colique à la poi-
 » trine. Ce fpafme faifit quelquefois
 » premièrement le cœur , comme je
 » l'ai vu en une dame qui mourut
 » par un déplair (*i*).

§. 70. Je terminerai cet aticle par
 une belle obfervation de feu M.
 SWENCKE (*k*). Un ulcere au rein
 gauche , la triftelfe après la mort de
 fon mari , & une couche pénible jet-

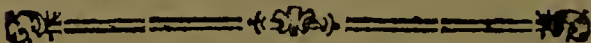
(*i*) Pag. 190.

(*k*) *Ægid. Van LIMBOURG de corpore
 confentiente* , 4^o , Leide 1739.

terent une femme de 25 ans dans des convulsions violentes , qui revenoient sans ordre , pendant plusieurs heures , tous les jours ; les nuits étoient bonnes : les convulsions cessèrent après quelques années ; mais la mobilité fut si grande que toute lumière , toute odeur , tout bruit , tout goût désagréable , même l'attouchement les rappelloient , jusqu'à ce que la jambe gauche se dessécha , se contracta , & devint presque impotente ; à cet état succéda une douleur atroce du front , revenant périodiquement depuis quatre heures jusques à cinq ; quand cette douleur cessa , elle eut des tremblemens dans les pieds , qui se dissipèrent , & elle éprouvoit une si grande roideur dans la jambe droite , périodiquement aussi depuis quatre heures jusques à huit , qu'il falloit qu'elle fût debout sur cette jambe ; alors la roideur cessoit , mais tout son imprévu la rappelloit ; à cet état succéda la paralysie du bras & de la main , sur-tout du côté gauche , puis une forte constriction des deux mains qui cessoit aussi à sept heures , mais qui revenoit également au moindre bruit : le mal se porta

aux muscles de la langue & de la mâchoire ; la malade ne pouvoit ni ouvrir la bouche , ni avaler ; enfin la dernière scène observée fut un violent tremblement des mains , depuis neuf heures jusqu'à onze. La malade en étoit là quand on écrivit l'observation. Les fonctions vitales naturelles & animales se faisoient toujours très-bien.

L'examen des causes des métastases appartient à la pathologie générale , & je parlerai du traitement qu'elles exigent , dans le chapitre suivant , qui traitera des caractères , du pronostic & du traitement des maux de nerfs en général.



CHAPITRE XII.

Des caractères des maux de nerfs , du pronostic & du traitement général.

§. 71. **I**L n'est pas difficile de s'appercevoir si les nerfs souffrent dans une maladie ; mais il est sou-

vent très-difficile de décider s'ils sont attaqués essentiellement , si la maladie est proprement nerveuse , ou s'ils ne sont qu'irrités par une cause qui leur est étrangere. Il n'y a que les premières maladies qui puissent exactement s'appeller maux de nerfs ; mais comme je l'ai déjà dit , il y auroit eu des inconvéniens à adopter cette précision ; ainsi en conservant le nom de maladies des nerfs à toutes celles dans lesquelles l'altération des nerfs est la plus considérable , il reste à examiner quand ils sont malades par eux-mêmes ou sécondairement ; dans ce dernier cas , il faut encore distinguer si l'on doit uniquement porter son attention sur la cause , ou si les nerfs sont assez irrités pour que l'on doive tenir compte de cet état d'irritation dans le traitement.

Je vais donner quelques observations générales sur les moyens de distinguer ces différens cas.

§. 72. Un des premiers moyens dont on doit s'aider dans cet examen , c'est la recherche des causes éloignées ; si l'on trouve que la personne malade est d'une constitution disposée aux

maux de nerfs , s'ils font héréditaires dans fa famille , fi elle a en général une grande fenfibilité , fi elle a été expofée aux différentes caufes qui peuvent produire les maux de ce genre , c'eft une premiere préfomption, & dans quelques cas elle eft prefque décisive.

§. 73. Un fecond moyen , c'eft d'examiner s'il existe quelqu'autre caufe de maladie , qui puiffe produire des fymptômes femblables à ceux des maux de nerfs , & les principales font quelque vice dans quelqu'organe , fur-tout s'il a beaucoup de nerfs ; l'existence de quelque humeur âcre bien démontrée ; une difpofition à de petites fievres , foyvent recurrentes ; quelque évacuation naturelle ou habituelle fupprimée ; toutes ces caufes peuvent foyvent devenir des principes d'irritation , qui produifent des dérangemens dans l'action des nerfs ; elles ne font cependant point des maux de nerfs , & ne veulent point être traitées comme telles.

§. 74. On trouve un troifieme moyen dans les caufes qui ont déterminé la maladie ; fi elle a fuccédé à une forte affection de l'ame , fi elle a été pro-

duite par quelqu'odeur trop forte ou par quelqu'odeur aromatique, on peut soupçonner que ce n'est qu'affection de nerf. J'ai vu une malade que l'on crut tombée en apoplexie, qu'on alloit saigner, & pour qui l'on préparoit un émétique; je soupçonnai qu'elle n'avoit qu'un accès de vapeurs, parce qu'en entrant dans la chambre, je la trouvai infectée d'une odeur de musc qui me donnoit à moi-même mal à la tête, le changement de chambre, le courant d'un air frais, & l'odeur du vinaigre la ranimerent dans le moment.

§. 75. Le quatrieme moyen, & c'est le plus sûr, se tire des caractères même des maux de nerfs, & ces caractères sont les suivants.

1°. De commencer ordinairement brusquement (1), & sans ces symptômes précurseurs qui annoncent les autres maladies, souvent des jours, quelquefois des semaines & des mois à l'avance. Il ne faut cependant pas croire que cette règle ne souffre aucune exception; il y a bien des personnes chez qui les maux de nerfs arrivent peu à peu, & si imperceptible;

(1) LORRY, tom. I. pag. 114.

ment que la maladie a fait d'assez grands progrès avant qu'elles se soient déclarées malades ; elles ne savent même à quelle époque fixer le commencement de leurs maladies ; mais ces cas sont rares, & plus généralement les maladies de nerfs commencent plus promptement.

2°. De se reproduire & de finir non pas sans cause, mais souvent sans cause assignable. Ce dernier caractère, de finir souvent sans qu'on puisse en assigner la cause, mérite beaucoup d'attention de la part du Médecin, qui sans cela pourroit souvent se méprendre, & attribuer la guérison à des remèdes qui n'y ont, ni ne peuvent y avoir aucune part.

3°. De se terminer souvent sans aucune crise apparente.

4°. D'être très-irréguliers dans leur durée & dans leur marche ; de façon que des attaques que l'on voit évidemment être de même espèce, sont quelquefois très-longues, très fortes, très-uniformes, d'autres fois très-courtes, très-foibles, très-irrégulieres.

5°. D'attaquer successivement différens organes, & de faire éprouver à la même personne, en peu de tems,

des symptômes de maladie si différens, souvent si opposés, qu'il est impossible qu'ils dépendent des vraies causes de ces maladies; c'est ce que j'ai déjà dit dans *l'Avis au peuple*; & c'est cette *protéiformité* qui forme leur caractère le plus marqué.

6°. L'extrême sensibilité des malades à toutes les impressions morales & physiques.

7°. Une très-grande facilité à passer de l'extrême gaieté à l'extrême tristesse; en général cependant plus de facilité à s'attrister.

8°. Un sentiment fréquent d'effroi sans aucun sujet.

9°. Une abondance étonnante d'urine claire, insipide, inodore, avec de fréquentes envies de la rendre, ordinairement un peu de mal-aise au creux de l'estomac & aux reins, & un si grand abattement que M. BOERHAAVE étoit persuadé qu'il se dissipoit des esprits animaux avec ces urines (*m*); mais cette extrême foiblesse tient au dérangement

(*m*) *Iis certè ægris spiritus cum aquis effunduntur. Prælect. ad §. 364. tom. 3. pag. 248.*

de toutes les fonctions , pendant que tous les organes sont dans cet état de spasme qui gêne tout , & à la quantité de l'évacuation ; dès que le mieux revient , les urines se colorent. Je n'ai vu que deux fois les urines de cette espèce accompagnées de la même fœtidité que des urines qui auroient été gardées pendant plusieurs jours ; mais dans l'un & l'autre cas , les malades avoient d'autres maux que les maux de nerfs. Il ne faut pas croire que ces urines aqueuses soient les seules qu'on rende dans ces maladies ; il arrive fréquemment qu'elles sont aussi colorées , quelquefois même plus colorées qu'en santé ; ainsi si les urines aqueuses prouvent souvent des maux de nerfs , leur absence ne prouve pas qu'il n'y en ait point , & il est important d'en être averti ; il faut même faire attention que dans les maux de nerfs secondaires , c'est-à-dire , quand les symptômes nerveux dépendent de quelque autre cause , les urines ne sont souvent ni claires ni abondantes ; ainsi j'ai vu souvent tous les accidens nerveux , occasionnés par le

ver solitaire , sans que jamais les urines cessassent d'être colorées.

Si l'on fait attention que les différentes artères rénales ont beaucoup de nerfs , on comprendra qu'elles doivent être très exposées aux effets des changemens qui peuvent arriver dans le genre nerveux ; mais cette simple observation ne rend pas raison de ce phénomène singulier , & qui a été pendant long-tems mal expliqué ; SYDENHAM , le premier qui l'ait présenté comme le symptôme patognomonique des urines , ne l'explique point. M. HOFFMAN l'a attribué , distrait sans doute dans ce moment , au spasme du sphincter de la vessie , qui produiroit au contraire une plus grande coloration de l'urine , parce qu'en croupissant dans la vessie , elle se dépouille de la partie la plus aqueuse , & reste colorée & épaisse. M. CHEINE a mieux vu en les attribuant à la suppression de la transpiration ; & il est certain premièrement que l'on n'observe jamais ces urines quand on a de la sueur , ni même quand la peau est chaude , douce , moite , mais presque toujours avec une peau sèche & froide ; aussi

elles sont souvent très-incommodes dans le frisson des fièvres d'accès ; en second lieu, que les mêmes causes qui produisent ces urines donnent presque toujours ce spasme cutané, comme l'émotion, la frayeur, &c. mais cependant de ce que ces deux phénomènes se rencontrent souvent ensemble, il ne s'ensuit point que l'un soit la suite de l'autre ; & la suppression de la transpiration, à moins qu'elle ne soit accompagnée de spasmes, produit bien très-souvent une diarrhée très-prompte, mais non pas des urines abondantes ; il arrive même quelquefois que quand la transpiration diminue par d'autres causes qu'un spasme cutané, les urines diminuent en même tems ; il faut donc chercher une autre cause, & M. W H Y T T est celui qui l'a le mieux assignée (n) : c'est l'augmentation du mouvement, & un peu de resserrement dans les vaisseaux sécrétoires des reins : l'augmentation du mouvement produit la décoloration, quoiqu'il faille convenir,

(n) *Observat. on nerv. disorders. p. 247.*

nir, ajoute-t-il, que cette couleur est principalement due à la vitesse de la sécrétion & au manque de séjour dans les réservoirs; & j'avoue que je croirois que cette dernière raison est peut-être la seule, puisqu'il est bien certain que toutes les fois que les sécrétions sont plus promptes, elles sont plus aqueuses & moins colorées. Un stimulant appliqué à l'œil, aux glandes salivaires, à l'estomac, aux intestins, y produit d'abord une abondante sécrétion d'humeur très-ténue & un besoin de l'évacuer: le phénomène dont il s'agit est de même nature; aussi l'on voit souvent des évacuations très-abondantes de salive très-claire, & une séparation abondante d'eau claire & insipide dans l'estomac, chez les hystériques & les hypocondres; & M. W H Y T T a bien remarqué que si les intestins sont très-foibles, les malades éprouvent souvent une diarrhée aqueuse, au lieu de ces urines limpides, dont les causes les plus ordinaires sont, en premier lieu, toutes les violentes passions de l'ame; en second lieu, la sym-

pathie, & j'en ai donné des exemples dans le pénultième chapitre.

J'ai vu, comme M. W H Y T T, la dentition occasionner cette urine pâle & abondante; & cet habile Médecin demande si l'humeur âcre qui irrite le genre nerveux, & qui se porte alternativement sur différens organes, ne peut pas stimuler les vaisseaux sécrétoires rénaux? Rien ne paroît plus vraisemblable. Il ajoute qu'il a vu chez les personnes affoiblies par quelque longue maladie, dont les solides étoient relâchés & le sang appauvri, des urines pâles, aqueuses & abondantes toutes les nuits, avec un sentiment de chaleur, de soif, de sécheresse & d'abattement le matin; & il observe que ces urines dépendent d'une petite fièvre colliquative, & tiennent lieu des sueurs abondantes que l'on observe chez d'autres malades dans cette situation (o). J'ai observé souvent en

(o) M. L O R R Y a très-bien remarqué que souvent les urines aqueuses manquent & sont remplacées par ces excréctions fréquentes d'humeur aqueuse & limpide, ou par une abondance de larmes, qui accompagnent souvent les légères attaques spasmodiques. Tom. I. pag. 166.

effet de telles urines dans ces petits mouvemens fébriles qui font la suite de la foiblesse & de l'appauvrissement, & dans ces cas là les eaux chalibées & les bains froids sont les vrais remèdes; mais j'ai vu aussi qu'elles ne dépendoient quelquefois que du travail de la digestion sans aucune fièvre; les malades ont une légère inquiétude au creux de l'estomac, qui les empêche de s'endormir: ils s'agitent beaucoup dans leur lit, ont besoin d'uriner toutes les demi-heures & urinent de l'eau; enfin au bout d'une heure & demie, deux heures, quelquefois trois, l'inquiétude passe tout-à-coup, les envies d'uriner cessent, on s'endort promptement & souvent très-long-tems. L'usage du thé dans la soirée produit souvent cet accident, qui ne demande que des stomachiques, & une grande attention sur ce que l'on prend à souper. J'ai dû donner à cet article une étendue proportionnée à l'importance de ce caractère. Je reviens aux autres.

11°. Ordinairement la peau est plutôt sèche que douce.

12°. Quelque spasme, ou quelque

légère convulsion que l'on n'apperçoit souvent qu'avec la plus grande attention dans quelque partie, M. LORRY dit que les sursauts dans les tendons lui ont quelquefois fait connoître qu'une maladie étoit hystérique (p).

130. BLANCARD a très-bien remarqué, & je crois, le premier, que ce sentiment d'une humeur qui coule le long d'une partie, & que plusieurs malades éprouvent, dépend de très-légères convulsions dans ces parties; ainsi on peut aussi le placer parmi les symptômes caractéristiques des maux de nerfs (q).

14°. M. CHEYNE a assigné le gonflement de la caroncule lacrymale, comme un caractère des maux de nerfs; mais en général il faut faire attention que tous les caractères des maux de nerfs assignés par cet habile Médecin (r) sont plutôt les caractères de la fibre lâche que ceux des vrais maux de nerfs, & j'en avertis pour qu'on nes'y laisse pas tromper; ce

(p) Tom. I. pag. 114.

(q) *Sepulchret.* tom. I. pag. 842.

(r) *English malady.* part. I. ch. 9. pag. 99. &c.

gonflement dont il parle est en effet assez fréquent chez les personnes foibles ; & quand il se trouve avec les maux de nerfs , comme M. ZIMMERMAN l'a vu , comme je l'ai vu aussi , c'est , si je ne me trompe , parce qu'il y a du relâchement ; au moins je l'ai toujours trouvé ainsi , & M. ZIMMERMAN , qui voit si bien , le jugea de même dans l'observation qu'il rapporte d'une femme qui eut ce gonflement , tel que le dépeint CHEYNE , & qui étoit extrêmement débile.

15°. Les yeux fournissent un autre caractère qui est fort éloigné d'être général , mais qui n'est cependant pas fort rare , & qui ne trompe guère ; c'est une grande différence dans la dilatation de la prunelle d'un jour à l'autre , & une grande différence dans la facilité à être affecté par la lumière.

§. 75. Le cinquième moyen dont on peut s'aider pour découvrir si la maladie est nerveuse , c'est l'effet des remèdes ; si ordonnés pour un symptôme que l'on attribue à une cause entièrement différente des maux de nerfs , pour une jaunisse par exemple , que l'on croit dépendre de la visco-

sité de la bile , ou pour un asthme que l'on croit produit par l'atonie des vaisseaux du poumon & l'épaississement de l'humeur bronchique ; si , dis-je , les différens fondans ordonnés dans l'un ou l'autre de ces cas , au lieu de soulager , irritent évidemment , donnent une teinte plus profonde au jaune , & rendent la respiration plus gênée , on a lieu de soupçonner que ces maladies dépendoient du spasme ; & quand on a ce soupçon , un examen attentif de toutes les circonstances sert bientôt à le vérifier. Les occasions de s'aider de ce moyen sont malheureusement très fréquentes , & j'ai sous les yeux une multitude d'histoires de maladies , dans lesquelles il s'est offert d'une façon frappante & malheureusement sans que l'on en ait profité ; il est même difficile de croire à quel point on s'aveugle quelquefois à cet égard , & comment on peut s'obstiner à marcher dans une route où à chaque instant les effets de chaque remède crient à haute voix , vous vous trompez.

§. 77. On peut encore , pour sixième moyen , s'aider de la connoissance

de quelques loix que l'on observe constamment dans l'action des nerfs.

La premiere, c'est que tout changement considérable dans un organe a une influence marquée sur le genre nerveux ; les différentes dentitions, la puberté, la grossesse, la suppression des règles chez les femmes quinquagenaires en fournissent des exemples frappans ; ainsi à ces époques, il faut être très attentif à ne pas attribuer à d'autres causes, ce qui dépend de cette mobilité accidentelle & passagere, & des efforts de la Nature pour opérer quelque développement.

Une seconde loi, c'est que tout nerf mis à nud, soit intérieurement, soit extérieurement, ou seulement dépouillé d'une partie de ses enveloppes, acquiert une sensibilité qui fait que les impressions les plus douces deviennent pour lui des causes d'irritation très-fortes ; voilà ce qui occasionne souvent une grande convulsibilité après des plaies, ou après des purgatifs violens.

La troisieme, c'est qu'une irritation habituelle dans quelque partie, quelque peu sensible qu'elle soit, tient le genre nerveux dans un état de mo-

bilité, qui fait que la plus légère cause devient un stimulus puissant ; c'est ainsi que, dans la migraine, dans la goutte, dans une douleur quelconque, on est si irascible, & si impatient du bruit, du jour, de la variété des objets ; tous les nerfs devenus trop sensibles ne soutiennent plus les impressions les plus ordinaires.

La quatrième, c'est qu'il n'y a aucun nerf qui, quand il est fortement irrité, ne puisse irriter tout le corps ; quoique cette faculté d'irriter varie beaucoup dans les différens nerfs, les uns l'ayant beaucoup plus que les autres, ceux qui paroissent l'avoir le plus sont tous ceux qui partent du plexus solaire.

La cinquième loi, c'est que par une suite de cette liaison qu'il y a entre les différentes branches de nerfs, & qui est l'objet du chapitre des sympathies, l'irritation ne se manifeste pas toujours là où est son siège, mais souvent dans des parties fort éloignées ; c'est ainsi que, chez quelques personnes, les purgatifs donnent des maux de tête dès qu'on les a avalés, quoique l'on ne sente rien à l'esto-

mac , ni au ventre , & que l'on a vu des épilepsies qui avoient leur siégé dans la tête , manifester leurs premiers symptômes dans l'estomac , de façon à persuader que c'étoit de cette partie que venoit le mal.

La sixieme , c'est que quand les nerfs ont été une fois fortement irrités , ils restent très-susceptibles d'irritation ; & , par là-même , une cause qu'ils n'auroient pas apperçue en d'autres tems , peut les affecter très-vivement.

En s'aidant de ces différens genres de secours , tirés de l'examen des causes des maux de nerfs , de leurs caracteres , & des loix de l'économie animale qui y ont rapport , je suis persuadé qu'il sera très-aisé d'éviter toute méprise sur le caractere de la maladie que l'on a à traiter ; on jugera avec assurance si c'est une maladie de nerfs essentielle , ou si les nerfs ne sont affectés que secondairement , par l'irritation que procure une autre maladie.

§. 77. Quand cette premiere question est bien décidée , elle rend assez aisée la décision de la seconde , qui

est de favoir si l'on doit porter toute son attention sur la cause , ou si les nerfs sont assez irrités pour que l'on doive s'en occuper ? je donnerai cependant là-dessus quelques observations , qui pourront être utiles à ceux qui ne sont pas encore familiarisés avec le traitement des maladies compliquées.

La première , c'est que dès que le genre nerveux est irrité par une cause malade qui exige des remèdes irritans , il est impossible de les employer aussi abondamment qu'on l'auroit fait sans cette irritation , parce que non seulement ils l'augmenteroient trop , & pourroient la rendre dangereuse , mais encore parce que cette irritation pourroit changer leur effet , comme on peut en juger par les exemples que j'ai rapportés plus haut de la jaunisse & de l'asthme.

Mais cette remarque ne s'étend cependant pas à tous les cas ; & si elle est assez généralement vraie dans les maladies chroniques , où il faut faire un usage long des remèdes , elle a souvent ses exceptions dans les maladies aiguës putrides , dans lesquelles

la cacochilie des premières voies produit des symptômes nerveux très-fâcheux, qui paroîtroient n'exiger que des antispasmodiques doux, & qui ne cèdent cependant qu'à un émétique ou à des purgatifs réitérés; c'est que dans ces cas, l'irritation du remède est moindre & moins fâcheuse que celle de la cause irritante dont elle affoiblit l'action au moment où elle commence à agir; ainsi, il ne faut pas balancer. Mais dans les cas où une obstruction opiniâtre exige des remèdes fondans, si en même tems le genre nerveux se trouve très-mobilité & est irrité par les remèdes fondans, il faut nécessairement les mitiger & employer des secours propres à affoiblir en même tems l'action nerveuse. Des cas de cette espece se présentent tous les jours; ainsi je me bornerai à en rapporter un ou deux des plus frappans que j'aye vus; un homme âgé d'environ quarante ans portoit une obstruction très-marquée au petit lobe du foie; il employa le savon, l'extrait de fumeterre, celui d'ellébore noir, la teinture d'antimoine, & une tisane très chargée de racines apé-

ritives , animée tous les quatre jours par du sel de sedlitz ; au bout de trois semaines il sentit beaucoup de malaise , de l'angoisse , du gonflement , la tumeur même paroissoit plus grosse ; on l'assura que c'étoit une preuve que les remedes agissoient ; huit jours après tous ces accidens avoient fait de nouveaux progrès : enfin au bout de cinq semaines on me demanda ; je trouvai la tumeur très grosse & très-dure , le malade étoit très oppressé , urinoit très-peu , avoit le ventre presque ballonné , vomissoit tout ce qu'il prenoit , soit remede , soit aliment , & avoit une inquiétude étonnante. Des bains tièdes très-longs , des lavemens émoulliens deux fois par jour , le petit lait avec du sirop d'althea pour toute boisson & pour tout remede , le tirèrent en peu de jours de cet état ; la tumeur se retrouva ce qu'elle étoit six semaines auparavant , & céda entièrement à l'usage du petit lait , de deux grains de mercure doux de deux en deux jours , & d'un très-léger laxatif tous les huit jours.

Il n'y a pas long-tems que j'ai vu une femme âgée de près de soixante

ans , toute sa vie très-mobile , qui avoit tous les symptômes qui annoncent une bile amassée dans le duodenum & toutes les premières voies pleines , amertume , nausée , dégoût , sentiment de plénitude , tristesse , insomnie ; elle sentoit le plus grand besoin de purger , & elle avoit essayé à la campagne les seuls purgatifs dont elle eût jamais pu soutenir l'usage ; tous l'irritoient prodigieusement & ne la purgeoient point ; elle se détermina à venir me consulter : je jugeai du besoin & de l'impossibilité de purger ; je me déterminai à faire vivre cette femme pleine de bile uniquement de lait & d'eau pendant quelques jours : elle se trouva d'abord mieux ; les selles s'établirent d'elles-mêmes , & au bout de huit jours les laxatifs les plus doux ne l'irriterent plus , l'évacuerent , & elle se trouva très-bien.

Une seconde observation , c'est qu'il faut apprécier exactement le danger des deux maladies , avant que de décider quelle est celle dont le traitement est le plus pressant ; il y a des accidens de maux de nerfs , que l'on peut tolérer assez long-tems sans danger ; il

y en a d'autres qui sont pressans , & qu'il faut non-seulement éviter d'irriter , mais même soulager le plutôt possible.

En troisième lieu , si l'irritation nerveuse est tout-à fait secondaire , si elle est étrangère à la constitution du malade , & ne dépend que de la maladie , elle demande beaucoup moins de ménagemens que quand elle seroit simplement compliquée avec cette maladie.

Souvent les deux cures peuvent se compliquer : alors il n'y a pas à hésiter ; il faut les employer toutes deux. Dans les maladies qui dépendent des obstructions du bas-ventre , & qui produisent souvent des maux de nerfs , les bains tièdes sont de la plus grande utilité.

Du pronostic des maux de nerfs , en général.

§. 79. Les femmes hystériques , les hommes hypocondres , croient constamment leurs maux les plus dangereux possibles , & au bout de cinquante ans de maladies & de craintes trompées , ils n'en croient pas moins tous les jours

que leur maladie est mortelle ; ceux qui ne connoissent point ces maladies par eux-mêmes , & qui voient toujours les malades se plaindre & jamais mourir , n'attachent aucun danger à ce genre de maladie ; la généralité des médecins a même trop adopté cette façon de penser , & l'on a trop établi que les maux de nerfs étoient peu dangereux. Il me paroît important d'apprécier ce que l'on doit penser , 1^o. du danger des maux de nerfs en général , 2^o. du plus ou moins d'espérance de les guérir. J'envisagerai d'abord ce que les maux de nerfs ont de fâcheux ; ensuite je présenterai les raisons qui diminuent les conséquences que l'on pourroit tirer de ces faits. Quant au plus ou moins d'espérance de guérison , je renverrai une partie de cet article au chapitre de l'hypocondrie.

§. 80. Si l'on fait attention à l'importance des fonctions des nerfs , si l'on se rappelle qu'ils ont l'influence la plus marquée sur toutes les opérations de l'économie animale , on comprendra qu'il ne peut pas être indifférent que leurs fonctions se fassent bien ou mal , & si l'on remar-

que que les convulsions tuent très-souvent les enfans en peu d'heures , on jugera qu'elles doivent avoir des effets très-puissans , & que l'on ne doit pas les envisager trop légèrement : je fais bien que l'action des nerfs est plus forte , & la résistance des organes plus foible chez les enfans que chez les adultes ; aussi l'irritation des nerfs est bien moins dangereuse pour ceux-ci que pour ceux-là ; cependant les dangers sont de même espece , & il y a des adultes qui conservent toujours une disposition enfantine à cet égard ; en général les personnes sujettes aux maux de nerfs sont délicates , c'est-à-dire que leur santé peut très-aisément être altérée. Mais pour apprécier exactement les effets que l'on doit craindre des maux de nerfs , il faut faire attention que tous ces maux peuvent se réduire à leur action affoiblie , ce sont les maladies de la classe des paralytiques ; ou à leur action augmentée , ce sont les maladies de la classe des convulsives.

L'action des nerfs affoiblie porte nécessairement la langueur dans toutes les fonctions , & suivant les nerfs

qui sont attaqués , ou les sens s'é-mouffent , ou la circulation languit , ou l'action des différens visceres s'affoiblit , ou la nutrition se fait mal , ou l'action des muscles diminue & se perd , & de ces différentes lésions , résultent les engorgemens , les obstructions , le croupissement des humeurs , leur altération & les irritations particulieres qui en résultent , le dérangement dans les fonctions auxquelles ces humeurs étoient nécessaires , le dérangement des sécrétions , les maux qui en sont la suite , le marasme , &c ; ainsi il est aisé de comprendre quelle variété de maux peut produire la diminution dans l'action nerveuse.

§. 80. Son action augmentée n'a pas plus souvent de mauvaises suites , peut-être même qu'elle en a moins ; mais elles sont plus frappantes. Si ce surcroît d'actions porte sur les vaisseaux sécrétoires , il augmente trop les sécrétions ; s'il en serre les sphincters , il empêche toute excrétion ; si c'est sur les visceres creux , il en pervertit les mouvemens ; si c'est sur les organes de la circulation , il la précipite & il l'altere : mais comme les muscles sont le vrai

domaine des nerfs, que c'est sur eux que s'exerce leur action la plus marquée, que c'est au moyen de cette action que les nerfs opèrent leurs plus grands effets, & qu'en jettant les muscles dans une action trop forte, ils augmentent l'action de tous les vaisseaux, la force & la rapidité de la circulation peut parvenir à un point auquel aucune autre cause ne pourroit la porter, & il en résulte des inflammations, des épanchemens, des hémorragies, des gangrenes même; & j'ai vu le cadavre d'un homme, mort après quinze heures de convulsions affreuses, dans le même état que celui d'un lievre qui a été forcé après plusieurs heures de chasse. VILLIS avoit déjà remarqué que chez une femme morte après de violens spasmes, la pourriture avoit été très-prompte, & il l'avoit attribuée à la violente agitation (s); & M. CULLEN, dans son très-bon ouvrage sur la matière médicale, remarque aussi qu'un violent spasme enflamme très-promptement le sang; il avoit un malade ép-

(s) *Pathologia cerebri*. ch. 10.

leptique qui lui en fournissoit la preuve la plus évidente ; la saignée faite avant l'accès donnoit du sang dans l'état le plus naturel ; si on la faisoit une heure après , ou pendant l'accès , le sang étoit totalement enflammé (1). Cette action peut aller au point de luxer , & même de casser les os. En présentant ici quelques cas particuliers des mauvais effets des maux de nerfs , on verra d'abord de quel genre de lésion ils dépendent.

§. 82. CHEYNE qui étoit bon observateur , a remarqué que les étifies tuberculeuses étoient très-souvent la suite des fortes hystéries (u), & quoique cette observation soit plus fréquente en Angleterre , où l'on est très-exposé à ces fortes d'étifies , cependant elle se confirme ailleurs , & M. ROSA a vu en Italie (x), de violens accès de convulsions laisser une jeune personne dans une foiblesse & une sensibilité si grande des nerfs qu'une

(1) *Lectures on the materia medica.* 4. pag. 396.

(u) *Méthode naturelle de guérir.* part. 3. ch. 2. §. 20.

(x) *Saggio di osservazioni.* obs. 2.

légère intempérie lui occasionna une toux violente , qui ne finit que par la rupture d'une vomique ; & il est très-ordinaire que le froid donne constamment une petite toux sèche aux personnes nerveuses ; mais je reparlerai de cette espèce de toux ailleurs.

La rupture des vaisseaux & l'épanchement du sang sont une suite très-ordinaire des convulsions dans deux cas ; ou quand le fort spasme dans une partie fait refluer le sang dans une autre , c'est ainsi que les spasmes de l'utérus produisent quelquefois des saignemens de nez , des hémoptisies , des vomissemens de sang , ou quand la violente agitation produit une extravasation. WEPFER , en rapportant l'histoire de convulsions qui faisoient sortir le sang par l'oreille , remarque que par la même raison elles pouvoient bien rendre apoplectique (y). On voit tous les jours dans les convulsions violentes des enfans , que tout le sang se porte dans les vaisseaux extérieurs ; ils deviennent rouges & souvent presque noirs , si le spasme est plus fort ,

(y) *De cicut. aquat.* pag. 23.

ce sang peut s'épancher dans le tissu cellulaire & y former des échimoses plus ou moins générales ; on a vu un enfant mort dans l'accès , dont toute la peau étoit parfaitement semblable à celle d'un maure (z). On voit quelquefois les plus petits enfans vomir du sang pur après chaque accès de tranchées , qui sont toujours accompagnées de convulsions dans le bas-ventre. Les spasmes histériques peuvent couvrir tout le corps de taches , & souvent de très-légers spasmes partiels , & insensibles pour le malade , produisent des échimoses , qui , comme je m'en suis plaint ailleurs , ont si souvent été prises pour des taches scorbutiques (a) , & ont déterminé à un usage pernicieux des antiscorbutiques.

Il peut même en résulter des épan-

(z) H U L S E B U S C H , *de fabricâ panniculi adiposi*. §. 45.

(a) Il y a deux ou trois siècles , & même encore dans le siècle dernier , les maladies convulsives passoient souvent pour des possessions , & ces échimoses étoient regardées comme la marque du Diable ; elles ne laissoient point de doute sur la cause du mal.

chemens dans le cerveau , comme M. MATTANI l'a vu (*b*). Ce sont ces épanchemens dans la tête qui tuent dans les accès d'épilepsie , & comme les épanchemens sont plus faciles dans les enfans ; voilà pourquoi les convulsions sont beaucoup plus souvent mortelles pour eux que pour les adultes ; ils sont d'ailleurs plus répandus ; j'ai trouvé de ces épanchemens dans presque tous les visceres ; mais ils ne sont pas toujours sanguins , ils sont souvent simplement séreux , & alors ils peuvent être resorbés , & les accidens qu'ils produisent se dissipent ; c'est à ces épanchemens séreux qu'il faut attribuer ces embarras de tête , ces affoiblissens dans les facultés, ces paralysies de quelques sens ou de quelques membres , que l'on observe après les violens accès de convulsions & qui se dissipent au bout de quelques jours. Quelquefois cependant les convulsions détruisent entièrement les fonctions du cerveau & des nerfs ; j'en ai vu plusieurs exemples ; & un des plus frappans est celui d'un enfant de dix ans qui paroissoit

(*b*) *De aneurismatibus.* pag. 110.

être né sain , mais qui depuis son enfance avoit eu plusieurs fois des agitations convulsives , qui l'avoient laissé absolument imbécille ; il n'étoit pas plus grand qu'un enfant de cinq ans , maigre , très-foible , ne marchant ni ne parlant , & n'ayant aucune connoissance ; il semble que le cerveau même fut paralysé ; & j'ai vu une dame née avec une mémoire étonnante & capable de retenir plusieurs pages après une seule lecture , qui la perdit presqu'entièrement par de violens maux de tête. Je trouve dans un excellent ouvrage , que des crampes dans les muscles des jambes avoient occasionné de très-grosses varices au gras de jambe (c).

§. 83. On verra dans un autre chapitre des observations d'os luxés par les spasmes (d) ; ainsi je n'en présenterai ici qu'un petit nombre : on trouve

(c) *Medical inquiries.* tom. 3. pag. 175.

(d) On sera moins surpris de ces fractures par des spasmes , si l'on fait attention que l'action volontaire , mais violente & subite des muscles , peut produire cet effet. On trouve dans le *journal de Médecine* , tom. 11. pag. 368. l'observation d'un

dans les *Mélanges des curieux de la Nature*, celle d'un enfant de dix ans à qui de violens accès cassèrent l'os de l'humerus & du tibia, & séparèrent le femur de sa tête (e); & l'on a vu chez un Nègre le spasme porté au point de casser les deux fémurs dans leurs colets, dont les bouts se firent jour & formerent une plaie à la partie externe latérale de la cuisse (f). On pourroit être porté à croire que

mouffe, « qui pissant pendant un fort gros »
 » tems, avoit peine à se soutenir à cause »
 » du grand roulis du vaisseau; une secouffe »
 » inattendue obligea tout le genre muscu- »
 » leux à se mettre en contraction; dans »
 » l'appréhension où il fut de tomber, il pré- »
 » senta le pied droit, & dans l'instant fit un »
 » grand cri, & la cuisse se trouva cassée ».

(e) M. LIEUTAUD, *Histor. anatom. med.* tom. 2. pag. 351. On voit dans le *Sepulchretum* de MANGE T l'histoire d'accès d'épilepsie assez violens pour casser le bras & la jambe; & luxer la cuisse.

(f) *Hist. des maladies de St. Domingue*, par M. POUPPÉ DESPORTES, tom. 2. pag. 172. On peut présumer que le traitement par les émétiques, & les purgatifs réitérés avec du séné, contribuerent à por-

que ces fractures , dont on a plusieurs autres exemples , sont la suite ou des coups , ou des chûtes , ou des efforts ; mais si l'on fait attention que la violence des convulsions est souvent telle , que la force de plusieurs hommes ne peut pas contenir une personne foible , on comprendra que des spasmes de cette espece ont plus de force qu'il n'en faut pour fracturer des os.

Antoine De P O Z Z I S assure que dans les hystériques & les hypocondres il est arrivé plusieurs fois que les futures se séparoient (*g*). On a vu plus haut les futures séparées par la suite de la frayeur , & ces deux faits sont assez rapprochés ; cependant je n'oserois point garantir toute l'exactitude du premier. *M. HALLER* a vu après des éternuemens redoublés , chez une femme hystérique , la vue perdue par le déplacement de l'œil , dont l'iris fut cachée

ter le mal à ce degré de violence ; le spasme ne finit que plusieurs jours après cet accident , qui sans doute obligea à cesser un mauvais traitement : on auroit tué le malade si la maladie ne lui avoit pas cassé la cuisse.

·-(*g*) *M. LIEUTAUD*, tom. 2. pag. 283
Tom. II, Part. II. K

sous la paupiere , de façon qu'il n'y avoit que la partie inférieure de la sclérotique qui reçût la lumière , (*h*) & l'on trouve dans les essais d'Edimbourg (*i*) une observation dans laquelle on voit les convulsions des muscles du bas-ventre produire une hernie inguinale.

§. 84. Un autre effet du spasme , & l'on en verra plusieurs exemples dans différens endroits de cet ouvrage , c'est l'affoiblissement , & même la paralysie ; ou dans les nerfs même qui ont éprouvé le spasme , ou souvent dans d'autres. VATER a vu une colique spasmodique faire perdre la mémoire (*k*). PLATERUS avoit déjà vu une femme à qui une violente colique avoit donné des convulsions , qui lui firent perdre la vue si complètement qu'elle ne voyoit pas une chandelle que l'on approchoit très-près de ses yeux ; trois jours après elle recouvra la vue ; mais la colique & les convulsions étant revenues au bout de quelques

(*h*) *Elem.* l. 8. Sect. 4. §. 36.

(*i*) *Tom.* I. art. 27. pag. 254.

(*k*) HALLER , *meth. stud. med.* pag. 651.

jours, elle la reperdit de nouveau, & la recouvra encore; mais enfin elle succomba aux attaques réitérées de ce mal. Il vit une autre femme aveuglée aussi après une colique & des convulsions, mais moins heureuse; elle ne recouvra jamais la vue; il est vrai qu'il paroît attribuer cette fixité à des applications froides, faites sur le front, plutôt qu'au mal même (1). J'ai vu une femme, dont les nerfs avoient toujours été délicats, qui, à l'époque de la cessation de ses règles, prit des spasmes violens dans les muscles de l'œil avec des douleurs cruelles; ils étoient dans une crampe continuelle; & elle perdit complètement la vue; on lui avoit appliqué de l'eau à la glace; mais quoique je croie cette pratique très-mauvaise dans les cas de cette espece, c'est au spasme & non point à l'eau glacée que j'attribue le mal.

C'est un effet constant d'un fort spasme d'affoiblir plus ou moins complètement les parties qu'il attaque; & s'il attaque les parties vitales, il peut devenir tout-à-coup mortel; on en

(1) *Observat.* l. 1. pag. 104.

trouve un exemple dans les ouvrages de M. de HAEN, j'en ai rapporté deux dans un autre ouvrage (*m*), & il y a peu de Médecins qui n'aient eu occasion d'en voir. M. MORGAGNI a observé les convulsions du cœur, & il dit que les femmes sont plus sujettes que les hommes aux convulsions des visceres internes (*n*); il rapporte ailleurs (*o*) le cas d'une jeune fille débauchée, sujette aux affections hystériques, qui mourut d'une violente convulsion. C'est sans doute par une suite de cet affoiblissement que laissent le spasme & les convulsions, que la nutrition se fait moins bien dans les parties long-tems & souvent convulsées & qu'elles maigrissent; c'est à cet amaigrissement qu'il faut rapporter un fait singulier rapporté par M. FARR-Médecin à Plimouth; il vint à l'hôpital de cette ville un malade attaqué depuis six jours de violens accidens spasmodiques, & sur-tout d'un très-fort spasme cynique, qui interrogé sur son âge, se dit âgé de vingt-six ans; M. FARR

(*m*) *Epistola*, pag. 328.

(*n*) *Ep.* 26. §. 33.

(*o*) *Ep.* 45. §. 21.

& tous les assistans qui lui en donnoient au moins soixante , crurent qu'il rêvoit , & cependant rien n'étoit plus vrai (*p*).

Les fréquens spasmes des nerfs méfentériques , en arrêtant le sang , disposent à l'hydropisie & la produisent (*q*). Les violentes convulsions peuvent aussi produire la gangrene. WEPFER la vit paroître à la jambe après de violentes convulsions occasionnées par le verre d'antimoine (*r*), & il l'attribua au resserrement des arteres par les nerfs. On verra, quand je rapporterai les observations sur les causes de l'apoplexie , qu'elle est quelquefois la suite des violens spasmes des hypocondres.

§. 85. Les affections dans lesquelles , ni la paralysie , ni le spasme ne sont aussi marqués , telles que la simple mobilité , les affections hystériques & hypocondriaques qui ne sont pas

(*p*) *Medical. observat. and. inquir. tom. 4. pag. 92.*

(*q*) FORSTER , *on the causes of diseases. pag. 96.* & M. LORRY , *tom. I. pag. 382.*

(*r*) *De cicut aquat. pag. 254. & 273.*

bien fortes , n'ont point les mêmes inconvéniens que les maladies paralytiques & convulsives ; mais il en résulte cependant toujours , qu'en altérant & en troublant souvent plusieurs fonctions , elles font un obstacle à une santé très-ferme & robuste , qui n'existe jamais sans une régularité dans l'action de tous les organes , qui est incompatible avec des nerfs fort délicats.

§. 86. Si l'on ne formoit le pronostic général du danger des maux de nerfs que sur les faits que je viens de présenter , on le formeroit beaucoup trop fâcheux , & on les croiroit plus dangereux qu'ils ne sont réellement , puisque quoiqu'il puisse résulter beaucoup d'accidens des maux de nerfs , on est cependant étonné combien peu ils en occasionnent , & tous les jours les spectateurs des violens accès de convulsions s'attendent à chaque instant aux accidens les plus fâcheux , & sont très-surpris de n'en voir résulter aucun : c'est un phénomène pour eux ; WEPFER remarque avec étonnement que sa seconde malade , empoisonnée par la ciguë , dont on a vu l'histoire plus haut , & dont les yeux

avoient été si fort fatigués par les convulsions qu'ils étoient presque sortis de la tête, ne souffrit aucun dérangement dans la vue; & des faits semblables sont peut-être une des plus belles preuves de l'artifice admirable du corps humain.

On voit que la paralyse attaque beaucoup plus rarement les parties internes que les muscles externes; on voit que les paralyses externes, quoiqu'elles privent de presque tout mouvement, peuvent cependant laisser jouir très-long tems d'une santé tolérable, & il n'y a point de Médecin qui ne se soit étonné très-souvent de voir tant de maladies convulsives ou spasmodiques, si longues, si suivies, si fortes, laisser, après qu'elles ont cessé, le malade presque aussi bien qu'avant que de l'attaquer & seulement plus délicat. Les maladies hystériques & hypocondriaques laissent même souvent toutes les fonctions se faire avec assez de régularité; & en général on peut dire que les maladies du genre nerveux prennent peu sur la durée de la vie, qu'elles l'abrègent peu, qu'après avoir porté le bouleversement par-tout, après

avoir fait craindre de voir périr d'un moment à l'autre, elles laissent souvent, le moment après, dans le plus parfait calme ; mais je le répète, si elles prennent peu sur la longueur des jours, elles prennent beaucoup sur le bonheur, parce que les nerfs sensibles, éprouvant vivement toutes les impressions, au milieu de la santé, la plus foible cause d'irritation, que souvent l'on ne peut ni prévoir ni éviter, détruit dans l'instant ce calme dont on jouissoit ; ainsi on ne peut presque pas se répondre d'un jour entier de bien-être, & la crainte tient dans une espece d'attention continuelle sur tout ce que l'on doit éviter, qui est une vraie peine ; & une peine de tous les momens, quelque légère qu'elle soit, est un vrai malheur ; ainsi, quoique les maux de nerfs soient rarement mortels, ils sont réellement très-fâcheux. M. SHEBBEARE, après avoir fait un tableau énergique des malheurs de la vie des hypocondres, ajoute : cette maladie, quoique la plus affligeante, est peut-être celle que l'on plaint le moins, & finit en désirant que ceux qui en rient fussent appelés à

boire dans la même coupe d'amertume (s). M. RAULIN s'éleve également avec force & avec raison, contre ceux qui s'obstinent à regarder les vapeurs comme une maladie sans conséquence, qui n'exige que de légères attentions (t).

Il y a un cas dans lequel les convulsions sont utiles, & j'en ai déjà parlé ailleurs; c'est quand les nerfs se trouvent dans un état de dérangement, dont la secousse seule des convulsions peut les tirer.

§. 87. Quant à la seconde partie du pronostic des maux de nerfs, si l'on demande ce que l'on peut espérer de leur guérison, la réponse, comme celle à la première question, varie suivant les maladies, & ce n'est que dans le traité particulier de chaque maladie que l'on peut établir un pronostic exact; mais je donnerai cependant ici quelques observations générales qui peuvent servir à se former des idées plus justes du pronostic dans chaque maladie en particulier.

Nous avons vu plus haut qu'on s'est

(s) *Practice of physic.* tom. 2. pag. 300.

(t) Préface, pag. 22.

trop laissé aller à regarder les maux de nerfs comme peu dangereux ; par un jugement aussi peu juste & presque contradictoire , on les regarde trop généralement comme incurables ; & il ne faut pas dissimuler que leur guérison a ses difficultés ; mais il ne faut pas penser qu'elles soient toujours insurmontables ; & il n'y a point de maux de nerfs qui n'aient été plus d'une fois guéris & qui ne puissent l'être plus souvent.

Les difficultés sont de deux espèces , ou physiques ou morales ; je traiterai de ces dernières dans le chapitre de l'hypocondrie , où je reprendrai cet article ; je parlerai ici des physiques.

La première , c'est que la sécrétion des esprits animaux paroît être l'élaboration la plus finie , la plus difficile de l'économie animale , celle qui suppose la machine la mieux montée , celle qui , par-là-même , exige le plus que toutes les autres soient en bon état ; car quoique par une suite de ce rapport , de ce nœud établi entre toutes les fonctions , le dérangement de l'une ait quelque influence sur toutes , cependant il y en a qui sont plus

indépendantes que d'autres, & celles du cerveau sont celles qui le sont le moins; aussi il y a des fonctions qui se conservent presque intactes dans beaucoup de maladies, au lieu que dans presque toutes les nerfs souffrent, & leur lésion n'échappe pas à ceux qui savent observer. Si dans certaines constitutions, le genre nerveux est si fortement organisé qu'il paroît presque invulnérable par les lésions des autres parties, c'est un phénomène dont il faut s'étonner, comme je l'ai déjà dit plus haut.

La seconde cause de difficulté est une suite de la première; c'est qu'il y a un grand nombre de causes qui agissent sur le genre nerveux, puisqu'il se ressent presque toujours de toutes celles qui agissent sur tous les autres organes. Des vaisseaux trop ou trop peu remplis, une circulation trop vite ou trop lente, & tout ce qui peut produire cet effet, une respiration un peu gênée, une toux fréquente, un peu de tension ou d'irritation dans l'estomac, une digestion qui ne se fait pas bien, une constipation qui fait que le sang se porte à la tête, ou qui irrite les

nerfs des intestins , une diarrhée qui soustrait la matiere nutritive , un embarras dans le foie qui fait refluer la bile dans le sang , une pierre dans la vésicule , qui peut produire des spasmes mortels , une diminution dans les urines , ou leur croupissement dans la vessie , un calcul dans les reins , un irritant quelconque dans les autres organes internes ou externes , la transpiration supprimée , dérangent , quelquefois sur le champ , toujours à la longue , les fonctions du genre nerveux ; & comme les remedes indiqués par plusieurs de ces maladies lui sont souvent totalement contraires , elles nuisent doublement. La multitude de ces causes capables de le déranger , & qui se reproduisent presqu'inévitavelmente très-souvent les unes ou les autres , ont une impression plus marquée dès qu'il est déjà attaqué , & rendent sa guérison plus difficile ; & il faut en dire autant de plusieurs causes qui n'agissent presque que sur le genre nerveux , & dont l'action , incommode en santé , devient un obstacle au rétablissement , quand la maladie est déjà formée ; telles sont

l'air trop chaud , les odeurs , la méditation , l'application des sens , toutes les passions qui dans les personnes dont les nerfs sont déjà malades , produisent des effets très-forts & retardent considérablement la guérison.

Une troisieme difficulté , c'est la lenteur avec laquelle les remedes agissent sur le cerveau : on peut les porter immédiatement sur l'estomac & les intestins ; ils agissent plutôt sur certaines parties , plus tard sur d'autres ; mais de toutes les parties , il n'y en a aucune sur laquelle leur action , j'en excepte celle des spiritueux appliqués aux extrémités des nerfs , & dont l'effet est très prompt mais très-passager , il n'y en a aucune , dis-je , sur laquelle leur action soit aussi lente & aussi faible : on peut dire même qu'elle n'est presque jamais médiante , mais que l'on ne change l'état du cerveau qu'en changeant la machine presque toute entiere , ou par l'action sympathique de quelqu'autre organe.

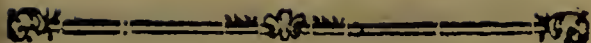
§. 88. Mais malgré toutes ces circonstances , il n'en est pas moins vrai que l'on voit guérir très-souvent des maux de nerfs très-fâcheux , soit qu'ils aient

leur siége dans le cerveau , dans la moëlle de l'épine , ou dans les troncs des rameaux nerveux ; & l'on remarque tous les jours des effets très-promptes des remèdes dans les maux de nerfs ; ce qui dépend sans doute de cette même cause qui fait que toutes les maladies affectent le cerveau ; de cette union beaucoup plus intime du cerveau aux autres parties que des autres parties entr'elles , union qui dépend elle-même de ce que toutes les parties tiennent au cerveau par les nerfs qui en font une partie. On a vu tout-à-l'heure que le cerveau souffre de tous les dérangemens parce qu'il est par-tout ; mais il en résulte aussi que , par la même raison , on peut lui faire du bien par-tout , & si les remèdes agissent tard sur la masse même du cerveau , ils agissent par-tout sur ses rameaux , dont les changemens en bien ou en mal se portent d'abord au cerveau même ; ainsi la même cause qui rend les maladies du cerveau si fréquentes & si rebelles , peut aussi donner quelquefois de la facilité à les guérir. J'ajouterai que s'il y a des causes dont il reçoive les impressions fâcheuses le premier , & presque le

seul , il est dans le même cas pour beaucoup d'impressions favorables , dont les bons effets se manifestent d'abord sur ce viscere de la façon la plus marquée ; on peut donc conclure de toutes ces observations , que les maux de nerfs ne sont point incurables , & que si on les guérit rarement ; cela dépend ou de causes accidentelles dont je parlerai ailleurs , ou de ce que l'on n'a pas assez étudié cette matiere , & que n'ayant pas donné assez d'attention aux différentes causes , on n'a pas toujours saisi les vrais moyens. Ainsi il résulte de tout ce que je viens de dire , premièrement , que les maux de nerfs ne sont point une maladie à négliger comme on le dit généralement , que ce n'est point une maladie chimérique , qu'ils peuvent avoir les suites les plus funestes , que cependant leurs suites mortelles sont rares , mais que le trouble qu'ils répandent dans la vie est de tous les jours , que par-là même ils demandent la plus grande attention , & exigent tous les soins du Médecin : en second lieu on a eu tort de les croire incurables ; on peut les guérir & on les guérit comme toutes

les autres maladies ; s'il y a des circonstances qui en rendent la cure difficile , il y en a d'autres qui la facilitent ; ils ont leurs cas incurables sans doute : mais les maladies les plus généralement curables cessent tous les jours de l'être , quand elles sont parvenues à un certain point , & les maux de nerfs n'ont point d'exemption à cet égard ; & sont incurables , 1°. quand la cause de leur désordre est par elle-même inguérissable , soit qu'elle soit fixe , soit qu'elle se reproduise continuellement ; 2°. quand par leur durée ils ont si fort affoibli les nerfs , qu'ils ne peuvent jamais se rétablir ; 3°. quand cet affoiblissement a été extrême dès la première action de la cause ; 4°. quand on a fait beaucoup de mauvais remèdes ; 5°. enfin quand la santé est trop dérangée , & que la Nature n'aide plus aux secours de l'art , ou plutôt , quand elle n'est plus en état d'employer les instrumens que l'art lui fournit.





CHAPITRE XIII.

Du traitement des maux de nerfs en général.

§. 89. **L**ES objets dont il me paroît que l'on doit s'occuper en parlant du traitement général des maux de nerfs sont, 1°. le traitement des maladies des nerfs même; 2°. celui des causes prédisposantes & déterminantes; 3°. l'examen des différens remedes généraux; 4°. le traitement des métastases; 5°. les préservatifs.

ARTICLE I.

Traitement des maladies propres des nerfs.

J'ai réduit les maladies des nerfs même à sept; leur trop grande foiblesse & leur trop grande tension; l'âcreté des esprits animaux; les maladies du sensorium; les maladies du muscle, celles des enveloppes des nerfs; cel-

les des parties qui les entourent : je dirai du traitement de chacune , non point tout ce qu'il y a à en dire , je le suppose connu d'ailleurs , mais ce qui est plus particulièrement relatif à mon objet.

§. 90. Quand on a bien constaté que les maux de nerfs sont un effet du trop grand relâchement , ou de la trop grande tension , la méthode de les traiter , est la même que celle que l'on emploie pour la fibre lâche & pour la fibre roide , & je ne dois point entrer dans le détail de ces traitemens qui sont si bien exposés dans les ouvrages de M. BOERHAAVE & des Médecins de son école. Je remarquerai seulement que dans les cas d'atonie , comme il arrive souvent que les nerfs de l'estomac , & que tous les nerfs en général ont une extrême sensibilité , il faut apporter une grande attention au choix des médicamens toniques , qui , s'ils ont de l'âcreté ou s'ils sont trop stimulans , ou trop astringens , agissent comme des irritans & nuisent alors au lieu d'être utiles ; c'est donc dans les toniques les moins âcres que l'on doit

chercher des secours , & sur-tout dans le choix des alimens , dans celui des boissons , dans tous les autres objets diététiques & principalement dans l'exercice & dans le choix de l'air. C'est ici encore où les frictions , dont je parlerai plus bas, sont un excellent secours ; & il ne faut jamais perdre de vue , dans les cas où la mobilité dépend du relâchement , l'observation de M. VAN SWIETEN ; une jeune fille , la plus mobile , qu'il se rappella d'avoir vu , à qui le plus petit bruit , une lumière un peu trop vive , donnoient des convulsions étonnantes , avec un sentiment de déchirement dans le bas-ventre , avoit éprouvé inutilement les remedes nervins les plus vantés ; enfin il lui fit enbander les jambes , les cuisses & tout le bas-ventre jusques au sein ; elle en éprouva d'abord le plus grand soulagement , & en continuant à la tenir enbandée pendant quelques mois , les remedes , si inutiles auparavant , agirent , & elle se rétablit (*n*). Les bains froids sont aussi

(*n*) Ad. aph. 28. tom. I. pag. 35. L'usage des bandages , comme auxiliaires des

un des secours les plus efficaces ; mais ils peuvent agir comme irritans & exigent des précautions dont je parlerai à l'article particulier des bains. L'eau à la glace pour toute boisson , l'infusion de cassia lignea , qui est un mucilage fin & aromatique si bien indiqué , quand il y a tout-à-la fois foiblesse & mobilité des premières voies , l'extrait spiritueux de racines de valériane , les eaux minérales chalybées & gazées , la mirrhe , l'assa foetida , le baume du Perou , la limaille de fer la plus fine , sont des toniques doux , si on les donne à petites doses , mais dont , en les continuant , l'effet est presque sûr.

§. 91. C'est dans les maladies produites par le trop de roideur des fibres , par la viscosité inflammatoire des humeurs , par la diminution de la transpiration quand elle dépend de quelqu'une de ces causes , que l'on doit employer la méthode relâchante ; forces affoiblies , est totalement négligé & ne devrait pas l'être. M. de GORTER a donné les vrais principes de leur action , & a indiqué une partie de leurs bons effets dans les Acta C. N. tom. 9. pag. 316.

c'est dans ces cas où celle de M. POME ; qui est la plus relâchante possible , a opéré de si belles cures.

Les principaux moyens de cette méthode sont un régime tout végétal & le moins favorable possible ; la privation de toute autre boisson qu'une boisson aqueuse , telle que l'eau fraîche pure , mais non pas à la glace , ou l'eau rendue légèrement mucilagineuse , en la faisant bouillir avec un peu de veau ou de poulet (ce sont les boissons si connues de M. POME) (x) , ou avec quelques plantes mucilagineuses , comme l'althea , la mauve , la violette , la réglisse ; la tisane d'orge , l'orgeat , l'eau & un peu de lait ; les bains tièdes très-longs & très-fréquens , ou d'eau simple la plus douce possible , telle qu'est ici celle

(x) VIRIDET avoit déjà dit que les bouillons de poulet ont quelque chose de spécifique pour calmer les vapeurs , pag. 168. 169. 203. mais quel avantage peut-il y avoir à écorcher ces pauvres animaux en vie ? cette idée seule pourroit donner des maux de nerfs , & il ne peut résulter de cette pratique cruelle aucun effet que l'on ne pût obtenir par des moyens plus doux.

du lac , ou d'eau adoucie par des plantes émollientes ; les lavemens légèrement tièdes souvent répétés ; un air doux ; point d'idées ni d'actions fortes ; un long sommeil.

Le petit lait est aussi un remède extrêmement indiqué dans ce cas ; & lorsque ces maux de nerfs affreux , que l'on attribue au desséchement des nerfs , dépendent de l'âcreté de la bile ou d'une disposition phlogistique dans les organes biliaires , ce qui est très-ordinaire , c'est le secours le plus prompt , le plus efficace & le plus sûr , & je ne pourrois pas dire combien l'on voit de maux de nerfs guéris par son usage , soit en boisson , soit quelquefois en lavemens.

Cette même méthode est aussi très-utile dans les cas où le fluide nerveux est trop âcre ; mais je reparlerai plus au long de l'âcreté en parlant du traitement des causes prédisposantes.

Les bains minéraux , à moins que ce ne soit de l'eau très-pure & seulement échauffée par la nature , sans aucun principe stimulant , tels que ceux de Pffeffer , de Slangen-Baden , de

Bains , seroient nuisibles ; toutes les eaux chalibées & gazées , aussi - bien que les bains véritablement froids irritent ; & il est étonnant de voir avec quelle facilité on ordonne ces remedes : mais il est très-ordinaire d'en voir résulter les plus mauvais effets.

§. 92. Le sensorium , à moins qu'il ne soit attaqué par les vices du cerveau dont je parlerai dans le chapitre des maladies soporeuses , ne doit être envisagé que comme nerf ; il éprouve donc les mêmes maux ; ou plutôt , les maux du sensorium & des nerfs sont la même chose , & exigent le même traitement ; on auroit pu ne pas faire un article à part de ses maladies.

§. 93. Quand l'irritabilité est viciée , les mêmes caractères qui servent à faire reconnoître ce vice , servent à en faire découvrir les causes ; & le traitement est une suite de la cause connue ; j'ai vu une femme à qui l'excès des bains tièdes avoit donné une mobilité excessive , qui ne me parut dépendre que de l'irritabilité augmentée , & que des bains très-froids guérissent promptement.

§. 94. En se rappelant ce que j'ai

dit des maladies des enveloppes des nerfs , on comprend qu'elles font souvent très-difficiles à connoître ; que lors même qu'elles font connues, elles peuvent exiger des traitemens très-différens , & que le succès de ces traitemens peut être très - incertain ; en général les épanchemens ou les endurciffemens dans la cellulofité , font très-opiniâtres ; il en arrive quelquefois qui font produits par le virus vénérien ; un long ufage des mercuriels est ce qui peut le mieux y remédier ; ces mêmes mercuriels , les antimoniaux , les décoctions les plus pénétrantes , fans être trop âcres , telles que celles de racines de faponaire & de bois de gayac , fur-tout s'il est possible d'en aider l'effet par des fomentations convenables les plus rapprochées que possible du mal , des bains même analogues , & fur-tout un régime très-fobre & très fondant , ont quelquefois réuffi dans des cas femblables ; on en trouvera des exemples dans les traités des maladies particulières.

ARTICLE II.

Du traitement des causes prédisposantes.

§. 95. Les maux de nerfs qui sont le fruit de l'hérédité, de la nativité, de l'éducation, ne peuvent se guérir que par les attentions les plus suivies sur toutes les parties du régime, dirigées sur les indications fournies par les recherches les plus exactes sur le caractère des dérangemens que ces trois causes peuvent avoir produit; il seroit impossible d'entrer dans ces détails; mais il suffit d'en avoir présenté le principe & d'en donner un ou deux exemples. Consulté pour une fille de neuf ans, très-bien faite, dont tous les visceres paroissoient en bon état, mais qui avoit le genre nerveux si mobile que la plus petite cause lui donnoit des convulsions, je crus, après avoir examiné toutes les circonstances, que le mal ne pouvoit dépendre que d'un principe d'humeur goutteuse, qui étoit extrêmement forte dans la famille de son pere: je lui ordonnai le régime le plus doux, l'usage du lait d'ânesse tous les matins pendant deux ans;

de petites doses d'antimoine crud , de quatre en quatre jours , & des demi-bains légèrement tièdes deux fois par semaine , pendant les sept plus beaux mois de l'année ; elle suivit exactement ce régime , non-seulement pendant deux ans , mais pendant près de quatre , & j'ai su qu'à quatorze ans elle jouissoit depuis long tems de la santé la plus affermie. On voit souvent des enfans d'une violence & d'un emportement qui étonne & effraye dans un âge si peu avancé , & l'on a souvent trouvé que les meres ou les nourrices avoient fait un excès de vin auquel on devoit rapporter ce malheureux vice des enfans ; j'en ai vu un qui à l'âge de quatre ans étoit furieux au moins quatre ou cinq fois par jour , & toujours agité : l'usage du petit-lait , des fruits fondans , de quelques laxatifs doux , & des bains tièdes , continué jusqu'à le rendre extrêmement foible , le changerent au point , non pas d'en faire l'enfant le plus souple , mais de faire disparoître toutes ses violences ; je finis par quelques bains frais pour lui redonner plutôt des forces , & chasser une légère disposition à la

tristesse qui paroïssoit une suite de la foiblesse. Indépendamment du changement moral , il en arriva un physique très frappant ; c'est que sa peau , toujours rude auparavant , devint extrêmement souple & est restée telle.

Quand quelque vice d'organisation paroît être la cause première de l'irritation nerveuse , ou contribuer beaucoup à l'entretenir , il faut examiner attentivement s'il n'y auroit point quelque moyen mécanique d'en diminuer les effets.

§. 96. Quand une crue trop prompte a laissé dans cet état de foiblesse , qui , comme on l'a vu ailleurs , occasionne tant d'accidens nerveux , les moyens les plus propres à y remédier sont un choix d'alimens nourrissans sous un petit volume , un usage habituel de légers aromates , & d'un peu de vin plus tonique que spiritueux , l'eau à la glace , un air sec , un très-grand exercice & des bains très-froids.

Tous les dérangemens produits par les erreurs dans l'usage des choses non naturelles, doivent être corrigés, autant qu'il est possible de les corriger , par

l'usage des contraires ; & cette loi est trop négligée , lors même que les circonstances permettroient de l'observer , relativement à l'air , qui étant un agent dont les effets sur l'homme ne sont jamais interrompus , & celui de tous dont les mauvais effets sont les plus marqués & les plus certainement nuisibles , si l'on ne se soustrait pas à son action dans les époques où elle est funeste (*a*). Les Anglois sont presque les seuls qui aient senti l'importance de cette regle ; ils observent de changer de pays à mesure que la saison y amene un air nuisible pour leur état , & j'en ai vu un grand nombre , dans leurs transmarches , qui ont évité par-là les progrès de maux qui les auroient tués , s'ils étoient restés chez eux , & qui enfin , par cet usage

(*y*) On a une très-bonne dissertation de M. H O F M A N , de *perègrinationibus instituendis sanitatis causâ* , mais trop peu lue ; ainsi que tous les ouvrages de cet excellent Médecin , & une autre non moins bonne de M. S T A H L , qui est encore moins lue ; parce que ses ouvrages , qui ne sont presque des theses , ne sont pas encore réunis , quoique bien dignes de l'être.

habituel d'un air convenable , & par le grand exercice , sont parvenus à dissiper des germes de maladies contre lesquelles les remèdes ne pouvoient rien. Dans les pays très-chauds , il y a des maux de nerfs que les chaleurs brûlantes de l'été ramènent toutes les années , & qui ne cèdent qu'au passage dans un air plus froid ; dans les pays où les hivers sont froids , il y a d'autres maux de nerfs , dont le froid renouvelle les accès , & que l'on ne peut prévenir que par le passage dans les pays chauds. Dans le premier cas , les malades doivent se procurer des années sans été , dans le second des années sans hiver ; ils évitent par-là les accès , & les nerfs n'étant point irrités , ont le tems de reprendre leurs forces. C'est sur-tout dans les cas où une humeur âcre est une cause d'irritation nerveuse renaissante tous les hivers , & occasionne des asthmes , des coliques , des accès d'hypocondrie , que l'on gagne infiniment à aller passer cette saison dans les pays chauds ; quelquefois un seul hiver suffit pour amander considérablement l'état du malade ; en général quand , comme les oiseaux de pas-

sage , on ne peut pas soutenir l'intempérie de certains climats , il faudroit pouvoir en changer comme eux. M. LORRY a vu une femme délicate , qui appelée par les affaires de son mari à s'établir dans une ville maritime de la basse Allemagne , y étoit tourmentée de convulsions cruelles , qui finissoient dès qu'elle rentroit en France. Trois fois elle voulut essayer cet établissement , & trois fois les convulsions la forcerent de rentrer dans sa patrie , où elle jouit d'une bonne santé (ζ). On voit tous les jours de la façon la plus frappante les effets sensibles des différens airs sur les personnes qui ont le genre nerveux très sensible ; la plus légère altération dans la chaleur , l'humidité , la pesanteur de l'air , un air trop enfermé , l'action de quelque miasme imperceptible pour d'autres , leur occasionnent des accidens graves qui devroient être une indication à faire changer d'air plus souvent ; & les impressions de l'air sont peut-être plus de conséquence dans les maux de nerfs que dans les

(ζ) *De Melancholiá.* tom. 2. pag. 50.

maux de poitrine : on a vu un homme délicat qui étoit affecté désagréablement s'il y avoit un linge mouillé dans la chambre où il se trouvoit (a).

§. 97. Les maux de nerfs produits par les évacuations excessives quelconques, saignées, hémorragies, diarrhées, pertes blanches, sueurs, &c. n'exigent ordinairement d'autres soins que ceux que l'affoiblissement indique : il faut fortifier, sans irriter.

§. 98. Mais quand les maux de nerfs sont la suite d'une suppression accidentelle des regles, on ne peut point la traiter comme si les maux de nerfs ne subsistoient pas ; tous les moyens irritans employés dans cette circonstance jettent tout le genre nerveux dans un éréthisme qui aggrave tous les symptômes, & qui affermit la suppression ; c'est du tems, d'une grande attention à éviter tous les alimens & toutes les boissons qui peuvent, ou fatiguer l'estomac, ou irriter le genre nerveux, ou épaisir les humeurs, d'un exercice très-fréquent, des frictions régulières sur les reins, le bas-ventre, les

(a) *Journal de Paris*, en Janv. 1779.

cuiſſes & les jambes , & d'un uſage circonſpect d'eaux minérales acidules que l'on peut eſpérer quelques ſecours. Il eſt ſur-tout de la plus grande importance d'éviter les émétiques & les purgatifs que l'on prodigue ordinairement dans ces circonſtances , & qui nuifent toujours , ſoit quand il y a des maux de nerfs , ſoit quand il n'y en a point. S'il y a une vérité démontrée en Médecine par l'expérience , c'eſt que les purgatifs cimentent les ſuppreſſions , & quoique les émétiques produiſent moins certainement ce mauvais effet , ils en ont d'autres qui leur ſont particuliers , & je ne connois aucun exemple d'une ſuppreſſion guérie par leur uſage.

Ce que l'on ne doit ſur-tout jamais perdre de vue dans le traitement des ſuppreſſions , c'eſt leur cauſe , puisqu'il y a nombre de cas dans leſquels cette ſuppreſſion n'eſt point un mal , comme toutes les fois que la malade a été affoiblie par quelque maladie aiguë , toutes les fois qu'elle a eu quelque hémorragie ou quelque autre évacuation très conſidérable , toutes les fois qu'un état de langueur l'a forcée

à une grande sobriété , & à une inaction soutenue ; enfin toutes les fois que la malade doit avoir fait moins de sang qu'à l'ordinaire , les regles cessant d'être nécessaires , leur suppression n'est souvent point un mal , & c'en seroit un très-grand que de vouloir en forcer le retour ; j'ai vu une multitude de personnes à qui l'on a fait par-là le plus grand mal ; tout ce que l'on doit faire alors , c'est d'employer les moyens les plus doux pour empêcher que quand le besoin d'évacuation reviendra , la Nature ne se fourvoie & ne détermine la pléthore ailleurs.

Quand la suppression est la suite des passions, on doit éviter avec encore plus de soin les emménagogues actifs ; j'ai cité ailleurs un exemple frappant du danger d'oublier cette loi. Les calmants , les demi-bains , le mouvement , les frictions & le tems sont encore les meilleurs remedès. Le régime , & même , en cas de besoin , la saignée remédieroient aux accidens graves que la pléthore pourroit produire.

Quand elle est la suite de quelque accident physique, comme l'humidité ,

le froid , les veilles , des erreurs dans les alimens ou les boissons , on peut se permettre des secours un peu plus actifs que dans les cas précédens ; mais je le répète , en général les suppressions ne veulent point de remèdes violens , & l'emploi des emménagogues dans ces circonstances détruit la santé des neuf dixièmes des femmes pour qui on les emploie , & la détruit d'autant plus sûrement qu'elles sont plus jeunes & plus délicates : il faut même faire bien attention que souvent la violence des accidens , qui est une preuve de l'extrême mobilité de la malade , ne devrait servir qu'à rendre plus circonspect sur l'emploi des remèdes actifs ; mais au lieu de cette circonspection , elle produit souvent un effroi & un trouble qui fait que l'on recourt aux moyens les plus nuisibles.

Quand la suppression est l'effet de l'âge , elle exige un traitement que j'ai promis de donner ici ; mais pour en saisir les principes , on doit se rappeler ceux que j'ai établis sur les causes des maladies de cette époque ; ils en sont une suite.

§. 99. La première attention, qu'il

faut avoir , c'est de ne point se tromper sur cet état ; l'époque , comme je l'ai dit , en commence souvent de très-bonne heure ; & en général , quand après quarante ans on remarque , sans cause apparente , des irrégularités dans le cours des regles , soit quant au tems , soit quant à la quantité , on peut soupçonner que l'équilibre commence à s'altérer , que le tems de la cessation commence , & il faut bien se garder de vouloir rien forcer , mais on doit examiner attentivement l'état de la malade ; on trouve quelquefois une cause accidentelle qui peut contribuer à ce désordre ; si l'on y remédie , l'ordre se rétablit & se soutient souvent encore plusieurs années. Quand le dérangement est bien décidé , le grand but alors est de prévenir la pléthore , & pour cela il faut diminuer la nourriture , & faciliter toutes les autres sécrétions. On doit encore bien faire attention , 1°. que le genre nerveux étant très-sensible à cette époque ne soutient point les choses irritantes , ni un régime échauffant ; 2°. que très-souvent la transpiration se déränge ; 3°. que l'état de l'utérus ayant des

influences très-marquées sur plusieurs organes, les dérangemens qu'ils éprouvent ne sont très-souvent que sympathiques, & ne demandent d'autre traitement que celui qui est indiqué par la circonstance ; si l'on veut par exemple, & on ne le veut que trop souvent, traiter tous les dérangemens de l'estomac par des remedes qui seroient indiqués dans d'autres circonstances, & si l'on veut employer les émétiques & les purgatifs, on peut produire les plus grands accidens ; l'estomac souffre ordinairement alors, ou parce que ses nerfs sont irrités sympathiquement, ou parce que le sang qui n'a plus son ancien cours, engorge les vaisseaux de l'estomac & des intestins, ce qui produit quelquefois la maladie noire, & l'on sent combien seroient dangereux à cette époque les remedes âcres. Il peut cependant y avoir des circonstances qui exigent des évacuans ; mais alors il faut choisir ceux dont l'action est la moins violente, & employer toutes les précautions pour qu'elle ne nuise pas.

D'après ce que j'ai dit, on comprend qu'indépendamment de la di-

minution sur la quantité des alimens ; on doit choisir les moins nourrissans & les plus doux. Les viandes blanches, les végétaux, un peu de lait si on le digere bien, de l'eau pure pour boisson, sont la diete la plus propre à remplir toutes les indications, à moins que quelque circonstance particuliere n'exige des exceptions qui doivent toujours être sous-entendues, quand on propose des regles générales.

Des lavemens d'eau simple, ou d'infusion de plantes émollientes, sont extrêmement utiles, quand il y a dégoût, constipation, chaleur dans le bas-ventre, ou dans les urines, & feu à la tête.

Les bains tiedes, s'il n'y a point d'hémorragie, en facilitant la transpiration & en prévenant les engorgemens & les spasmes, sont encore extrêmement utiles ; mais à cette époque il faut être très-circonspect sur l'usage des bains d'eaux thermales, qui sont un remede trop actif, aussi bien que la boisson de beaucoup d'eaux minérales dont plusieurs femmes se sont trouvées très mal.

Quand la suppression se fait tout-

à-coup, & que la malade est pesante, engourdie, triste, qu'elle a des maux de reins, ou de tête, de l'oppression, de la pesanteur dans la matrice, des hémorroïdes, il faut nécessairement la faire saigner, afin de prévenir des accidens que le régime n'a pas le tems de dissiper; souvent à cette époque la saignée dissipe sur le champ les accidens nerveux les plus forts, quand ils dépendent de l'engorgement sanguin des vaisseaux de l'utérus & du voisinage. Il y a des femmes qui craignent ridiculement la saignée, fondées sur le préjugé qu'elle dispose à l'hydropisie; mais ce qui dispose à l'hydropisie, ce sont les obstructions qui se forment, les sécrétions qui se dérangent, l'action des vaisseaux qui s'affoiblit par le trop de tension, l'absorption qui ne se fait pas par la même cause; & la saignée qui remédie à ces différentes causes, devient alors le meilleur préservatif de l'hydropisie. J'ai vu plusieurs femmes que j'ai fait saigner tous les mois pendant les six premiers mois; alors le régime ayant eu le tems d'agir, j'ai pu éloigner successivement la saignée, mais quelquefois on ne peut la quitter

tout-à-fait qu'au bout de plusieurs années.

Quand chez une femme saine & d'un bon tempérament , ce sont des hémorragies très-considérables qui l'affoiblissent , il faut nécessairement , à moins que quelque circonstance particulière n'y mette obstacle , en venir à la saignée répétée aussi plusieurs fois , suivant le besoin ; quelquefois à un régime tout végétal , & à un usage modéré des acides minéraux , qui sont presque le seul calmant sûr dans ces sortes de cas. La crème de tartre , & les tamarins , comme laxatifs doux & calmans tout-à-la-fois , sont très-utiles , moyennant que l'on n'en abuse pas , & qu'il n'y ait point d'acides dans les premières voies.

Dans les femmes d'un tempérament foible , qui ont la fibre lâche & le sang dissous , chez qui cette dissolution du sang est la première cause des pertes , ce traitement ne vaudroit rien ; il faut bien , il est vrai , une grande sobriété , mais on doit faire usage d'alimens moins aqueux ; l'alun à petites doses , mais continuées , & le quinquina , sont nécessaires ; on doit ordonner la rhu :

barbe ou le rhapontic comme laxatifs , & les réitérer de tems en tems , puisque dans les cas de pertes utérines , les laxatifs sont presque toujours nécessaires ; une tisane d'oranges ameres , recommandée , je crois , par SEPTAL le premier , & que j'ai très-souvent employée avec succès , est encore un secours fort bien indiqué.

Les bains froids sont quelquefois indispensablement nécessaires dans ce cas , au lieu que dans le premier , je ne les ai jamais employés que quand il n'y avoit plus de pléthore , quand le régime avoit diminué & adouci la masse des humeurs , & quand l'hémorragie ne paroissoit se soutenir que par raréfaction & par habitude , & dans ces cas là , j'en ai vu des effets très-prompts : mais c'est toujours dans les intervalles que je les emploie ; il ne faut y recourir pendant le flux que dans des cas où l'on auroit à craindre pour la vie de la malade.

Quand des engorgemens dans l'utérus ou dans les parties voisines , sont présagés ou annoncés par les symptômes qui les caractérisent , c'est en-

core à la saignée, au petit-lait, ou aux boissons délayantes, telle que la simple décoction de chiendent (*b*), aux bains tièdes, aux lavemens & à quelques légers laxatifs qu'il faut recourir; mais dans ce cas les acides minéraux ne sont pas indiqués, à moins qu'il ne survînt beaucoup de fièvre, & les nitreux sont à préférer.

Quand on ne peut trouver d'autre cause aux hémorragies qu'un principe d'âcreté, il faut recourir au lait d'ânesse que j'emploie d'ailleurs peu à cette époque, parce que j'ai vu quelques femmes qui l'avoient pris avec succès en d'autres tems, & qui se plaignoient alors qu'elles le digéroient moins bien; mais ce petit nombre d'observations ne doit point faire loi.

Il y a des cas, dans lesquels l'hémorragie n'est entretenue que par le spasme: alors la saignée seroit plus nuisible qu'utile; & le lait d'ânesse peut être très-utile; j'ai souvent ordonné l'opium ou le sirop de pavot blanc à assez grosse dose pour arrêter sur le champ l'hémorragie.

(*b*) *Gramen caninum.*

Quand le teint & les autres symptômes paroissent annoncer des embarras au foie, le régime tout végétal, & un usage très-suivi du petit-lait, entremêlé de quelques laxatifs, tels que l'électuaire de casse, les tamarins, les lavemens de plantes savonneuses, les bains sont les meilleurs remèdes.

Dans les érétypeles habituels, qui, comme je l'ai dit, sont aussi souvent une des suites de cette époque, le même traitement est le meilleur, aussi-bien que dans les maladies cutanées.

Les sueurs, quand elles sont assez considérables pour épuiser, ou assez fréquentes pour fatiguer beaucoup la malade, tiennent à une disposition au spasme dans les premières voies, que j'ai vu céder aux bains tièdes mieux qu'à aucun autre remède; & j'ai aussi donné quelquefois avec succès les eaux de Seltzer, coupées avec le lait écrémé.

Quand il s'est formé des engorgemens qui pourroient devenir schirreux, de tous les fondans les mercuriels sont ceux qui réussissent le mieux; on peut alors les allier à des bains & à des eaux thermales un peu actives; celles de Bourbonne & de Vis-

baden font très-bien indiquées, moyennant qu'il ne reste aucune disposition inflammatoire, que le scirre ne soit point formé, & qu'il n'y ait aucune disposition cancéreuse; dans ce dernier & funeste cas, le traitement est le traitement ordinaire de ce mal.

Doit-on indistinctement conseiller un caustere à toutes les femmes à cette époque, comme quelques Médecins le font? Je suis fort éloigné de le penser, je ne l'ai fait que très-rarement, & cela seulement dans les cas où il auroit pu leur être utile indépendamment de cette époque.

M. FOTHERGILL ne l'admet que quand il y a une âcreté bien décidée, ou des maladies cutanées ou glanduleuses; mais ses effets ne sont pas sûrs même dans ces cas; & dans tous les autres, il feroit plus de mal que de bien, en affoiblissant en pure perte, & en devenant souvent un centre de douleur, un foyer d'irritation qui, chez des personnes très-sensibles, produit quelquefois de fréquens spasmes dans la partie, & de légers mouvemens convulsifs toutes les fois qu'on les panse;

j'en ai rapporté un exemple ailleurs (c) & je reparlerai du cautere en général dans le chapitre de l'épilepsie.

Si les regles sont supprimées accidentellement, à l'approche de l'âge où elles se suppriment naturellement, il arrive souvent qu'elles ne se rétablissent plus & que la suppression absolue est hâtée; dans ce cas, il faut employer les mêmes secours que pour cette dernière époque, & sur-tout éviter les emménagogues qui produiroient certainement des maux de matrice fâcheux.

§. 100. Quand les maux de nerfs sont la suite de la grossesse, du nourissage, des pertes blanches, des hémorragies & des évacuations excessives, ils n'exigent d'autre traitement que celui qui est indiqué par ces divers états, & que je ne dois point donner ici. Je parlerai dans le chapitre de la consommation dorsale des suites des excès vénériens; mais il y a encore d'autres causes dont le traitement exige quelques attentions particulières.

(c) *Epistola Hallero.*

§. 101. Quand la foiblesse vraie de l'estomac, son atonie, sa disposition à former des glaires, en détruisant la nutrition dans son principe, ont produit des maux de nerfs, on doit commencer par rétablir l'estomac; malheureusement il a presque toujours un degré de sensibilité qui fait que l'action des toniques devient très-aisément irritante; il faut cependant, malgré cette difficulté, le ranimer; dans ces cas l'extrême sobriété, & la plus grande attention à choisir des alimens qui sous un petit volume nourrissent sans stimuler, sont le premier secours; l'eau à la glace, l'exercice, les bains froids, qui en agissant sur la peau fortifient l'estomac, sont aussi très-utiles; & enfin quand la sensibilité de l'estomac est déjà diminuée, de petites doses de mirrhe, de fer, & d'extraits amers sont les remèdes les mieux indiqués. Les vrais vins d'Alicante, ceux de Madere & Malaga doux, les vins muscats de France les mieux choisis, sont aussi quelquefois utiles.

§. 102. On a vu précédemment que

l'âcreté des humeurs étoit très-souvent la cause des maux de nerfs ; il y a des âcretés caractérisées , dont le traitement seroit déplacé ici : mais celle qui est le plus ordinaire , qui est une des causes les plus fréquentes du dérangement de la santé , est cette espece d'âcreté que l'on désigne presque partout aujourd'hui sous le nom de scorbutique , qui ne l'est cependant point , puisqu'elle differe dans ses causes , dans sa nature , dans ses caracteres , dans ses symptômes & dans son traitement du scorbut , & qui n'est qu'une vraie cacochymie dans le sens exact de ce mot ; elle est de tout les pays , de tous les tems , & elle attaque tous les âges. (*d*) Elle se manifeste plus particulièrement sur les gencives , c'est sans doute ce qui l'a fait croire scorbutique , & produit premièrement dans les nerfs

(*d*) Je n'envisage ici la cacochymie que comme principe d'irritation : parvenue à un certain point , elle a beaucoup d'autres effets , & dégénérée en cachexie , elle est une des maladies les plus opiniâtres. Les Médecins , depuis quarante ans , ont trop donné à l'état des solides & trop peu à celui de la masse du sang.

des dents , des joues , de toute la tête , ensuite de tout le corps , des irritations d'abord simplement douloureuses , ensuite très-souvent spasmodiques ; des maux de gorge , des toux , des douleurs d'estomac , des coliques ; d'autres fois elle se porte à la peau , où elle produit des boutons & des démangeaisons , & les autres organes sont mieux ; elle n'a aucun spécifique connu , elle n'en est pas même susceptible , parce qu'elle n'est pas une , & l'on ne s'est point assez occupé de son traitement ; on se contente d'ordonner des bouillons antiscorbutiques , apéritifs , adoucissans , des eaux minérales , des bains , tout cela très-indistinctement , & sans aucune attention à ses causes ; ces secours n'opèrent point ou opèrent mal ; le mal va en empirant , les symptômes qui n'étoient rien d'abord augmentent , on ne traite plus que les symptômes , & enfin les malades tombent dans la langueur , l'atrophie , le tremblement , & un marasme qui se termine par l'hydropisie ou par l'étisie.

Je ne puis point dire ici tout ce qu'il y auroit à dire sur cet état ; mais je ferai simplement quelques remarques

qui pourront servir aux jeunes Médecins appellés à voir des maux de nerfs qui leur paroîtront dépendre de cette espece d'âcreté, prétendue scorbutique, mais qui ne l'est point, que les antiscorbutiques les plus vantés aggravent quelquefois considérablement, & qu'il ne faut envisager & traiter que comme une cacochymie.

Il y a des parens cacochymes dont les sucs dépravés se transmettent à leurs enfans, qui naissans avec ces humeurs mal élaborées & âcres, en sont affectés dès leur premiere enfance; mais souvent on peut être né sain, & tomber dans cette dégénération des humeurs qui me paroît dépendre le plus ordinairement *a* des digestions viciées, & d'un mauvais régime long-tems continué; *b* d'un dérangement dans la sécrétion de la bile: voilà sans doute pourquoi elle se produit souvent après les longs chagrins; *c* des veilles opiniâtres; *d* de la transpiration dérangée, comme on l'éprouve souvent dans les airs mal-sains, après une vie trop sédentaire, après des veilles trop longues.

Ce n'est qu'en faisant attention à ces causes, & en cherchant à distinguer quelle est la véritable, que l'on peut se flatter de guérir cette disposition, qui, si on la laisse invétérer, altere les solides mêmes, & ensuite ne se déracine presque jamais complètement. Par ce que j'ai dit, on doit déjà comprendre que c'est ordinairement en rétablissant les digestions, en faisant couler la bile, en observant un régime doux, & en facilitant la transpiration que l'on peut se flatter de guérir.

On comprend pourquoi souvent le lait, souvent les bouillons adoucissans & mucilagineux, souvent les bains tièdes font beaucoup de mal, quelquefois beaucoup de bien. Si l'on emploie les adoucissans pendant que la bile coule mal, si l'on ordonne les bains tièdes dans un tems où il y a des amas dans les premières voies, & où les solides ont déjà perdu leurs forces, ils nuisent. Quand on a rempli les deux premières indications, les adoucissans, & sur tout le lait d'ânesse, réussissent très-bien, s'il n'y a point de foiblesse, & que les eaux minérales aci-

dules qui ne sont pas trop fortes opèrent de si bons effets , sur-tout si on les joint aux bains frais. Les eaux minérales fortes irritent quelquefois à un point étonnant.

Sil y a un remede qui convienne assez généralement dans tous les cas de cette maladie , c'est la décoction de racine de lampée , ou patience , (e) prise dans la saison où elle a le plus d'efficace , c'est-à-dire depuis le milieu de Mars jusqu'au mois de Juin ; tonique , laxative , apéritive , elle purge doucement , elle fait très-bien couler la bile , elle donne de l'appétit , aide les digestions & rétablit la transpiration.

§. 103. Les effets nervins d'une humeur âcre repercutée sont ceux des irritans locaux , des poisons , des remedes trop violens qu'il faut envisager comme des poisons ; ils cèdent à un certain point aux secours généraux que l'on emploie contre ces causes , & à ceux qui rappellent l'humeur à un siege moins dangereux : mais les nerfs gardent cependant , s'ils ont été violemment attaqués , une sensibilité

(e) *Lapathum acutum.*

qu'il est souvent très-difficile de diffiper.

§. 104. Quand on a été réellement empoisonné, que l'estomac & les intestins, dépouillés de leur mucosité, mis à nud, souvent légèrement ulcérés, ont acquis cette excessive sensibilité qui fait que tout aliment, toute boisson les irritent, un long usage du lait d'abord pur, ou coupé avec un peu d'eau commune, ensuite avec des eaux acidules non martiales, très légères, sont le meilleur remede; on peut venir à le couper avec des eaux ch'alibées, quand il reste plus de foiblesse que de sensibilité.

Le régime doit être entièrement lacteux & farineux; les fruits fondans, les herbes savonneuses, sont alors des irritans. J'ai vu, il y a très-long-tems, une femme & un de ses fils, qu'un spécifique contre les fievres d'accès, dans lequel il entroit certainement de l'arsenic, avoit mis dans l'état le plus fâcheux; après des vomissemens & une diarrhée très-forte qui avoient duré onze jours chez la mere, dix-sept chez l'enfant, il leur étoit resté une si grande sensibilité dans ces parties, que toutes les boissons & les ali-

mens leur donnoient des douleurs cruelles , non-seulement à l'estomac , mais dans tout le corps , de l'étouffement , de vains efforts pour vomir , un ténefme habituel , & à la mere une soif inextinguible , & une privation totale de sommeil , avec des douleurs desyeux qui l'empêchoient absolument de les ouvrir ; l'enfant avoit de fréquens mouvemens convulsifs & un effroi habituel. On avoit malheureusement opposé d'abord à cet état , de la thériaque & du vin rouge bouilli longtems avec de la muscade ; je les mis pour toute boisson à de l'eau avec un quart de lait , & pour toute nourriture , à une bouillie très-claire ; le pain dans ces cas a trop d'acide ; les farineux non fermentés valent beaucoup mieux. Le régime les soulagea peu-à-peu & guérit enfin parfaitement l'enfant ; mais la mere , qui s'en écarta peut-être un peu trop tôt , ne se remit pas aussi complètement. Dans une situation plus aisée , les gelées de veau , les blancs mangers , l'orgeat , tous les farineux les plus délicats , auroient pu servir à varier ce régime , le lait d'ânesse auroit adouci plus promptement que l'eau

& le lait, & ensuite l'usage des eaux minérales, tels que je l'ai prescrit, auroit redonné plus promptement les forces; mais cependant ce traitement qui est à la portée des plus pauvres est le traitement essentiel. Les eaux thermales soufrées peuvent être très-utiles pour redonner les forces & rétablir les fonctions dans plusieurs cas (f). La décoction de cassia-lignea m'a servi avec le plus grand succès, chez un homme qui avoit été empoisonné avec du verd de gris, à faire passer le lait qui ne passoit pas avec l'eau.

Dans les accidens nervins qui dépendent des vers, la racine de valériane est extrêmement indiquée.

§. 105. Quand les maladies aiguës sont parfaitement jugées, le tems, le régime & l'exercice dissipent entièrement les maux de nerfs que l'on peut avoir eu dans la convalescence; mais les erreurs de conduite à cette époque peuvent les prolonger. Quand les maladies ont été mal jugées, il est inu-

(f) M. NAVIER les recommande, & dit en avoir vu de bons effets. *Contrepoisons de l'arsenic, du sublimé, &c.* 12. 2 vol.

tile de vouloir traiter les maux de nerfs jusqu'à ce que l'on ait remédié au désordre qui est resté dans la machine , & cela est souvent difficile. Si l'on ne voit que les maux de nerfs ; si l'on n'envisage cet état que comme de simples vapeurs que le temps dissipera , ou auxquelles on n'oppose que des antihystériques , les malades vont de mal en pis & quelquefois périssent.

J'ai vu périr , il y a quelques années , d'une fièvre lente , produite par un abcès dans le méfentere , à la suite d'une violente fièvre aiguë , un malade que pendant cinq semaines on avoit traité avec la teinture de castor , parce qu'on le regardoit comme un simple vapoureux ; & il n'est point fort rare que de petites vomiques , après des fièvres , occasionnent quelquefois de simples symptômes vapoureux , avant que de produire une fièvre lente , quelquefois même elles peuvent être tout-à-coup mortelles au moment de leur rupture , sans que l'on se soit douté de leur existence , & sans que l'on ait vu autre chose que des langueurs nerveuses , auxquelles on n'opposoit que des secours les plus contraires à ceux qui

étoient nécessaires. Les méprises à cet égard sont si fâcheuses, qu'il m'a paru important de présenter ces observations, qui serviront à mettre en garde dans des cas de cette espece.

Il y a de ces maux qui sont absolument incurables, quand ils sont la suite d'un dépôt formé à l'origine ou dans le trajet de quelque nerf important ; les surdités, les mutismes, les cécités, l'épilepsie, l'imbécillité même, qui arrivent quelquefois après la petite vérole, la rougeole, la fièvre écarlatine négligées, laissent bien peu d'espérance, à moins que l'on ne cherche à y remédier dès le premier moment, & que l'on ne suive le traitement avec la plus grande régularité.

§. 106. Quand les maux de nerfs sont la suite des maladies de langueur, ce sont ces maladies qu'il faut traiter, & ce traitement est étranger à cet ouvrage ; mais la sensibilité que les nerfs ont acquise ne doit point être perdue de vue ; elle exige de grands ménagemens & de grandes attentions dans le choix des remedes ; parce que s'ils sont irritans, elle en pervertit entièrement l'effet ; dans les obstructions les

fondans actifs produisent des spasmes ; qui , en agissant sur-tout sur les parties malades, aggravent l'engorgement, que des fondans plus doux auroient diminué , parce que n'étant point trop âcres & n'irritant point les nerfs , leur action n'auroit point été troublée. L'inattention , presque inconcevable , que l'on donne à cette observation, produit tous les jours les accidens les plus graves , augmente les maladies les plus légères , rend incurables celles qui sont un peu plus fortes , & détruit les tempéramens les plus vigoureux. Si je reviens souvent à ces plaintes & à ces observations , c'est qu'une multitude d'histoires de maladies que j'ai sous les yeux , de différens pays , me prouve à quel point la plûpart de ceux qui exercent la Médecine sont encore peu attentifs , ou peu instruits sur le danger qu'il y a à négliger les mauvais effets de l'irritation des nerfs dont j'ai rapporté un exemple ailleurs.

§. 107. Quand les maladies dépendent des lésions externes , on est moins exposé à des incertitudes sur leur cause , la marche du traitement est par là-même bien plus sûre , & je n'ai rien à en dire.

que ce qu'on pourra trouver dans le traitement des maladies particulieres. Quand elles dépendent de causes morales, elles exigent quelques réflexions particulieres que je présenterai en peu de mots.

Du traitement des passions.

§. 108. Quoique les passions entrent dans l'essence de l'homme, leurs excès, dont on a vu plus haut les ravages, peuvent cependant être envisagés comme une maladie; ils prouvent une sensibilité excessive des nerfs qui sont trop affectés par leurs objets & qui réagissent trop violemment; & c'est sur ce principe que GALIEN a composé un petit ouvrage très-intéressant, (g) où il prouve que les mœurs sont une suite de la constitution, & que la façon de penser est altérée par

(g) *Quod animi mores corporis temperamenta sequantur*, CHARTER. tom. 5. pag. 440. Il y rappelle la distinction des trois ames de PLATON, la ratiocinatrice, l'irascible, & la concupiscible; celle-ci a son siege dans le foie, l'irascible dans le cœur, & la premiere, dont PLATON a prouvé l'immortalité, dans le cerveau. pag. 446.

le chaud , par le froid , par les différens pays , par les différens alimens , par les différentes boiffons , en un mot par la variété des choses non naturelles ; c'est dans cet ouvrage où il fait la fameuse promesse de chasser les vices & de donner les vertus par le secours de la Médecine (*h*). Il comptoit apparemment sur des malades bien constants & bien exacts , & l'on ne doit pas espérer d'en trouver souvent de tels ; mais le principe de GALIEN n'en est pas moins vrai , & l'observation journaliere qui prouve que les passions éprou-

(*h*) Que ceux qui nient que la différence des alimens , rend les uns tempérans , les autres dissolus ; les uns chastes , les autres incontinens ; les uns courageux , les autres poltrons ; ceux-ci doux , ceux-là querelleux ; d'autres modestes , des derniers présomptueux ; que ceux , dis je , qui nient cette vérité viennent vers moi , qu'ils suivent mes conseils pour le manger & pour le boire , je leur promets qu'ils en retireront de grands secours pour la philosophie morale ; ils sentiront augmenter les forces de leur ame ; ils acquerront plus de mémoire , plus de génie , plus de prudence , plus de diligence. Je leur dirai aussi quelles boiffons , quels pays ils doivent éviter ou choisir. pag. 457.

vent chez la même personne les plus grands changemens , est une preuve qu'en changeant l'état physique des nerfs , on pourroit opérer un changement sensible sur les passions , & ces changemens s'opèrent réellement tous les jours.

J'ai connu un homme , alors très-âgé , très-gai , très-doux , & très bien portant , qui s'étant fâché à l'âge de vingt-deux ans , au sortir d'un repas , d'une façon dont il fut honteux , & se sentant en général très-colere , prit la résolution de ne vivre que de lait , de quelques farineux , de fruits , de pain & d'eau ; il a observé toute sa vie ce régime , & jamais régime n'a mieux rempli son objet.

La simple constipation aggrave la tristesse & la mauvaise humeur des hypocondres ; & une bile amassée dans les premiers intestins , ou crouissante dans ses couloirs , une humeur de goutte , quelque temps avant que de se fixer , rendent extrêmement irascible ; il y a donc des situations du corps dans lesquelles la force des passions varie ; & l'on pourroit établir que quand quelques passions font por-

tées à un certain point , ce n'est que par une suite d'une disposition malade du genre nerveux ; en cherchant quelle en est la cause , & en y remédiant , on peut donc espérer de diminuer la fougue de ces passions , & d'en prévenir les écarts ; c'est ce que promettoit GALIEN. La tractation complete de cette matiere , sur laquelle il a donné les vrais principes , qui , depuis lui , a été remaniée par d'autres , & depuis peu par feu M. LE CAMUS (i) , seroit un ouvrage intéressant ; mais elle seroit très-déplacée ici : je me bornerai à remarquer que tout ce qui peut augmenter la mobilité du genre nerveux , tout ce qui porte de l'âcreté dans les humeurs , tout ce qui échauffe , tout ce qui fait beaucoup de sang , tout ce qui porte le sang à la tête , tout ce qui peut former un foyer d'irritation dans quelque organe essentiel , comme le pou-

(i) *Médecine de l'Esprit* , in-12. 2 vol. 1769 , 2e. édit. Cet ouvrage ingénieux , plein d'esprit & bien écrit , contient beaucoup de faits qui ne doivent être ignorés d'aucun Médecin.

mon ; l'estomac , rend en général plus susceptible d'impressions , & par-là même plus porté à toutes les passions. Mais peu de gens disent , guérissez-moi des passions : ce n'est qu'après les accidens violens , produits par les orages qu'elles excitent , qu'on est souvent obligé de recourir à la Médecine pour y remédier , sur-tout après la colere & la frayeur ; & c'est en général des changemens fâcheux que les passions produisent sur le corps , & que j'ai détaillés dans le chapitre neuvieme , que l'on doit tirer la regle de leur traitement.

§. 109. La premiere , la plus importante , c'est que comme alors les nerfs sont presque toujours dans un état d'irritation & de disposition au spasme , on doit éviter avec le plus grand soin les remedes violens ; & tout Médecin devoit avoir très-présente la belle dissertation de M. HOFMAN sur cette matiere (k), dans laquelle il établit que les émétiques & les pur-

(k) *De Medecina emetica & purgante post iram veneno.* Oper. omn. fol. tom. 6. page 29.

gatifs après la colere font des poisons ; & il le prouve par la raison & par les faits. Un homme de trente ans s'étant extrêmement emporté , & ayant bu ensuite d'un vin fumeux , le lendemain il se plaignit de douleurs violentes dans la région épigastrique , d'envies continuelles de vomir , & d'une espece de sentiment , comme si quelque corps vouloit monter de l'estomac & sortir par la bouche ; on lui donna du soufre doré d'antimoine qui le fit abondamment vomir ; le second jour , il n'en fut que plus mal ; il avoit , outre les premiers symptômes , une chaleur brûlante à l'estomac , un tremblement , un froid extérieur ; il tomba dans le délire , eut des convulsions & mourut : on trouva dans le cadavre l'estomac & le duodenum détruits par l'inflammation. Un autre homme âgé de quarante ans se plaignit , après s'être violemment fâché , d'angoisse , de dégoût , de nausées , & devint un peu jaune ; on lui ordonna du tartre émétique dans un bouillon ; il vomit , mais sans soulagement ; au contraire tous les accidens augmentèrent , & il mourut le

quatrieme jour avec les mêmes symptômes que le premier. M. HOFMAN ajoute encore d'autres observations qui démontrent de funestes effets de cette pratique, que la raison improuve autant que l'expérience.

Il y a effusion de bile âcre, irritation considérable dans tout le genre nerveux, augmentation de vitesse dans le pouls; c'est donc dans les délayans doux, pris en abondance & légèrement acides, que l'on doit chercher les secours les plus efficaces; & une légère limonade est la boisson la plus convenable; on évacue la bile par quelques lavemens.

Quand les effets de la colere ont été assez violens pour faire craindre ces dérangemens dans le cœur, dont j'ai donné des exemples ailleurs, & que les symptômes, tels que la douleur au cœur, l'essoufflement, les palpitations, l'irrégularité du pouls, autorisent à croire que le germe en existe; après avoir délayé & évacué les premières voies par quelques lavemens, il faut faire une saignée, condamner le malade au repos le plus complet & à la diete la plus sévère: il ne doit manger,

à la lettre , que ce qu'il faut pour vivre , & ne boire que de l'eau très-fraîche ; on donne par-là au cœur le temps de reprendre ses forces , & l'on prévient les maux affreux qui peuvent résulter de la négligence à cet égard.

Quand la jaunisse est la suite de la colere , les lavemens , le petit-lait , le régime végétal , & les bains tiedes dont j'ai vu plusieurs fois les meilleurs effets , sont les seuls remedes indiqués pendant les premiers jours ; quand l'état de spasme est passé , on peut , dans ce cas , & dans presque tous ceux qui sont la suite de la même cause , employer une infusion de tamarins avec un peu de manne & quelques fels.

Si de la négligence à employer d'abord les secours que j'ai indiqués , il résulteroit une fièvre bilieuse , souvent très-putride , il faudroit les employer avec la plus grande régularité , & recourir , si les circonstances l'exigent , à tous les secours qu'indiquent ces maladies.

Le chagrin qui produit un serrement dans tous les organes gastriques , & souvent vitaux , craint autant les

remedes âcres & irritans , que la colere , & j'ai rapporté ailleurs l'exemple d'un homme à qui la douleur de la mort de sa femme occasionna des angoisses inexprimables ; on les attribua à ce que les hémorrhoides ne fluoient pas ; on lui donna des remedes chauds qui déterminèrent un état si violent , que le cœur se fendit.

Après la frayeur , les boissons légèrement diaphorétiques , comme le thé de fureau , de tilleul , de pavot , les bains de jambes tiedes , un peu de liqueur anodine minérale d'HOFFMAN , & même si l'agitation & l'effroi duroient trop long temps , quelques gouttes de laudanum , des frictions , une grande tranquillité , sont les seuls secours utiles. L'eau froide peut faire beaucoup de mal , & , en général , après toutes les passions qui laissent du spasme ou des convulsions , les toniques nuisent d'abord , il ne faut que des calmans ; mais ils peuvent devenir utiles , quand , après le spasme , on tombe dans la foiblesse , le relâchement , la paralysie.

La tristesse ne supporte que les remedes les plus doux : les bains tie-

des font un de ceux qui réussissent le mieux ; & G A L I E N avoit déjà très-bien remarqué que le chagrin & la colere desséchant , le bain tiède étoit un des meilleurs remedes que l'on pût opposer à leurs effets (1). Dans les momens d'une affliction vive & profonde , les secours physiques font sans effet : on exige cependant d'un Médecin qu'il en ordonne ; dans ce cas , quelques gouttes de liqueur anodine minérale dans de l'eau de tilleul , des bains de jambes , des frictions douces , une grande tranquillité , sont les seuls que l'on doit employer ; si la douleur étoit au point de jeter dans une trop forte agitation & de produire des convulsions , on peut donner du laudanum , & j'ai été obligé de le faire quelquefois.

Avant que de finir cet article , je crois devoir avertir les Médecins que souvent ils sont appellés pour des accideus violens , d'évanouissemens , de vomissemens , de convulsions , de fièvre violente , de délire , d'apo-

(1) *De sanitate tuendâ* , l. 3. ch. 12. Chart. tom. 6. pag. 112.

plexie , dont on leur dit que le malade vient d'être attaqué , sans les avertir que c'est la suite d'une passion violente , dont les assistans ne voudroient pas que l'on fût instruit ; si après avoir interrogé sur toutes les causes physiques qui ont pu l'occasionner , on n'en trouve point de suffisante , il faut demander hardiment si rien n'a fâché , chagriné ou affecté vivement le malade. La réponse , ou du moins la façon dont on répondra , feront d'abord juger avec certitude s'il y a eu une cause morale ; & l'on dirigera sa conduite en conséquence.

A R T I C L E I I I.

Examen de quelques remedes généraux.

§. III. En assignant les vraies causes des maux de nerfs , on assigne les remedes qu'ils exigent , puisque le remede de la cause est celui de la maladie , & de plus en traitant de chaque maladie particuliere , j'indiquerai fort en détail ce que je connois de mieux sur son traitement ; ainsi il paroît d'abord qu'il ne doit rien y

avoir à dire des remèdes généraux, à moins qu'on ne voulût donner une thérapeutique ; cependant je crois qu'en plaçant ici quelques observations sur l'usage de quelques remèdes, j'éviterai beaucoup de répétitions dans les traitemens particuliers, & je rendrai ces observations plus utiles par leur rapprochement.

De la Saignée.

§. III. Si l'on se rappelle que les maux de nerfs viennent bien plus souvent d'épuisement, de cacochymie, d'âcreté, de bile épanchée, de mucosité détruite, de nutrition lésée & de relâchement, que d'excès de nourriture, de surabondance de bon sang, d'inflammation ou d'engorgement sanguin ; on comprendra aisément comment il y a un grand nombre de maux de nerfs dans lesquels la saignée ne convient pas, & comment il est arrivé que plusieurs Médecins, qui avoient vu généralement des cas du premier genre, ont établi que la saignée étoit toujours nuisible dans les maux de nerfs ; cette sentence est

devenue un préjugé trop général , & un préjugé qui a fait beaucoup de mal , & qui en a entraîné un autre bien funeste ; c'est que la saignée affoiblit la vue , parce que les yeux ont beaucoup de nerfs. Les Médecins qui se seront donné la peine d'apprécier ces maximes , en auront aisément senti la fausseté , & ne se seront pas laissé subjugué ; mais comme il y a malheureusement quelques Médecins qui apprennent la médecine du Public , & qui ne sont souvent que l'instrument de ses préjugés , il est bon de dire que celui-ci est absolument faux ; qu'il y a un grand nombre de maux de nerfs qui exigent la saignée , & que si ce remède , employé mal-à-propos ; nuit aux yeux comme à tous les autres organes , il n'y a cependant aucune partie dont les maladies exigent plus souvent la saignée , que les maladies de l'œil , & que beaucoup de vues se perdent , parce qu'on l'a négligée.

La saignée peut donc convenir dans plusieurs maux de nerfs , & elle a été employée de tout temps par d'habiles Médecins : CAPIVACCIUS guérit par la saignée une femme qui avoit des

accès hystériques effrayans , & que l'on n'avoit jamais osé saigner avant lui (*m*) : R I V I E R E la recommande aussi (*n*) ; & H Æ C H S T E T T E R en prouve l'utilité par plusieurs observations ; on doit donc bien se garder de la rejeter , & l'on peut établir qu'elle est sur-tout nécessaire dans les cas suivans. 1°. Toutes les fois que la pléthore générale est la cause de l'irritation du genre nerveux , & l'on a vu plus haut l'exemple d'une jeune personne , qui ne fut guérie des maux de nerfs les plus violens , que par le traitement d'une maladie inflammatoire.

2°. Quand c'est un long échauffement , c'est-à-dire , une maladie inflammatoire lente , qui en ôtant le sommeil , en dérangeant toutes les sécrétions , en irritant tous les vaisseaux , produit les maux de nerfs , lors même qu'il ne paroît pas y avoir une trop grande quantité de sang. Dans cet état , tout paroît trop sec , on manque de liquide , & la saignée humide , puisqu'elle affoiblit l'action

(*m*) *Praxis medica* , l. 4. ch. 10.

(*n*) *Oper. omn.* pag. 382.

des vaisseaux , que par-là même le sang est moins condensé , & qu'un sang moins condensé humecte davantage (o).

3°. Lorsque quelque engorgement sanguin est le foyer de l'irritation , & il s'en forme souvent dans le cerveau & dans l'uterus ; c'est en négligeant les saignées dans les maux commençans de cette espece , que l'on a très-souvent laissé faire les plus grands progrès à des maladies de ces organes , qui ensuite sont devenues absolument incurables , & qui , traitées d'abord , n'auroient rien été.

4°. Lorsque , sans aucune de ces causes , des convulsions longues &

(o) S'il est arrivé que l'on ait vu plus de dessèchement après la saignée , c'étoit par quelque circonstance étrangere à ses effets sur lesquels il ne peut point y avoir de doute ; tous les Médecins l'ordonnent dans les maladies inflammatoires , comme le premier des humectans ; on la défend quand la fibre est trop lâche , c'est-à-dire , trop humectée. Mais si la sécheresse dépend d'un principe de fièvre occasionné par une humeur bilieuse , il est certain qu'alors la saignée convient peu.

fortes , paroissent porter le sang avec tant de violence sur quelque organe , qu'il est à craindre qu'il ne s'y forme une inflammation , qui , dans ces circonstances , deviendroit promptement mortelle. J'ai vu une jeune personne que quelques accès de convulsions , réitérés coup sur coup , jetterent dans une phrénésie si violente , que six personnes avoient peine à la retenir sur son lit ; le délire étoit d'une force étonnante , & le pouls s'élevoit à chaque instant , de façon à me faire craindre une rupture dans le cerveau ; je lui fis ouvrir la veine dans le plus fort de ses emportemens ; l'effroi la modéra d'abord un peu ; & quand il eut coulé environ dix onces de sang , le calme commença à paroître ; j'en laissai couler plus de seize onces : demi-heure après la saignée , elle fut très-bien.

5°. Des douleurs aiguës que les autres secours ne soulagent point , & qui jettent le malade dans l'agitation , l'insomnie , les convulsions , exigent aussi souvent une saignée qui , en apaisant la douleur , quoiqu'elle n'en détruise pas la cause , fait cesser l'irritation , & permet d'employer avec succès

Succès des remèdes dont l'irritation soutenue prévenoit les effets. Dans les douleurs excessives de tête , M. ROBINSON recommande les sangsues aux tempes , les ventouses , & enfin l'artériotomie , dont il dit avoir vu de grands effets (*p*). C'est ainsi que l'engorgement des vaisseaux de l'estomac , & des petits intestins , qui forme la maladie noire , occasionne souvent des accidens convulsifs très-forts & très-violens , qui ne finissent que quand le dégorgement s'est fait par la résolution ou par l'hémorragie , & qui reparoissent quand l'engorgement se reforme.

6°. Dans beaucoup d'épileptiques forts , vigoureux , dont le siege du mal paroît être dans le cerveau : on le verra plus en détail dans le chapitre de l'épilepsie.

7°. Quand les maux de nerfs viennent de quelque hémorragie supprimée ; mais il est vrai que hors de ces circonstances , ou de circonstances analogues , la saignée nuit dans les maux de nerfs comme dans toutes les maladies chroniques qui ne dépendent

(*p*) Pag. 351.

Tom. II. Part. II.

N

pas de la pléthore ou des engorgemens sanguins , & les saignées extrêmement réitérées , nuisent toujours , & prouvent bien moins la nécessité réelle de tirer beaucoup de sang dans certains cas , que l'incapacité du Médecin , qui se vante de ces saignées comme d'actes héroïques , à découvrir des moyens plus assurés , ou son indolence à les appliquer. On trouve dans les recueils de MANGET l'exemple d'une hystérique , qui , dans moins de deux ans ; fut saignée 176 fois , & à qui l'on tiroit chaque fois au moins sept onces de sang (*q*) , parce que rien ne la soulageoit dans l'accès que la saignée (*r*).

(*q*) *Médecin. septent.* tom. 2. pag. 48.

(*r*) HIGMOR , pag. 4. la recommande trop dans l'accès , & M. HOFMAN lui-même ne s'en est pas assez défendu ; il ne la croit cependant nécessaire qu'aux femmes sauguines. *De mal. hyster. thes. therap.* §. 2. Il cite les Auteurs qui la louent : mal appliquée , elle peut être funeste. Une Dame foible , pâle , dès long-temps languissante , eut un sans prendre , en jouant au quadrille ; transportée de joie , elle fit des éclats de rire qui furent suivis d'un accès de vapeurs ; un Chirurgien la fit saigner ;

Cette méthode ne la guérit point , & l'on n'en est pas surpris ; on comprend au contraire qu'on la traitoit très-mal , & en général , les Médecins éclairés qui ont entendu , & peuvent entendre encore aujourd'hui , quoique plus rarement , des Médecins ignorans & hardis , hommes vraiment funestes , se vanter d'un nombre prodigieux de saignées faites , ou d'émétiques avales dans un temps court , peuvent toujours apprécier le degré de l'ignorance & de l'étourderie par ces nombres , & dire , tel est dangereux au vingtième degré , tel au trentième. M. POME cite un exemple de saignées dont le nombre est vraiment effrayant : Mlle. M. avoit été saignée trois cens fois , & le seul effet de ces saignées avoit été de réduire la malade dans un état affreux , que ses soins dissipèrent (s).

les convulsions succéderent à la saignée , & elle mourut tout de suite , SUTHERLAND , *an attempt to revive* , &c. tom. 2. pag. 154.

(s) *Traité des affections vaporeuses* , tom. 1. pag. 102.

Des Evacuans.

§. 112. Il en est des évacuans , surtout des émétiques & des purgatifs ; comme de la saignée ; ils ne conviennent point à un grand nombre de maux de nerfs ; & en général , ils leur nuisent comme tous les autres irritans ; en diminuant la mucofité de l'estomac & des intestins , ils augmentent une des principales causes de ces maladies , qui , comme on l'a vu , sont souvent la suite des émétiques & des purgatifs ; mais ces remedes n'en sont pas moins nécessaires toutes les fois que la cause des maux de nerfs est de nature à ne céder qu'à leur usage ; & j'ai aussi rapporté plus haut des exemples de cette espece. Ils sont donc utiles , non-seulement quand l'irritation dépend de matieres dans les premieres voies , mais aussi quand elle dépend d'un engorgement aqueux , dans les vaisseaux de la tête , qui jette dans des maux de nerfs très-singuliers , qui ne cedent qu'aux hydragogues ; & l'on peut établir pour regle , que l'on doit employer les émétiques &

les purgatifs dans les maladies de nerfs dont ils peuvent emporter la cause ; M. ROBINSON les employoit avec succès comme défobstruans , & comme propres à détruire les humeurs glaireuses , dont l'existence est une cause si fréquente d'accidens nerveux (1) ; mais que dans toute autre circonstance , on doit les éviter , puisqu'ils sont en général nuisibles aux nerfs même qui craignent les irritans.

(1) Pag. 351. Il avoit raison ; mais ce seroit une erreur bien funeste que de commencer toujours la cure des maux hystériques par un émétique , & même de le réitérer quelques jours après , comme le conseille SCHEBBEARE , *practice of physick* p. 316. AETIUS l'avoit déjà recommandé dans plusieurs cas ; PRIMEROSE examine avec assez de justesse quels sont ceux dans lesquels ce remede convient. *V. Mercur. compilat.* pag. 641. AUGENIUS le recommandoit aussi , *ibid.* RUDERIC a *Castro* , pense comme Primerose ; TERENCEZONI recommandoit trop généralement l'hypécacuaana à toutes les femmes qui ne dorment pas & ne transpirent pas. *De morb. uter.* pag. 148. RIVIERE donnoit trop de confiance , dans les affections hystériques , à ses pilules , *fœtidas majores* , qui sont un purgatif aloëtique.

Il faut ajouter que lorsque ces remèdes sont nécessaires, si les nerfs sont fort délicats, il faut extrêmement en faciliter l'action, en préparant les matières à évacuer, & en leur donnant un degré de coction qui les dispose à céder aisément, & sans exiger presque aucune irritation; à l'aide de cette précaution, on parvient à purger les personnes les plus mobiles, sans leur occasionner aucun accident (u).

Les purgatifs les plus convenables sont ceux qui irritent le moins, & c'est un préjugé que d'exclure la casse & la manne du nombre des purgatifs indiqués dans les maux de nerfs, parce, dit on, que ces deux remèdes donnent des vapeurs. Ce sont, il est vrai, des sucs végétaux qui renferment beaucoup d'air, & comme leur action n'est pas prompte, en séjournant long tems dans les intestins, cet air peut se dé-

(u) Il y a quelques personnes cependant, mais en bien petit nombre, qui font exception à cette règle, & que l'on ne peut jamais parvenir à purger sans leur occasionner des accidens violens; mais quelquefois la seule huile d'amande douce opere un dégagement suffisant.

velopper & occasionner une irritation, qui donne quelques maux de nerfs aux personnes qui ont les intestins très-foibles & fort susceptibles d'être distendus, mais excepté dans ce seul cas, ce sont sans contredit les mieux indiqués dans les cas d'extrême sensibilité; l'un & l'autre en enveloppant & en entraînant les matieres âcres qui irritoient les intestins, en prévenant la constipation, en entretenant le mouvement péristaltique qui se dérange souvent chez les personnes qui ont le systême intestinal mobile, & toujours péniblement pour elles, ils font le plus grand bien, & j'ai vu plusieurs fois qu'en aidant leur action avec de la simple eau fraîche, au lieu de toutes les boissons tiedes que l'on prend ordinairement après les purgatifs, elle étoit plus prompte, plus abondante & plus aisée. La véritable huile de Palma Christi est aussi un purgatif doux qui réussit souvent à des personnes que tous les autres irritent. Un grand écueil à éviter, c'est les sollicitations des malades; les faux mouvemens des nerfs de l'estomac & des intestins occasionnent des dégoûts, des nausées, des

vomiffemens , des rapports , des gonflemens , des douleurs qu'ils attribuent à un befoin de purger , & pour lequel ils demandent continuellement à l'être. , il eft fouvent très-difficile de faire entendre raifon fur cet article aux plus fensés , & il n'y a que la fermeté du Médecin qui puiffe les sauver ; mais cette fermeté ne doit être ni générale ni aveugle : il ne faut point perdre de vue que les embarras des premières voies peuvent être une caufe très forte de maux de nerfs qui ne fe guériroient point fans purgatifs , & qu'une trop grande fixité à n'en point ordonner a fouvent nui à plusieurs malades , & en a forcé d'autres à recourir à des purgatifs pris au hafard , ou des mains des charlatans plus dangereux fouvent que le hafard , & qui les ont guéris ; ce qui en perd un très-grand nombre d'autres.

Les autres évacuans ne font employés dans les maux de nerfs que par quelque circonftance particulière qui les exige , & qui en régle l'ufage. Je donne encore quelques règles fur l'emploi des évacuans dans un autre article de cet ouvrage , & je me

bornerai ici à dire un mot des diaphorétiques. On doit quelquefois les employer quand les maux de nerfs paroissent dépendre d'une humeur âcre, dont la durée est entretenue par un dérangement dans la transpiration; les Médecins du seizieme & du dix-septieme siecle l'avoient très-bien vu, & ils employoient la tisane des bois avec succès; W A R A N D Æ U S & quelques autres l'ont même recommandée beaucoup au-delà de ce qu'elle devoit l'être; mais elle a cependant son usage, & je m'en suis servi plusieurs fois avec succès.

Des Toniques.

§. 113. Après avoir parlé des évacuans, je dois parler des toniques, que l'on divise dans la matiere médicale en différentes classes, qui ont leurs caractères & leurs effets différens; mais je n'entrerai point ici dans ces divisions que je suppose connues.

Il n'est pas douteux, puisque les maux de nerfs viennent souvent d'atonie ou de relâchement, que les toniques sont souvent indiqués, & je l'ai déjà dit

en parlant du traitement général, mais il ne faut point perdre de vue dans leur emploi les observations suivantes.

1°. Lors même qu'ils sont nécessaires, il peut exister, avec l'atonie, une sensibilité si marquée, que si l'on ne choisit pas les plus doux, si l'on ne commence pas par de très-petites doses, si on ne les place pas à des intervalles assez éloignés, ils agiront comme irritans & feront infiniment plus de mal que de bien; c'est cet usage mal adroit des toniques qui les a diffamés.

2°. Avant que de les employer, on doit examiner attentivement s'il n'y a point quelque circonstance qui en altérerait l'effet & qu'il faut corriger; c'est ici où il faut se rappeler tout ce que j'ai dit ailleurs sur la coction dans les maladies chroniques, & surtout dans celles des nerfs.

3°. Dans leur choix il faut toujours faire attention aux qualités accessoires, qu'ils peuvent avoir & qui peuvent être contr'indiquées par des circonstances particulières de l'état du malade. Le quinquina, le fer & la canelle sont trois toniques dont l'usage n'est pas indifférent dans un grand nombre de cas,

& sur le choix desquels les circonstances doivent décider le Médecin.

§. 114. Le quinquina déjà recommandé par SYDENHAM, l'a été depuis lui par presque tous les Médecins qui ont traité des vapeurs, & l'on doit sans doute le regarder comme le premier des toniques végétaux, quand on craint d'échauffer & de stimuler trop puissamment ; mais si on le donne comme fédatif, lorsque la cause du mal n'est pas un simple relâchement, lorsqu'il y a un stimulus à détruire, le quinquina en augmentant l'action des vaisseaux & des nerfs, sans ôter la cause, ne fait qu'augmenter la réaction & aggraver tous les symptômes ; mais c'est uniquement par sa vertu tonique ; il ne nuit jamais comme volatile, & il ne l'est point (x).

Dans les cas où il ne faut que redonner à la fibre sa fermeté, & au sang sa densité, il est admirable, &

(x) M. RAULIN ne le donne qu'après l'usage des émoulliens & des adoucissans : plutôt, dit-il, il crispe, pag. 304. M. POME le redoute encore plus ; & il est en effet très-nuisible dans les cas qui exigent sa méthode.

à moins que l'estomac n'eût une sensibilité extrême , on peut presque toujours répondre du succès. J'ai vu en 1759. une jeune femme que cinq fausses couches, en moins de deux ans, des peines, des pertes, & un air peu sain avoient mis dans un état de mobilité excessive ; elle avoit perdu le sommeil ; elle craignoit le grand jour, le bruit, la musique même ; une légère frayeur lui donnoit des convulsions, & elle avoit souvent des accès d'étouffemens très forts ; mais son estomac paroissoit en très-bon état ; sa pâleur, sa flaccidité, la petitesse de son pouls, la décoloration des règles étoient autant de symptômes qui ne laissoient point de doute sur la cause de son état. Je lui ordonnai le quinquina, d'abord en infusion, ensuite en substance, & deux mois de l'usage de ce remede lui redonnerent une santé très-ferme. J'ai su quelques années après qu'elle avoit eu deux enfans, & continuoit à se bien porter. M. ROSA guérit par le quinquina, à la dose de demi-once par jour, une hystérie convulsive qui avoit résisté à tous les autres remedes ; la malade avoit une aversion marquée

pour ce remede & avoit constamment refusé d'en prendre : ce ne fut qu'une surdité nerveuse totale dont elle fut attaquée tout-à-coup qui put la déterminer à surmonter cette aversion ; le quinquina dissipa la surdité & tous les autres accidens. (y). Quand l'estomac a une trop grande sensibilité , il ne supporte pas le quinquina pur , que j'ai souvent dû associer à des mucilagineux , tels que le cassia-lignea (z) , le symphitum , l'althea , la réglisse ; d'autres fois j'ai employé le lait d'ânesse , & ce mélange a souvent les plus heureux effets ; quelquefois cependant il est impossible d'accoutumer l'estomac au quinquina , & j'ai dû le faire quitter entièrement à différentes personnes. VIRIDET l'associoit aux humectans & aux bains ; une fille de qualité , dit-il , étoit travaillée cruellement depuis plusieurs années par un spasme qui commençoit toutes les nuits par les mâchoires , &

(y) *Saggio di osservazioni* , Venez. 1766. pag. 48.

(z) Cette écorce est fort recommandée dans le *Polialthea* , part. 3. pag. 191. elle a été trop négligée.

finissoit quelques heures après par une abondante salivation , & de deux en deux jours il survenoit pendant le jour une salivation copieuse : quoiqu'elle n'eût que la peau & les os , on lui avoit donné pour arrêter cette salivation une nourriture sèche , dont elle s'étoit servie sans succès ; elle guérit à l'entrée de l'hiver par les humectans , par les bains & par un opiat dont le quinquina faisoit la partie essentielle (a). La périodicité est une circonstance qui détermine très-souvent à ordonner le quinquina , sans faire aucune attention aux autres circonstances : mais c'est un abus qui a produit les plus mauvais effets , sans pouvoir faire ouvrir les yeux à ceux qui en étoient les spectateurs. M. LORRY a très-bien vu cette faute & en a averti , & je prouve dans le chapitre où je traite des fièvres d'accès & de la périodicité , 1°. qu'elle n'est point un caractère particulier à ces fièvres, qu'on la retrouve dans une multitude de phénomènes de l'œconomie physique , & qu'elle est peut-être une des loix les plus générales de la nature ; 2°. que :

(a) *Des vapeurs*, pag. 175.

dans ces fièvres même , souvent le quinquina ne convient pas, & que quelquefois elles n'exigent que des antispasmodiques.

§. 115. Tous les autres amers ont des vertus communes avec le quinquina, & par-là même leurs effets sont souvent très-rapprochés , mais quelquefois ils varient ; ainsi on ne peut pas indistinctement les employer les uns pour les autres. Le quinquina est un des moins stimulans , & cette qualité doit lui faire donner la préférence dans un très-grand nombre de cas ; mais s'il y a dans l'estomac des matieres glaireuses , s'il y a des principes d'engorgement dans les viscères du bas-ventre , il faut l'exclure. Le trefle de marais dans ces cas là est infiniment à préférer , & il est en général trop peu employé.

» J'ai vu , dit M. VIRIDET , un
» homme dont le sang fut aigri par
» de grands déplaisirs , lequel fut at-
» taqué de vapeurs , de coliques , &
» enfin d'une fièvre continue , qui ne
» finit que par la perte du mouve-
» ment des deux bras ; quoiqu'il y
» sentît de grandes douleurs , il fut
» parfaitement délivré par l'usage de

» l'infusion de cette plante dont il avoit
 » loit cinq ou six verres par jour (b).

§. 116. Dans les cas où le vice essentiel est dans un estomac chargé d'acides qui irritent, & dont on a vu plus haut que l'irritation pouvoit se faire sentir presque à toutes les parties, les absorbans deviennent de vrais toniques & sont toujours indispensablement nécessaires ; à titre de simples absorbans, les yeux d'écrevisses & la craie peuvent suffire ; mais si l'on veut en même tems fortifier, il est certain que le corail y est plus propre, & M. SGRAEUWEN recommande, préférablement à tous les autres, la pierre calaminaire qui est l'absorbant général de tous les acides, & qui fortifie singulièrement (c).

§. 117. Si des amers on passe aux aromates, les plus généralement recommandés sont la cannelle qui, avec plus de vertu tonique & stimulante, a autant de mucilage que les autres toniques: l'angélique recommandée pour la première fois par Joachim CAME-

(b) *Traité des vapeurs*, pag. 173.

(c) *De variâ vi absorbentium*, LEIB.

R A R I U S (*d*), que S C H E N K I U S a vantée comme le vrai spécifique des vapeurs, & qui réussit en effet assez généralement quand les remèdes de cette classe sont véritablement indiqués, & ils le sont, quand à la faiblesse de la fibre, se joint la lenteur du pouls & en général celle des fonctions : S C H E N K I U S la marioit avec la zédoaire, adoptée aussi ensuite par M. H O F M A N (*e*), mais qui est en général trop âcre, & ne peut que très-rarement convenir dans les maux de nerfs. L'écorce d'orange est un autre aromate nervin recommandé par ce dernier auteur qui le faisoit entrer dans son élixir viscéral; mais quoique l'on puisse la placer parmi les cordiaux les plus agréables, il faut être en garde contre l'irritation qui peut résulter de la quantité d'huile essentielle qu'elle contient, & qui, comme toutes les autres huiles essentielles des écorces de cette classe, adhère aux parois de l'estomac, & y laisse souvent une irritation qui dure;

(*d*) En 1586.

(*e*) De malo hysterico, thes. pract. n°. 8.

très-long-tems. En général il faut être très attentif à n'ordonner les toniques que quand ils sont évidemment indiqués ; & quand ils le sont , on se détermine entre les toniques sans âcreté , entre les amers , & entre les aromatiques , d'après les circonstances particulières tirées du tempérament , des symptômes , de l'effet des autres remèdes ; mais quand on est une fois déterminé sur le genre , le choix devient souvent assez indifférent entre plusieurs des espèces de ce genre. En vanter quelqu'une trop exclusivement aux autres , est une erreur ; les employer toutes indistinctement en est une autre ; on doit en général , comme je l'ai dit ailleurs , se choisir dans chaque genre un petit nombre des espèces les plus fortes , & se borner à celles là , à moins de quelque circonstance particulière. Je finirai cet article par une observation importante ; c'est que les toniques développent assez promptement leurs effets ; on voit d'abord ce que l'on doit en attendre ; s'ils ne soulagent pas au bout de peu de jours , c'est assez ordinairement une preuve qu'il faut changer

de méthode , & ne point s'opiniâtrer à suivre constamment un même traitement , dont l'abandon est quelquefois le seul moyen de guérir. Il me semble qu'il faut bien de l'amour-propre , & une conviction bien forte de son infaillibilité pour poursuivre constamment des méthodes dont les effets nous démontrent l'insuffisance & souvent les dangers.

Les martiaux.

§. 118. Le fer paroît être un des moyens que la nature emploie pour donner de la force aux fibres animales & végétales , qui en ont besoin , puisque plusieurs expériences autorisent à penser que le fer entre dans ces fibres à proportion de leur degré de force ; il n'est donc point étonnant si , ordonné comme remède , il est le plus puissant des toniques , puisqu'on rend par-là à la fibre , & sous ce nom je comprends aussi le sang des animaux , l'élément de sa composition qui lui manque , & dont la privation fait sa foiblesse ; cette réflexion prouve que le fer est un des toniques le plus dans.

le systême de la nature , & il n'est point surprenant. que ce soit un de ceux qui réussissent presque toujours le mieux dans les maux qui viennent de la vraie atonie des fluides & des solides , & ce cas se présente dans le traitement des maux de nerfs ; aussi le fer en a fait depuis long-tems une partie essentielle. R O D E R I C *a Castro* le recommandoit déjà beaucoup contre les vapeurs (f) ; T E R E N Z O N I le recommande aussi ; (g) S Y D E N H A M en faisoit le plus grand usage , & l'on fait avec quelle sagesse & quel succès il exerçoit la pratique , avec quelle attention il observoit l'effet des remèdes , & avec quelle bonne foi il abandonnoit ceux dont il remarquoit de mauvais effets ; ainsi on ne peut qu'être surpris qu'un célèbre Médecin françois, qui avoit vu quelquefois de mauvais effets du fer , ait conclu que S Y D E N H A M n'avoit jamais pu en voir de bons , & l'ait assuré avec confiance (h). Il est difficile de croire qu'un

(f) *De morb. mulier.* pag. 165.

(g) *De morb. mulier.* pag. 148.

(h) M. R A U L I N , pag. 302. « son res

Médecin comme SYDENHAM se soit si fort attaché à un remède qui ne faisoit jamais que du mal , & M. VIRIDET, en examinant sa méthode , paroît avoir apprécié très-exactement les effets de l'acier & du fer :

» ils conviennent véritablement , dit-il , en ces maladies ; mais ils donnent souvent trop de mouvement au sang , & il est arrivé quelquefois à mes malades tant de spasmes à leur occasion que j'ai été obligé de recourir à d'autres remèdes (*i*) ». On s'en sert tous les jours avec le succès le plus marqué ; aussi depuis SYDENHAM on a continué à l'employer. M. ROBINSON le préféroit à tous les autres fortifiants ; mais il remarque que si on le donne mal-à-propos , quand il y a des matie-

» mede favori , dit-il , étoit la limaille de fer ; mais quel effet en obtenoit-il ? Des symptômes plus violens & multipliés par l'irritation que le fer occasionnoit » .

(*i*) *Des vapeurs* , pag. 195. SYDENHAM avoit bien vu lui-même qu'il y avoit plusieurs cas dans lesquels ils ne convenoient pas ; mais il a dû les voir plus rarement que les Médecins François.

res amassées dans les premières voies ; il produit des enflures de cuisse qu'un émétique ou un purgatif dissipent (*k*). M. WERLHOFF, que l'on nomme quand on veut citer un Médecin instruit & un praticien heureux , en fait le plus grand cas ; M. SCHEBBEARE le recommande avec les aromates (*l*), & il y a peu de Médecins qui n'aient vu plusieurs fois des femmes , des enfans , & sur-tout de jeunes filles âgées de huit ou neuf ans , foibles , lâches , pâles , & d'une si grande mobilité qu'elles étoient plusieurs fois par jour prêtes à prendre des convulsions , soulagées très-promptement , & ensuite totalement guéries par l'usage de la limaille de fer , ou seule , ou associée à quelque tonique (*m*).

Les autres remèdes martiaux peuvent être employés à la place de la limaille. SENNERT recommande déjà d'après les Chymistes , le vitriol de

(*k*) Pag. 384.

(*l*) Tom. 2. pag. 308.

(*m*) On a très-bien dit : *un sang aqueux n'est point élastique , & il faut qu'il le soit ; ainsi le fer lui est nécessaire. Bibliotheq. de Phys. tom. 2. pag. 287,*

mars , à la dose d'un ou deux grains par jour (*n*). R I V I E R E le loue également (*o*). C H E S N A U cite une femme qu'il guérit de vapeurs très-invétérées par l'usage du même remède ; & M. B O E R H A A V E en faisoit le plus grand cas. Il est aisé d'apprécier les effets des autres préparations ; ainsi je me borne à remarquer que si le fer est le plus puissant des toniques , il est aussi celui dans l'usage duquel il est le plus dangereux de se tromper ; si une fièvre lente , si une tension considérable dans les vaisseaux , si des amas bilieux étoient la cause de l'irritation nerveuse , les préparations martiales opéreroient les plus mauvais effets.

Les volatiles & les autres irritans.

§. 119. Les remèdes volatiles & stimulans paroissent encore moins indiqués que les toniques simples , au genre desquels on peut les rapporter , puisque leur effet est d'augmenter l'action , & qu'ils ne diffèrent des toniques que

(*n*) Prax. medic. tom. 4. pag. 300.

(*o*) Oper. omn. pag. 384.

parce qu'ils gagnent en vîtesse ce qu'ils perdent en durée ; en effet , là où l'on voit tant de mouvemens irréguliers & violens , tant d'agitation ; de spasmes, de convulsions, de chaleur, on n'a pas dû naturellement penser aux remedes volatiles & spiritueux, sur-tout quand on a vu que des odeurs un peu fortes , telles que celle des roses, des jacinthes, des tubéreuses, des lis, de l'ambre, de la vanille, du musc, donnent des maux de tête, des vertiges, des accès de vapeurs, des convulsions même à des personnes délicates (*p*) ; aussi plusieurs très-habiles Médecins les ont absolument bannis, & en boisson & même en odeur ; MERCATUS avoit déjà averti que tous les médicamens stimulans augmentoient le mal ; mais VIRIDET paroît être celui

(*p*) J'ai connu une Dame qui n'est point vaporeuse, & que l'odeur des gouttes minérales d'HOFMAN incommode au point de la faire évanouir, si elle est forte ; une seconde chez qui l'eau de lavande produit le même effet, & une troisième à qui celle de Cologne, si généralement agréable, donne des maux de cœur qui vont jusqu'à la faire vomir.

celui qui a le plus insisté sur leurs dangers : quelle apparence , dit-il après avoir parlé des violens spasmes , que les sels volatils , pris intérieurement en ces occasions , puissent servir ? Et ne doit-on pas plutôt craindre qu'ils augmentent le mal , comme il arriva à une Dame de ce lieu , à qui on en donna , pendant mon absence , pour faire cesser une colique , qui la mirent plusieurs fois à l'agonie ; de façon que j'employai bien des adoucissans pour calmer cette irritation. Il ajoute ailleurs , qu'il a vu plusieurs fois des convulsions particulières devenir générales , & de générales mortelles , qui ne l'auroient pas été si on ne s'étoit pas servi d'essences & de sels volatils (q). ROBINSON les improuve toutes les fois qu'il y a mobilité : rien d'actif , dit-il , n'est supporté par ces nerfs. M. RAULIN , M. POME & bien d'autres les rejettent absolument. Cependant , en faisant attention que si les maux de nerfs sont souvent caractérisés par la tension , par les convulsions , par les crampes , ils le sont aussi par tous les symptômes

(q) Pag. 191. 198 , &c.

qui caractérisent le manque d'action le plus complet, perte de sentiment, de mouvement, de chaleur, on comprendra comment on a dû souvent recourir aux toniques les plus prompts, c'est-à-dire aux spiritueux & aux volatils. Si quand on a vu des gens affectés par des odeurs agréables, on leur en a fait sentir de fétides, on aura conclu que ces dernières pourroient bien être utiles dans les mêmes accidens, quoique produits par une cause différente; de-là, l'usage de tous les remèdes de cette classe dans les maladies hystériques, & l'on ne peut pas disconvenir que très-souvent ils ont eu du succès: il est donc certain que s'il y a des cas de maux de nerfs dans lesquels ces remèdes nuisent, il y en a aussi dans lesquels on peut se les permettre; & ce sont tous ceux dans lesquels il est bien constaté que la cause première est la foiblesse; mais toujours on doit s'en servir avec modération, & très-ordinairement un vinaigre très-fort, employé extérieurement, est équivalent à tous les autres remèdes. Quand je me suis déterminé à les employer, la teinture spiritueuse de succin, dans quelque eau distil-

lée , ou le sel volatil de C. de C. m'ont toujours réuffi. Je parlerai dans le chapitre de l'épilepfie du camphre & du musc , qui font des remedes qui appartiennent à cette classe.

§. 120. Il y a une autre efpece d'irritans : ce font les vésicatoires dont je dirai peu de chofe ici , parce qu'il me paroît que cet article fera mieux placé dans le chapitre de la paralyfie , qui eft le genre de maladies nerveufes dans lequel on les emploie le plus ordinairement , quoique fouverit on s'en ferve avec le plus grand fuccès dans les maladies convulfives , pour détourner l'humeur âcre , qui produit la maladie en irritant le genre nerveux, & quelquefois l'effet en eft très-prompt. J'ai vu il y a bien long tems un enfant de cinq ou fix ans , à qui de l'onguent blanc de RHASIS , appliqué derrière les oreilles qui étoient en fuppuration , arrêta l'écoulement au bout de quelques heures, & occasionna des vomiffemens qui duroient depuis fept heures. Je fis baffiner les parties malades pendant un quart-d'heure , & enfuite appliquer de forts vésicatoires : au bout d'une heure l'enfant fe plaignit des oreilles &

les vomissemens finirent ; son estomac s'en ressentit cependant plus d'un an. Mais il ne faut pas se méprendre sur l'emploi des vésicatoires : excellens quand il n'y a ni sécheresse ni mobilité essentielle , ils peuvent faire le plus grand mal quand la délicatesse du genre nerveux est générale, & sur-tout quand la peau est extrêmement sensible. J'ai déjà donné ailleurs des exemples frappans de cette sensibilité , & je vois actuellement une Dame étrangere, à qui un simple emplâtre de poix blanche entre les épaules occasionna une inflammation & des douleurs si fortes , que , pendant quinze jours , elle ne dormit point & ne pouvoit pas tourner la tête. Quelquefois les vésicatoires peuvent stimuler quelqu'organe sécrétoire & occasionner une évacuation étonnante. J'ai vu une Dame très-délicate , à qui l'on avoit appliqué des vésicatoires derriere les oreilles , pour des maux de dents , & chez qui ils produisirent une salivation très-abondante & continue , qui dura plusieurs jours , & la laissa extrêmement affoiblie par l'évacuation même , & par le manque de sommeil & de nourriture.

Ce seroit auffi le lieu de parler des antiparalytiques & des antispasmodiques ; mais on peut rappeler ici une réflexion qui a déjà été faite , & qui n'est malheureusement que trop vraie : c'est que ces noms généraux , par lesquels on a voulu désigner les remèdes qui conviennent à certaines maladies , ou aux maladies de certaines parties , comme antipleurétiques, antispasmodiques, céphaliques , stomachiques , &c. sans faire attention que la même maladie a plusieurs causes différentes , & que la même partie est susceptible de plusieurs maladies très-différentes ; ces mots , dis-je , ont fait un très grand mal , & il seroit à souhaiter qu'on les abandonnât. Il y a autant d'antiparalytiques que de causes de paralyties ; autant d'antispasmodiques que de causes de spasmes : ainsi partout le remède naît de la cause prochaine , sans faire attention au nom de la maladie ; & l'indication générale des antiparalytiques & des antispasmodiques ne peut , par-là même , se trouver que quand , en traitant de ces deux maladies , j'aurai fait l'énumération de leurs différentes causes.

Des calmans.

§. 121. Il en est des calmans comme des autres remedes dont je viens de parler : il y en a autant que de causes d'agitation (r). Ce qui calme dans une fièvre inflammatoire , ne calme pas dans une fièvre bilieuse ou putride , & l'agitation d'une femme hystérique n'est pas de nature à céder aux remedes qui abattent le délire d'un maniaque; & même, des agitations qui dépendent de l'extrême sensibilité des nerfs , les unes cedent bien mieux à un remede qu'à un autre : mais le calmant le plus général c'est *l'opium* , dont on a vu dans la premicre partie que l'effet étoit de diminuer l'irritabilité, & par-là même tous les mouvemens convulsifs , & tous les désordres hystériques ; mais comme cet effet n'est pas le seul effet de l'opium , qu'il a mê-

(r) On a un petit ouvrage assez peu connu, *SINAPIUS de remedio doloris* , 12 , dans lequel cette vérité se trouve bien saisie & assez bien développée : l'Auteur dénombre les différentes causes de la douleur ; il assigne à chacune son remede , & prouve qu'il n'y en a aucun qui soit commun à toutes. Ce petit ouvrage mérite d'être lu.

me souvent des dangers, & qu'il y en a toujours à réitérer fréquemment ce remède, on ne doit jamais se le permettre sans avoir comparé ses différens effets aux différentes circonstances du malade & de la maladie : la pléthore, l'engorgement dans le cerveau, une disposition à une phlogose lente (s), une grande âcreté dans les humeurs ne per-

(s) Il ne faut pas perdre de vue que l'opium est un remède très-chaud, & qui a précisément l'action du vin. Cette vérité, déjà vue par DORINGIUS, dans son Traité de l'opium, par BONTIUS, PLATER, SENNERT, WINKELMAN, SCHRODER, WEPFER, BERGER, &c. a été démontrée par M. TRALLES, & n'admet plus de doutes. Il y a un passage dans SENNERT, qui auroit dû servir de bouffole à tous ceux qui l'ont ordonné depuis lui jusqu'à son illustre compatriote M. TRALLES. *Si ejus qualitates & vires diligenter perpendamus, calidum esse animadvertemus : est enim amarum & acre, linguam vellicat, fauces incendit, sitim excitat, odorem gravem habet, facile inflammat, animum effert, venerem concitat, pruritus excitat, sudorem ciet, dura emollit & discutit. Prax. Medic. l. 1. part. 2. chap. 1. pag. 305.* Je me suis étendu sur les effets de l'opium, dans ma lettre sur la petite vérole. *Epistola Hallero.*

mettent point d'en faire usage. Mais quand il n'y a ni engorgement, ni inflammation, ni putridité, on donne quelquefois l'opium avec un succès qui étonne ceux mêmes qui sont le plus accoutumés à en voir les bons effets. Il en a un qui lui est très-particulier, & qui le rend bien précieux; c'est d'agir dans les spasmes qui accompagnent souvent les maladies désespérées, & qui tourmentent horriblement les malades, & de faire cesser, souvent très-promptement, des spasmes qui étoient trop forts pour céder à aucun autre remède. On trouve dans VIRIDET quelques observations qui démontrent ces deux vérités, & qui méritent d'être rappellées.

Une Dame hydropique, pour qui il n'y avoit plus d'espérance, étoit travaillée par des spasmes qui occupoient différentes parties: il en survint un si violent qu'il mit sa patience à bout. Ce remède fit cesser ses douleurs, & ses forces augmentèrent si considérablement, qu'elle crut devoir vivre encore long-temps. Le même Médecin l'avoit ôtée les douleurs les plus vives, & faire cesser tous les spasmes chez un homme qui inouroit de la même

maladie. Il reprit toute la liberté de son esprit ; il put en faire usage, & sa fin fut douce. Un troisieme malade hyponcondre, & attaqué d'accidens cruels qui annonçoient une fin prochaine, prit du laudanum qui le rendit doux & tranquille, le délivra des vomissemens, de la colique, & de la toux qui le tourmentoient, & lui rendit assez de force pour lui faire espérer une entiere guérison, si un Médecin à secret n'eût pas trouvé celui d'abréger sa carrière (1). On voit dans une autre observation un emploi très-sage, mais très-hardi de l'opium. Une Dame dont les chagrins & les remedes chauds avoient dérangé les nerfs depuis long-tems, ayant eu un nouveau chagrin, éprouva les accidens les plus effrayans : « son attaque commença par » la privation totale du mouvement & » du sentiment : on ne put avoir que » quelques gouttes de sang par l'ouver- » ture de la veine ; les frictions ne fi- » rent aucun bien ; le pouls ne paroiss- » soit que comme un filet : mais étant » dur, je compris que son mal venoit » d'un spasme universel, ce qui m'o-

(1) *Des vapeurs.* 209.

» bligea de lui donner l'opium & d'en
 » proportionner la dose à l'état où je
 » la voyois, & aux changemens qui lui
 » survenoient. Huit heures après elle
 » commença à parler, en nous disant
 » qu'elle se sentoit déchargée d'un
 » poids immense (u) ». Il a vu ce même
 remede servir d'émétique doux, à réi-
 térées fois, chez une Dame dont le gen-
 re nerveux, extrêmement mobile, ne
 permettoit aucun purgatif, & qui avoit
 cependant très-souvent besoin d'être
 évacuée (x), & il en rapporte un au-
 tre effet bien sensible. Une Dame prit
 un bouillon (y) qui fit de terribles
 effets : quoiqu'elle le garda peu de
 tems, les grands efforts qu'elle fit pour
 le rendre l'ayant épuisée, elle s'endor-
 mit, & à son réveil la gangrene pa-
 rut dans tous les endroits où le corps
 étoit appuyé ; à la tempe, à la main,
 à la cuisse & au genou droit : elle étoit
 dans des anéantiffemens, des inquié-
 tudes & des angoisses presque conti-
 nuelles. Pour diminuer ses peines on

(u) Pag. 213.

(x) 221.

(y) Empoisonné sans doute.

lui ordonna de l'opium , sans lequel elle ne seroit vraisemblablement pas revenue de cet état ; mais comme pendant son opération il ne se formoit point de matiere entre les chairs mortes & les vives , on ne put le lui donner que de deux en deux jours (7).

Des acides.

§. 122. *b* Je parlerai plus au long des acides en traitant de l'épilepsie. Je dirai seulement ici qu'ils sont nécessaires ; 1^o. Dans ces fievres lentes dont j'ai parlé plus haut , qui produisent tous les symptômes des maux de nerfs , & qui résistent souvent à tous les remèdes , excepté aux acides. 2^o. Quand l'abus du café ou d'une diete animale & aromatique a conduit à la mobilité. 3^o. Quand les maux de nerfs dépendent d'une irritation occasionnée par la bile. 4^o. Toutes les fois qu'on trouve de la sécheresse & un pouls

(7) Cette observation prouve l'utilité de l'opium contre les spasmes, & confirme ce que j'ai dit dans la premiere partie de sa vertu septique.

un peu trop vîte. Les circonstances décident sur le choix des acides. Je me borne presqu'entièrement à l'acide du vitriol & à celui des citrons & des oranges.

Des Gommés.

§. 123. Les gommés, dont l'usage est fort ancien, appartiennent aux toniques, aux stimulans & aux calmans, puisque réellement elles produisent souvent ces trois effets; mais le dernier sans doute est l'effet des premiers: elles répriment les faux mouvemens en détruisant les causes qui les entretenoient, & sur-tout en augmentant l'action utile des organes. C'est donc comme toniques & stimulantes qu'il faut les juger; & c'est à ce titre qu'il faut les employer. Elles sont sur-tout indiquées dans les maux de nerfs, qui reconnoissent pour cause première l'atonie des premières voies; la viscosité, les engorgemens glaireux, les constipations qui viennent de l'une ou de l'autre de ces causes. Elles ont presque toutes les mêmes vertus, & ne diffèrent proprement que par le degré.

La plus efficace est sans contredit l'affa-
foedita, que nous devons vraisemblable-
ment aux Arabes : elle a été employée
par les premiers Médecins qui depuis
eux ont écrit des maux de nerfs. SY-
DENHAM, BOERHAAVE, HOF-
MAN en faisoient le plus grand cas ;
mais M. WHYTT paroît celui qui
l'a employée à la plus grand dose ;
avec le plus de succès. Je l'emploie
tous les jours , & je ne crains pas de
dire que c'est un des remedes dont
les effets sont les plus certains. Il faut
cependant ne jamais oublier , en pres-
crivant les gommés , que c'est un re-
mede actif, qu'il peut trop animer l'ac-
tion ; & il y a peu de Médecins ob-
servateurs qui n'aient vérifié , sans
doute, que quelquefois les gommés por-
tent à la tête. Feu M. BURGRAVE avoit
même vu , qu'elles occasionnoient à
quelques personnes des traits de feu de-
vant les yeux (a). Quand la sensibi-
lité de l'estomac est très-grande , elles
l'irritent & elles sont insupportables.

(a) *D: terr. aq. & acre. Francofurt. 12.*
1748.

Des Adouciffans.

§. 124. Je comprendrai sous ce mot tous les remedes qui détruisent les causes de l'irritation. Les uns , & ce sont proprement ceux que l'on appelle adouciffans , operent cet effet en corrigeant ou en enveloppant les âcres : les autres que l'on appelle proprement démulcens diminuent l'extrême sensibilité d'une partie sur laquelle les humeurs les plus douces agissent douloureusement : c'est ainsi qu'après un purgatif violent , qui a dépouillé les intestins de leur velouté , le chyle le plus doux, toutes les humeurs qui abordent dans le canal intestinal y agissent comme irritans , sans avoir aucune âcreté. Les remedes propres à envelopper les nerfs trop à nud sont alors de véritables adouciffans; & ce sont les laiteux, dont je ferai un article à part , les huileux & les mucilagineux : parmi ceux-ci je me suis presque toujours borné aux décoctions de racine d'althea ou de symphitum, ou à l'huile d'amandes douces , qui , donnée aussi à petites doses , opere d'excellens effets dans ces cas-là, & dans ceux où il y a un fort

Spasme dans les premiers intestins & dans les conduits biliaires. On la voit alors calmer les douleurs , arrêter les vomissemens , rétablir le cours de la bile , & purger abondamment avec le plus grand succès. Le D. WOODWART, célèbre parmi les Physiciens par son ouvrage sur la structure de la terre , est de tous les Médecins celui qui a fait le plus grand usage de l'huile d'amandes douces : on peut même dire qu'il en abusoit ; mais parmi les observations qu'il a publiées (b) , il y en a de très-belles , & qui prouvent évidemment , que , dans plusieurs cas , on trouve dans un sage emploi de l'huile , des ressources que l'on chercheroit vainement dans les autres classes des remèdes.

Quant aux remèdes adoucissans proprement dits , on comprend aisément qu'il y en a autant que de différentes especes d'âcreté ; ainsi on ne peut indiquer aucun spécifique adoucissant général : les seuls remèdes indiqués dans toutes les âcretés , ce sont les simples délayans aqueux pris abondam-

(b) *Selects cases in physick* , Lond. 8^o.

ment, si aucune circonstance ne les contre-indique, & les légers mucilagineux qui émoussent tous les âcres. L'eau simple, l'eau de poulet, l'eau de veau, le petit-lait, l'orgeat sont les premiers de ces adoucissans, & ont très-souvent fait le plus grand bien. VIRIDET a vu les laits préparés avec les semences froides, diminuer les spasmes & ramener le calme dans les agitations nerveuses les plus considérables : l'eau d'orge, le petit lait ont été justement vantés par un grand nombre de Médecins : les observations nombreuses de M. POME démontrent toute l'utilité des eaux de poulet & de veau, que j'ai souvent employées avec succès; mais de tous ces remèdes aucun n'est une panacée, & quoiqu'excellens dans nombre de cas d'âcreté, il y en a beaucoup dans lesquels ils ne conviennent point. Pour réussir dans ces cas, la première attention est donc, 1°. De rechercher la cause première de l'âcreté : si elle tient à un vice des digestions, si elle dépend d'un dérangement dans la sécrétion de la bile, si elle est produite par une transpiration diminuée, ou par quelque autre excrétion troublée?

C'est du rétablissement de ces fonctions qu'il faut nécessairement s'occuper, sans quoi tous les adoucissans ne sont que des palliatifs momentanés, quelquefois même nuisibles. 2^o. Il faut examiner quels sont les caractères de l'âcreté dominante, & la combattre alors par les remèdes qu'elle indique.

J'ai vu plusieurs femmes, chez lesquelles tout le dérangement des nerfs dépendoit uniquement d'une acidité très-forte, adhérente à des matières glaireuses dans l'estomac; à qui tous les aqueux, les émoulliens, les mucilagineux avoient nui; à qui les absorbans ordinaires ne faisoient aucun bien, parce qu'ils n'étoient pas assez pénétrants; & que l'huile de tartre par défaillance soulageoit promptement, & enfin guérissoit radicalement. On comprend combien ce même remède pourroit irriter dans toute autre circonstance. Parmi les adoucissans indiqués dans les cas d'acidité, les bouillons de tripes; ou ceux de ventre de veau, qui sont un mucilagineux très-doux, & en même tems un alcalescent, méritent la préférence sur tous les autres.

§. 125. On doit placer parmi les remèdes adoucissans, les mercuriels, & sur-tout le mercure doux, dont on se sert souvent avec succès dans les maux de nerfs les plus fâcheux. Il est vrai que c'est ordinairement quand l'âcreté se trouve combinée avec de la viscosité dans les humeurs, & des obstructions dans les petits vaisseaux, que le mercure réussit si bien: mais ces cas sont fréquens; ce sont ceux de beaucoup de maladies cutanées, & l'on a vu que l'âcre de ces maladies occasionnoit beaucoup de maux de nerfs. J'ai vu, il y a sept ans, une demoiselle âgée de vingt-six ans, qui, depuis neuf mois, étoit sujette, sans aucun dérangement dans les fonctions, à une mobilité extrême, & à de fréquens accès de convulsions, qui duroient quelquefois plusieurs heures. Après avoir cherché tout ce qui pouvoit occasionner cet état, je n'en pus soupçonner d'autre cause qu'un retour de virus dartreux, qui s'étoit manifesté à dix-sept ans, avoit occupé toute une cuisse pendant onze mois, & n'avoit cédé qu'au mercure. Je me fixai à ce soupçon: je lui ordonnai

des bains tièdes , deux grains de mercure doux soir & matin , & une boisson assez abondante de décoction de falsepareille. Au bout de huit jours elle étoit mieux ; & au bout de six semaines , elle fut parfaitement bien.

Des fleurs d'Arnica , de Cardamine & de Zinc.

§. 126. Je dois dire ici un mot de trois spécifiques vantés depuis quelques années. , dans les maux de nerfs : ce sont les fleurs de cardamine , celles d'arnica & celles de zinc. Je parlerai de quelques autres spécifiques dans le chapitre de l'épilepsie , contre laquelle ils sont plus ordinairement employés que contre les autres maux de nerfs.

Des fleurs d'Arnica.

§. 127. Les fleurs d'arnica (c) ont

(c) On peut consulter sur les caractères botaniques & les vertus de cette plante , qui est un *Doronicum* , HALLER *enumerat. stirp. helvet.* tom. 1. pag. 37. M. MURRAI a donné son histoire & celle de ses effets avec plus d'étendue , dans un très-bon ou-

trop de réputation , depuis le commencement de ce siècle , dans la paralysie , pour ne pas en parler ici. Je vois que déjà en 1718 , M. JUNKER s'en servit avec le plus grand succès , pour une paralysie que les meilleurs secours ne pouvoient pas dissiper. Cet habile Médecin assure , que la simple infusion de cette plante lui a mieux réussi dans la paralysie que tous les autres remèdes, & ESCEMBACH s'en servit avec succès pour guérir une hémiplegie ; mais ce n'est pas seulement dans la paralysie qu'on l'employoit. SCHULZE avoit vu qu'on la donnoit avec succès dans les accidens occasionnés par la colere : les Médecins de Breslau la conseilloient en 1724 pour l'épilepsie. Quelques années après , BUCHNER s'en servit avec succès dans une affection spasmodique accompagnée de délire : mais M. COLLIN , célèbre Médecin à Vienne , est celui qui a fait le plus d'observations sur

vrage intitulé : *Apparatus medicamentorum tam simplicium , &c.* tom. 1. pag. 160. mais personne n'en a traité aussi en détail que M. COLLIN.

l'usage de cette plante, & l'a employée avec le plus grand succès, non seulement dans la paralysie, mais dans la goutte séreine, & les maladies convulsives les plus fâcheuses, & cela si souvent, que l'on ne peut pas douter de son utilité dans plusieurs cas. Mais pour apprécier exactement ce que l'on peut s'en promettre dans les différentes espèces de maladies, il faut faire attention que ses effets généraux les plus ordinaires sont les vomissemens, d'assez fortes angoisses, une action douloureuse sur presque tout le genre nerveux, qui s'étend jusqu'aux extrémités, & qui se fait sentir sur-tout sur les parties malades, & des sueurs abondantes; & il faut remarquer que, dans les pleurésies, on ne l'ordonnoit qu'après avoir désempli les vaisseaux: on peut donc juger qu'elle agit en stimulant les organes, en augmentant leur action, & en brisant les matières bilieuses ou lymphatiques visqueuses, épaissies, obstruantes. D'après cela on comprend qu'elle peut être très-utile dans tous les cas dans lesquels les remèdes stimulans, incisifs, émétiques, peuvent être utiles, & l'usage de ces re-

medes est fréquent dans les maladies paralytiques : l'*arnica* pourra donc y trouver place souvent ; mais il est bien plus rare dans les maladies convulsives : on emploiera donc bien plus rarement cette plante dans ces derniers cas , comme on y emploie rarement l'émetique , les eaux de Balaruc , les vésicatoires ; mais elle pourra quelquefois être utile , & faire même de très-belles cures. Je ne l'ai employée que dans la paralysie , & seulement trois fois. J'ordonnai un scrupule de la fleur, sur laquelle on verfoit douze onces d'eau bouillante , qu'on laissoit infuser deux heures , & on en buvoit le quart , d'heure en heure. Un des malades vomissoit constamment après la troisieme & la quatrieme tasse : les deux autres ne vomissoient pas ; ils urinoient davantage , & l'un suoit constamment : les uns & les autres avoient le pouls plus vite pendant plusieurs heures ; tous en éprouverent certainement des effets avantageux , mais tous trouvoient son action désagréable. On comprend combien ce remede seroit dangereux dans les maladies des nerfs qui sont accompagnées d'une extrême mobilité ;

dans celles qui exigent les adoucissans ; les laiteux , les incrassans ; & il est bon de faire remarquer qu'en 1736 , à la fin de la premiere époque où l'on s'est occupé de l'arnica , un des praticiens les plus célèbres alors en Allemagne , en déconseilloit l'usage dans les maladies de la tête (*d*) , à cause des efforts pour vomir , & des autres violentes commotions qu'elle occasionne dans tout le corps.

Des fleurs de Cardamine (e).

§. 128. Les fleurs de Cardamine ont été indiquées pour la premiere fois , si je ne me trompe , au commencement de ce siecle , comme un remede antispasmodique , par M. DALES , célèbre Médecin Anglois , qui dit simplement , qu'ellès ont les vertus du

(*d*) BURCHARD , dans la dissertation de LOHMAN, *de effectibus paralyticis*, Rostoch, 1736. §. 110. pag. 64.

(*e*) Cresson des prés , ou passage sauvage. *Nasturtium pratense* , magno flore ; *simplici*. DALES , *pharmacologia* , 4°. Leide 1751. pag. 225. la premiere édition est de 1708.

creffon , & qu'il trouve dans un manuscrit du D. *Tancred* ROBINSON , que les fleurs étoient louées dans les convulsions : leur usage s'étoit sans doute conservé traditionnellement à Londres , chez quelques personnes ; & en 1763 , M. le Chevalier BACKER , Médecin de la famille Royale , & qui jouit , à juste titre , d'une grande célébrité en Angleterre , apprit qu'une jeune personne qui étoit tourmentée de différens accidens nerveux , & entr'autres d'un asthme convulsif , pour lesquels elle avoit essayé beaucoup de remedes différens sans succès , se trouvoit fort soulagée depuis qu'elle faisoit usage des fleurs de cardamine , dont un ami lui avoit recommandé de prendre un scrupule soir & matin ; il y avoit six jours qu'elle avoit commencé , & dès le quatrieme jour le mieux avoit été marqué. M. BACKER lui conseilla de continuer , & elle se guérit complètement. Encouragé par cet exemple , il ordonna demi - dragme des mêmes fleurs , soir & matin , à un jeune garçon & à une jeune fille , attaqués du *chorea-viti* , qui avoit déjà fait un long & inutile usage de martiaux , de gommes ;

mes , de bains froids , & dans moins d'un mois ils furent parfaitement guéris. Il se servit auffi avec succès du même remede pour une autre femme dont j'ai déjà parlé ailleurs, qui éprouvoit alternativement , depuis long-tems, des attaques de spasme, qui portoient sur-tout sur la gorge, & de paralysie: les accès devinrent d'abord plus légers; elle acquit la faculté d'avaler; ses forces revinrent, & sa santé se rétablit: enfin, il l'employa avec le plus grand succès, chez une femme fort malade, & attaquée de spasmes si constans, dans les extrémités inférieures, qu'elle n'en avoit aucun usage, & ne pouvoit point régir leurs mouvemens irréguliers: les gommes, le musc, le camphre, la valériane, les volatils lui avoient plutô fait du mal que du bien: les fleurs de cardamine, dont M. B. porta la dose jusqu'à une dragme & demie, trois fois par jour, la soulageoient d'un jour à l'autre très-sensiblement, & sans doute l'auroient guérie, si une maladie aiguë ne l'avoit pas emportée (f). Je ne connois rien

(f) *Medical Transactions*, tom. 1. chap.
19. pag. 442.

Tom. II, Part. II,

P

de plus sur l'usage de ce remede ; mais ces observations sont bien suffisantes pour lui mériter l'attention des Médecins. Le caractere de la plante , le suffrage des Médecins qui en ont parlé, & qui , depuis GALIEN jusqu'à M. DALIS , s'accordent à dire qu'elle agit comme le creffon , nous assurent d'abord qu'il ne peut pas être dangereux. Il ne doit pas être désagréable ; & un remede qui réuniroit une vertu aussi anti-spasmodique à celle des anti-scorbutiques , ne peut être qu'un remede utile , & qui , entr'autres cas , réussira sans doute dans les convulsions occasionnées par des vers. On a vu qu'il a réussi dans un cas où les autres anti-spasmodiques les plus célèbres avoient échoué ; & c'est une forte raison de le conserver.

Des fleurs de Zinc.

§. 129. L'usage de la fumée du zinc , dans les inflammations chroniques des yeux, est connu depuis trente-cinq à quarante ans , & on en a l'obligation aux Médecins Hollandois ; mais ce n'est que depuis huit ans que M.

GAUBIUS a fait connoître l'usage intérieur des fleurs de zinc , comme un remède qui a eu quelques succès dans les maladies convulsives. Ce remède étoit un arcade de Charlatan. M. GAUBIUS l'ayant examiné , le reconnut , & sur ce qu'il avoit appris de quelques-uns de ses effets , il crut devoir l'essayer , & il eut à s'en louer plusieurs fois. L'effet le plus marqué fut sur une jeune fille de dix ans , fort délicate , & qu'une frayeur avoit jettée dans des maux de nerfs très-fâcheux : les tremblemens , les douleurs , les convulsions , les spasmes ; les délires de toutes les formes , les erreurs des sens , les tétanos se succédoient depuis plusieurs mois , & l'on avoit tout essayé. M. GAUBIUS étant consulté , & ne voyant rien à ajouter à ce que l'on avoit fait , crut devoir conseiller les fleurs de zinc , à la dose d'un demi-grain , trois fois par jour. Bientôt le mal s'adoucit , & enfin la malade se rétablit tout-à fait. M. GAUBIUS s'en est servi d'autres fois avec des succès aussi très-marqués ; mais il n'en a jamais éprouvé aucun dans l'épilepsie. Son ouvrage déterminâ quelques Mé-

decins à l'effayer , & il y en a eu quelques-uns qui en ont obtenu quelques succès ; d'autres aucun : ainsi on peut dire , que l'on n'en fait encore que ce que M. GAUBIUS nous en a appris. Il ajoute à ses observations, que quelques femmes délicates ne peuvent pas en supporter un grain entier sans vomir, & il remarque que la chymie démontre qu'il est absorbant , & que ses effets , dans l'inflammation des yeux , démontrent qu'il est astringent : mais il n'entreprend point d'expliquer la façon dont il agit ; & en effet , une médiocre astringtion & la vertu absorbante ne suffisent pas pour expliquer d'aussi grands effets , & sur-tout la qualité émétique , à de si petites doses (g).

Des Laits.

§. 130. Puisque l'âcreté des humeurs est une des causes les plus fréquentes des maux de nerfs , il est aisé de comprendre que le lait doit être un des principaux remèdes , & les

(g) H. D. GAUBII , *adversariorum varii argumenti liber unus* , 4^o. Leide , 1771.

observations vérifient tous les jours ce que le raisonnement avoit indiqué. On verra dans le chapitre de l'épilepsie, on a déjà vu plus haut, des cas très-fâcheux, dans lesquels le lait a opéré les effets les plus heureux; & en général on peut établir, que, toutes les fois qu'il y a une extrême mobilité, sur-tout une très-grande sensibilité dans les entrailles, le lait est indiqué comme aliment & comme remède. On se laisse quelquefois détourner de cet usage par le dégoût, les nausées, le vomissement, les coliques, les aigreurs, les fréquentes teintes jaunes du visage; & il est vrai que ces accidens dépendent souvent de causes qui contre-indiqueroient le lait; mais il est également vrai que l'extrême sensibilité des premières voies produit souvent tous ces accidens, & que le lait, en diminuant l'irritation qui est l'effet continu de cette sensibilité, les fait cesser & disparaître avec la plus grande rapidité (h); & l'on a déjà vu qu'il y avoit des cas

(h) J'ai cité plus haut une observation de M. ROBERT, qui parle d'un homme à

où la bile amassée dans les premières voies , & les aigreurs les plus fortes , ne doivent pas être un obstacle au lait. Il faut traiter ces causes comme un âcre rongeur , comme une espece de poison que le lait enveloppe , & alors les fonctions se rétablissent. Une véritable atonie , les matieres glaireuses qui tapissent l'estomac & les premières voies , la vapidité de la bile , comme l'a très-bien remarqué M. LORRY (i) , sont les causes qui doivent le plus éloigner le lait , dont l'effet constant est de diminuer l'action des intestins ; & en réfléchissant à l'observation que j'ai rapportée dans l'avis au Peuple , §: 556 , de la difficulté que l'on a à purger les montagnards , qui ne vivent que de lait & de fromage frais , & qui supportent des doses de purgatifs effrayantes , on doit être convaincu , sur-tout si l'on considère en même temps la constitution morale , & toutes les circonstances physiques de cet ordre d'hommes ,

qui le vin donnoit une espece de jaunisse que le lait prévient.

(i) Tom. 2. 256.

que le lait, quand'on le digere bien, est le vrai remede de l'irritabilité & de la sensibilité malade.

Quoique le lait ne soit pas le remede des obstructions, qui veulent des fondans, cependant si les nerfs sont dans un état d'irritation qui occasionne de fréquens spasmes dans le bas-ventre, spasmes qui nuisent toujours aux obstructions, & qui empêchent l'emploi des fondans nécessaires, le lait, en ôtant cette cause, sert quelquefois plus puissamment à la fonte des obstructions que tous les autres remedes; & j'ai joint le lait d'ânesse, quelquefois même celui de vache, à des remedes apéritifs, qui n'ont commencé à opérer qu'après cette association: ainsi j'ai vérifié par bien des observations, suivies avec la plus grande attention, que ces décisions absolues, rendues en style d'oracle, il y a obstruction, donc il ne faut point de lait, souffroient des exceptions très-fréquentes; exceptions qui, comme HOFMANN l'a déjà dit, portent également sur l'aphorisme d'HIPPOCRATES, qui défend le lait dans les

maux de tête & dans la tension des hypocondres (*k*).

Ces avantages du lait n'ont point échappé à ceux qui se sont occupés du traitement des maux de nerfs ; CHESNEAU recommandoit une diete fort douce & sur - tout le lait (*l*). SYDENHAM recommande le lait pour les personnes maigres & bilieuses , dans les maux de nerfs qui ont résisté à tous les autres remedes : plusieurs femmes , dit-il , ont été guéries de longs & opiniâtres maux , sur tout de coliques , en vivant uniquement de lait ; & il assigne la façon dont il soulage (*m*). CHEINE , qui ne donnoit pas trop à la diete purement

(*k*) Liv. 5. aph. 64.

(*l*) Liv. 1. ch. 6. pag. 119.

(*m*) *Epist. ad D. COLE* , §. 115. Ce remede n'étoit pas analogue aux idées que SYDENHAM s'étoit fait de la cause des maux de nerfs ; aussi en rendant compte de ses bons effets , il s'en étonne , *id in hac curandi methodo mirandum* , &c. & il ne croyoit pas qu'on pût le continuer fort longtemps. C'est qu'il donnoit toute son attention à l'atonie & à la pauvreté des esprits animaux , & ne voyoit pas l'âcreté des humeurs.

laiteuse , dont les avantages ne lui fermoient pas les yeux sur les inconvéniens , la regardoit comme le meilleur remede dans quelques cas d'hystérie , de mélancolie , de coliques nerveuses & d'épilepsie (n). M. HOFFMAN louoit le lait d'ânesse : M. RAULIN , que l'on ne peut assurément pas accuser de prévention pour le lait , dont il a très-bien connu les mauvais effets dans quelques étysies , dit positivement , qu'il a vu guérir entièrement des vaporeuses par l'usage du lait pour toute nourriture : VIRIDET dit , qu'il fait le plus grand bien dans les affections hystériques & hypochondriques. M. SCARDONA le loue aussi ; & l'observation de M. LORRY , que les personnes qui se mettent entièrement au lait se sentent plus pesantes , moins alertes , plus assoupies , montre , aussi bien que celle que j'ai rapportée plus haut sur la constitution des montagnards , quels sont les cas de maux de nerfs dans lesquels il faut l'employer, & ceux dans lesquels il nuirait. J'ai vu le lait d'ânesse rendre au

(n) *English malady* , pag. 167.

bout de trois jours l'appétit, & un sommeil long & tranquille, à une femme extrêmement mobile, & alors désolée d'hypocondrie, qui, depuis six semaines, n'avoit point dormi deux heures, & n'avoit pris que la plus petite quantité d'alimens avec un dégoût insupportable; & dans un cas plus fréquent que l'on ne croit, celui où de longs maux de nerfs commencent à dégénérer en fièvre lente, le lait, si l'estomac peut le digérer, est le remède essentiel; parce que, dans cet état, presque tous les autres alimens donnent la fièvre en passant dans le sang, & le lait seul ne produit pas cet effet.

§. 131. Mais quel est le lait que l'on doit employer? La réponse à cette question dépend des circonstances de la maladie, & d'une connoissance exacte des différens caractères des laits. Je ne rapporterai point ici les détails des observations de M. HOFMANN, de M. YOUNG, de M. SPIELMAN & des miennes; bien moins nombreuses que les leurs, & qui se rapprochent tout-à-fait de celles de M. YOUNG; mais je me bornerai à quelques principes généraux. Ceux qui sont de pratique,

sont fondés sur tant d'observations, que j'ose presque assurer qu'ils ne tromperont pas.

Il résulte des expériences les plus exactes, que le rapport de la partie séreuse à la partie solide, c'est-à-dire, à la partie caséuse & à la partie butireuse prises ensemble, est presque absolument le même dans le lait de vache & dans celui de chevre; mais celui-ci contient un peu plus de fromage, & l'autre un peu plus de beurre. Le lait de vache contient une treizieme ou une douzieme partie de sucre de lait de plus que celui de chevre; ainsi leurs propriétés essentielles sont à très-peu près les mêmes, &, à en juger par les analyses, on pourroit presque indifféremment les substituer l'un à l'autre. Je crois avoir remarqué que le lait de chevre est un peu moins relâchant, & fortifie plus promptement; mais quelquefois il passe plus lentement & donne de la constipation. En général, il n'y a qu'un bien petit nombre de cas où il puisse mériter la préférence. Et comme celui de vache est beaucoup plus aisé à avoir dans ce pays, beaucoup plus agréable, qu'on

ne s'en dégoûte pas aussi aisément , j'ai presque entièrement abandonné celui de chevre , & je ne l'ai jamais regretté ; mais dans les pays où il est abondant & celui de vache rare , il peut toujours en tenir lieu , sur-tout si on le coupe avec un peu d'eau légèrement sucrée.

§. 132. Celui de brebis contient un quart de plus de fromage , plus du double de beurre , & un tiers de moins de sel essentiel. Si l'on ajoute à cela , que , suivant la remarque de M. SPIELMAN , dont les observations sont si exactes , le fromage en est beaucoup plus tenace , on comprendra qu'il est beaucoup plus difficile à digérer , & qu'ainsi , excepté dans un très - petit nombre de cas , il n'équivaut point à celui de vache : & je crois avoir vu quelquefois , que , quand il avoit été conseillé , l'envie de donner un conseil singulier , avoit eu autant de part à ce choix que la persuasion des vertus supérieures du lait.

§. 132. Celui d'ânesse contient plus d'un tiers de sucre de lait ; de plus que celui de vache , & très-peu de crème , dont on ne peut point faire de beurre ;

M. SPIELMAN n'en a pu recueillir qu'une dragme par livre, & une dragme & demie d'un fromage très-délicat. Ces différentes parties se séparent parfaitement par le repos ; mais aucun coagulum ne peut le trancher comme les autres laits ; &, en le comparant au lait de femme, on trouve qu'il est moins gras & moins fromageux (o). C'est, dans la pratique, celui qui, quand il s'agit d'adoucir comme remède réussit le mieux ; parce qu'il n'est qu'adoucissant, que l'on n'a à craindre ni sa coagulation dans l'estomac, ni les mauvais effets du beurre & du fromage, moins susceptible d'aigrir. S'il

(o) M. SPIELMAN a tiré de deux livres de lait de femme, une once & demie de crème, qui lui donna six dragmes de beurre, & une demi-once d'un fromage très-délicat. Il paroît que, dans les animaux, la séparation des principes est d'autant plus considérable, que leurs forces digestives sont plus foibles. La brebis, le plus foible de tous, est celui qui fournit le plus de beurre & de fromage. Chez les animaux non ruminans, l'adunation est plus complète : le lait d'ânesse est plus pesant que celui de vache ; mais ses principes sont mieux mêlés : ils ne veulent plus se séparer.

a un inconvenient, c'est qu'en diminuant trop toute irritation sur l'estomac, il en affoiblit l'action, au point de donner un sentiment de pesanteur & d'affoiblissement. Mais ce cas est si rare, & ses bons effets si fréquens, que je ne crains point de le recommander comme un des meilleurs remedes dans tous les cas d'irritation nerveuse, sur-tout quand elle a son siege dans les premieres voies. Les bons effets en sont ordinairement prompts; mais si l'on veut qu'ils soient durables, il faut le continuer long-temps. L'ordonner pour trois semaines ou un mois, ce n'est rien: je le fais rarement prendre moins de trois mois; & j'en ordonne rarement moins de douze onces le matin, à jeun dans le lit, & six onces le soir, deux heures avant souper. J'en ordonne souvent davantage: & je l'ai fait prendre très-souvent six mois, un an, dix-huit mois, & quelquefois plus long-temps. Quand on peut avoir du lait frais, on doit le préférer: mais quand l'ânesse est bien nourrie, il est souvent très-bon, même au bout d'un an: & si l'on vouloit se borner à du lait de

quelques mois seulement , on ne pourroit souvent point en avoir , & il est cependant utile de le prendre en toute saison , quoique sans doute il ait quelque degré de supériorité dans les tems où la pâture est la meilleure (p).

Ni les froids extrêmes , ni les chaleurs excessives ne font un obstacle à son usage , que l'on avoit , je ne fais par quels préjugés , hérissé de tant de préceptes minutieux , dont on prescrivait l'observance presque sous peine de mort , que les malades le redoutent , & sont portés à s'imposer des gênes pénibles & souvent mal saines , qu'ils croient nécessaires : au lieu qu'il exige certainement moins de ménagemens que tous les autres laits , puisqu'il est le plus digestible & le moins altérable ; & en général il n'exige d'au-

(p) Les personnes qui en ont fait usage long-temps , & avec attention , s'apperçoivent très - distinctement de toutes les différences qu'apportent dans le lait la nourriture , la saison , les autres soins. J'en ai trouvé plusieurs qui s'en louoient ou s'en plaignoient , & qui avoient appris à quoi il falloit l'attribuer.

tre régime que celui qui convient à la maladie.

Doit-il exclure l'usage d'un autre lait, des fruits, de la salade ?

J'ai souvent donné le lait d'ânesse pour tout remède, & le lait de vache pour tout aliment; ainsi s'il n'y a aucune raison qui contre-indique ce dernier lait, on peut hardiment en permettre l'usage, & ils s'allient très-bien ensemble.

Peut-on permettre les fruits ? Je ne les ai jamais interdits, à moins qu'il n'y eût quelque raison particulière de le faire. Si quelquefois on les défend avec le lait, c'est dans la crainte, fondée plus sur la spéculation que sur la pratique, que leur acide ne le coagule; mais comme le lait d'ânesse est un de ceux que les acides ne font pas trancher, il est, de tous les laits en usage, celui avec lequel les fruits s'associent le mieux. Et l'on a vu ailleurs, que j'ai fait vivre une femme uniquement de lait d'ânesse & de fruits, pendant très-long-temps. On doit dire de la salade ce que j'ai dit des fruits; mais ce qu'il est très-important d'observer dans l'usage de ce remède, c'est

de ne pas fatiguer son estomac par la quantité des alimens. Doit-on éviter le ferein ? Dans les pays où le ferein est une humidité infecte & mal-saine , toutes les personnes délicates doivent l'éviter avec soin ; mais dans celui-ci , où il est très-doux , où ce n'est qu'une eau très-pure , plutôt agréable à l'odorat & au goût , qu'indifférente , & c'est la même chose dans une grande partie de l'Europe , il n'y a aucun inconvénient à s'y exposer ; & il n'y en a sûrement pas plus en prenant le lait d'ânesse qu'en tout autre temps. Il augmente la transpiration , dit-on. Je conviens qu'ordonné à propos , & sur-tout dans les maux de nerfs , il facilite considérablement la transpiration. C'est un de ses avantages ; c'est un des buts pour lesquels on l'ordonne ; mais le ferein ne l'arrête pas ; & si l'on ne veut pas tout-à-fait se débarrasser d'un préjugé qui n'a aucun fondement , on peut , au moment où le ferein est le plus abondant , c'est la première demi-heure après le coucher du soleil , éviter de se tenir assis en plein air , parce que l'on pourroit prendre froid , puisque

l'air se rafraîchit assez sensiblement ce moment : mais le plus léger mouvement suffit pour parer à cet inconvénient ; & une longue expérience m'a démontré, que le lait d'ânesse est un des remèdes les plus doux , les plus sûrs , & le plus exempt de tout inconvénient (q).

Le lait de jument a le plus grand rapport avec le lait d'ânesse. ALEXANDRE *de Tralles* l'avoit déjà dit positivement (r) : on auroit pu le prévoir , & l'expérience le démontre ; peut-être même est-il encore moins gras (s) : ainsi on peut hardiment employer l'un pour l'autre ; mais comme on fait toujours un peu de tort au nourrisson , & que les poulains sont plus

(q) Je ne puis trop recommander la lecture de l'excellente dissertation de M. HOFMANN , *de mirabili lactis asinini in medendo usu.*

(r) *Lac equinum asinino ad omnia est persimile.* Liv. 7. ch. 2. pag. 309.

(s) M. SPIELMAN a trouvé qu'il avoit cinq fois plus de parties caséuses ; mais si ce n'est pas une faute d'impression , je soupçonne que cela est dû à quelque circonstance particulière.

précieux que les ânonns , on ne doit recourir à celui de jument , que quand on ne peut pas avoir de celui d'ânesse ; si on le préfère dans tout autre cas , il peut en résulter un peu de singularité & de bruit , mais pas plus d'utilité pour le malade.

§. 133. Plus gras , peut-être plus doux , plus nourrissant que l'un & l'autre , le lait de femme , que l'on n'emploie que dans les états désespérés , où il ne fait rien , seroit sans doute un très-grand calmant dans les maux de nerfs qui exigent les autres laits : mais on a pensé bien sagement & bien humainement en n'en privant pas les plus précieux des nourrissons ; & comme je suis persuadé que celui d'une bonne ânesse bien nourrie équivaut à celui de femme dans toutes les circonstances , excepté , peut-être , dans les épuisemens considérables , je crois qu'il n'y a qu'un très-petit nombre de cas dans lesquels on doive recourir à ce dernier.

§. 134. L'usage du lait dans les maux de nerfs demande-t-il quelques préparatifs ? Quand le lait est bien indiqué , il ne faut aucune préparation :

quand il ne l'est pas, les préparations ne peuvent guere le rendre utile. Si l'on craint les acides, on ordonne avec succès un peu de magnésie avant chaque prise de lait. L'un des plus sûrs moyens de le faire passer, c'est de boire un peu plus d'eau, de l'eau de Seltzer, ou quelque'autre boisson douce & délayante.

Du petit-lait.

§. 135. Le petit-lait, qui est la férosité du lait, chargée de tout son sel, ou plutôt de son sucre, & dépouillée de ses parties butireuses & caséuses, envisagé comme adoucissant, l'est moins que les laits, puisqu'il est dépouillé des parties qui émoussent & enveloppent l'âcreté: mais il est encore le plus doux des délayans, & le plus doux & l'un des plus puissans apéritifs. S'il s'aigrit plus aisément que les laits, il est aisé d'y parer par quelque absorbant.

Dans les cas où il y a une extrême sensibilité dans les nerfs des premières voies, sur-tout si elle est le fruit des remedes violens, des poisons, des

boissons âcres , il est certain que c'est au lait d'ânesse qu'il faut recourir; mais quand la cause de l'irritation est une bile visqueuse , amassée dans le duodenum ; quand le foie paroît engorgé , quand la bile croupit dans le vésicule , quand les maux de nerfs sont accompagnés de beaucoup de chaleurs , d'un peu de fièvre , d'urines fort colorées , d'un grand dégoût , on doit préférer le petit-lait. Je ne crains pas de dire que c'est un des plus grands remedes qu'il y ait dans la nature (1).

(1) On prépare souvent très-mal le petit-lait , & c'est par cette raison qu'il passe mal , & ne produit point l'effet que l'on en attend. De toutes les préparations , la meilleure est celle qui se fait avec la présure ou caillet ; c'est le quatrieme estomac du veau , trempé dans le lait aigre qu'il renferme , salé & séché. Cette préparation est fort supérieure à celle qui se fait avec la crème de tartre ou les autres acides. Quand le petit-lait est bien fait , il est , non point limpide comme de l'eau , mais verdâtre & transparent , & alors il n'a point besoin d'être clarifié. Cette opération , que beaucoup de Médecins prescrivent , le dépouille d'une partie de son efficace. Pour s'assurer que le petit-lait réussira , il faut commencer

En rétablissant le cours de la bile , en facilitant les felles , en faisant mieux couler les urines , & sur-tout en rétablissant la transpiration , le petit-lait

par l'écrémer exactement ; & pour cela , il faut qu'il ait reposé au moins douze heures dans un vase assez large. La plus grande difficulté consiste à trouver le degré de chaleur que doit avoir le lait pour se cailler le plus complètement possible : tous les acides & les caillots végétaux exigent un degré de chaleur plus considérable que la présure ou les autres caillots tirés du genre animal. Le petit-lait est utile dans toutes les saisons : celle où il a le plus d'efficace , c'est au printemps & au commencement de l'été , depuis le moment où les vaches commencent à manger l'herbe nouvelle , jusqu'au commencement des chaleurs. Le petit-lait doit être bû chaud ; il passe beaucoup mieux : il s'associe très-bien avec les végétaux. Défendre les fruits en prenant le petit-lait , c'est avoir des idées bien peu justes de leurs propriétés : ce sont des remèdes très-analogues , qui ont des effets communs , qui sont indiqués dans les mêmes cas ; & je ne sais par quelle fatalité on ordonne souvent un régime qui contrarie absolument les vertus du remède. Ce manque d'harmonie dans les différentes parties d'une cure , est un des principaux obstacles à leurs bons

prévient la formation des âcretés qui font la suite de ces évacuations dérangées ; & de cette façon , c'est un des plus puissans adoucissans. Une femme qui étoit devenue phrénétique par la frayeur qu'elle eut en voyant sa servante se jeter dans un puits , fut parfaitement guérie par le seul usage du petit-lait, pris à grosses doses pendant trois mois (u).

Des Bains.

§. 136. Parmi les remèdes les plus propres à diminuer l'irritation des nerfs , & à détruire plusieurs causes de leurs maladies , on doit placer les bains , ou d'eau simple , ou d'eau thermale , & les eaux minérales.

Les bains d'eau simple peuvent s'employer froids , frais , ou tièdes. Il n'y a qu'un bien petit nombre de cas dans lesquels il convienne d'employer des bains chauds : & pour éviter toute

effets , & il manque à la Médecine un petit ouvrage dans lequel on démontrât la nécessité de cette harmonie , & l'on donnât les principes sur lesquels il faut l'établir dans les différens genres de traitement.

(u) LORRY , tom. 2. pag. 124.

confusion , je les déterminerai à peu-près comme M. MARET dans son excellente dissertation. Le bain froid sera depuis 0 qui est le degré où la congélation commence , jusques à 12. Le frais , depuis 12 jusques à 25 : & le tiède , depuis 25 jusques à 35 ; en remarquant cependant , que , de cette latitude de 25 à 35 , les degrés de tiédeur différent beaucoup pour différentes personnes : ce qui est tiède pour l'un , est froid pour un autre , & chaud pour un troisieme : ainsi , en général on peut déterminer pour chacun le terme de tiède au degré où il éprouve une sensation agréable , où il ne sent ni chaud ni froid (x).

L'usage

(x) Les vues principales qu'on se propose en ordonnant les bains , doivent cependant entrer en considération dans la détermination du degré de chaleur. Si l'on veut adoucir , délayer , désobstruer ; en un mot , si l'on souhaite que l'eau pénétre aisément , il faut le bain un peu au-dessus du degré que je viens de prescrire , parce qu'en acquérant plus de chaleur , l'eau devient beaucoup plus fluide & plus pénétrante : chauffée de 25 à 45 , elle acquiert six fois plus de facilité à couler. Si l'on craint le relâchement ;

§. 137. L'usage des bains tièdes dans les maux de nerfs a sur tout été recommandé par M. HOFFMAN , qui en a parfaitement bien apprécié les avantages. M. MARET fixe leurs effets , en disant : *le bain tiède relâche autant que possible les solides ; il atténue , édulcore , & délaye.* Presque tous les Médecins ont réduit ces effets au relâchement à l'augmentation de la transpiration , & à l'adoucissement de l'âcreté qu'ils produisent de deux façons ; en faisant transpirer , & en faisant passer de l'eau dans le sang , par l'absorption , que des preuves évidentes^s démontrent , & que des raisonnemens spécieux & ingénieux , ne peuvent pas détruire (y). L'augmentation sen-

plus que l'on ne désire la pénétration , il faut qu'elle reste un peu en dessous. Enfin c'est ce degré , déterminé par une sensation douce de la peau , qui est le plus convenable , quand c'est l'effet antispasmodique que l'on a en vue.

(y) Cette absorption est comme dès les temps des premiers Médecins. Ceux qui voudroient s'instruire de ses preuves & de ses effets , peuvent lire K A A U , *perspiratio* , &c. J. AMMAN , *de venis in corpore*

sible de transpiration, est aussi également démontrée par la diminution de poids, que l'on observe souvent après le bain, quand l'inspiration n'a ni compensé ni excédé la transpiration, par le ramollissement de la peau, par la cessation des accidens qui dépendoient de la transpiration arrêtée. On voit le dégorgement sensible de la peau, par les humeurs crasses, grasses, que l'on trouve quelquefois dans le bain : les exemples en sont fréquens, & je soigne actuellement un malade, qui, dans un bain, rendit de l'huile par tous ses pores, en si grande quantité, qu'on en enleva plus de dix cuillerées de dessus la surface du bain. Ces effets généraux du bain tiède font comprendre combien de bons effets particuliers il doit en résulter. En effet, les seuls bains guérissent souvent des maux que tous les autres remèdes n'avoient fait qu'augmenter. J'ai vu une Dame, mere actuellement d'une nombreuse famille, & très-bien por-

humano bibulis. C R O M W E L M O R T I M E R, *de ingressu humorum in corpus humanum*; H A L L E R, *elem. phys.*

tante , qui , dès l'âge de douze ans , eut mal à la tête tous les jours : à quatorze ans le mal augmenta , en ce que tous les quinze jours l'accès étoit plus fort : le lendemain il étoit extrême ; elle ne pouvoit ni voir , ni entendre. Le troisieme jour il diminuoit un peu , & il se formoit au front une tumeur d'un jaune foncé , de la largeur d'un petit écu , mais beaucoup plus épaisse , qui se dissipoit peu-à-peu , comme les meurtrissures. Les autres remedes ne lui avoient procuré aucun soulagement : vingt - cinq bains tiedes la guérèrent parfaitement (7). Mais un

(7) Je trouve les effets du bain tiede assez bien indiqués dans une dissertation , d'ailleurs très-foible : *Balneum* 1°. reddit circulationem celeriore ; 2°. minus mobile mobilius reddit , & vasa obstructa reserat ; 3°. relaxat , humectat & emollit ; ergo antispasmodicum , emmenagogum , diureticum , paregoricum ; 4°. sanguinem ad exteriora magis invirat ; 5°. cutim à sordibus liberat : ergo cosmeticum ; 6°. humores diluit : ergo humores spissos resolvit , & eorum acrimoniæ medetur ; 7°. transpirationem promovet sudoremque provocat. NUSCHE , *de usu & abusu balnei domest.* Argent. 1740 On comprend que les Lains tiedes doivent opérer

quatrième effet , auquel on n'a pas donné assez d'attention , & qui est celui dont je crois l'influence la plus marquée dans les maux de nerfs , c'est celui qui dépend du consensus de la peau avec presque tous les organes. L'irritation de la peau , l'état spasmodique de ses nerfs se communiquent , comme on l'a vu plus haut , à presque tous les nerfs intérieurs. Le bain , en faisant cesser cet état , opere , presque sur le champ , une détente générale ; & ainsi c'est proprement à l'action sympathique du bain , qu'il faut rapporter la plus grande partie de ses bons effets dans ce genre de maladies : en dissipant le spasme cutané , il dissipe celui des parties internes.

Le froid de pied opere , par ce consensus , des maux très-prompts , que le bain , par le même principe , fait cesser sur le champ. Ce soulagement prompt , qu'il procure dans les coliques intestinales , bilieuses , néphré-

les plus grands effets quand les humeurs sont âcres , & les fibres fortes ; & c'est souvent le cas des pays chauds de l'Europe.

tiques , avant même que la cause en soit détruite , n'est point produit par la quantité de liquide absorbé : une plus grande quantité bue & prise en lavement , n'auroit point produit ces effets , mais au relâchement sympathique , qu'il occasionne en mettant la peau dans un état de bien être. S'il calme très-promptement dans l'état de délire , de manie : s'il fait passer , de la plus grande irritation , au sommeil le plus doux , dans quelques minutes ; ce n'est ni au relâchement proprement dit de la fibre (cet effet n'est pas si prompt) ni à la dilution , ni à l'âcreté diminuée , ni à la transpiration augmentée qu'il faut l'attribuer , c'est uniquement à la cessation de l'irritation nerveuse. Si des applications grasses ou émollientes sous la plante des pieds , soulagent des coliques nerveuses , des toux convulsives , c'est par ce même principe. Si , dans une fièvre lente , la sécheresse , la soif , la chaleur , le mal-aise diminuent quand on a été dix minutes dans le bain , c'est encore à ce même effet consensuel , qu'il faut rapporter ces changements si prompts & si heureux. Enfin , c'est à ce même principe ;

que l'on doit, en grande partie, la grande différence qu'il y a entre les effets calmans , rafraîchissans , détendans du bain , & ceux de la boisson aqueuse ; & je suis persuadé que les Médecins éclairés & observateurs, sentiront aisément la vérité de ce principe , qui m'a très souvent dirigé dans l'application des bains tièdes , & qui m'a souvent décidé à des bains locaux , par le moyen des fomentations , des cataplasmes , ou des vapeurs , dont les effets , prévus d'après la distribution des nerfs , ont été très-souvent justifiés par l'événement.

Un des grands avantages des bains tièdes , c'est de mettre les malades à même de soutenir des remèdes que différentes circonstances peuvent exiger , mais que l'on ne pourroit point employer à cause des symptômes nerveux qu'ils occasionnent , & que l'usage des bains prévient. J'ai vu très-souvent des malades , à qui les remèdes les plus nécessaires , même les remèdes antispasmodiques , donnoient des angoisses , des nausées , des vomissemens, de quelques délayans qu'on les accompagnât , & dont l'action de-

venoit favorable , & cefloit d'irriter dès que j'ordonnois les bains. Les fimples alimens , même les plus doux , font quelquefois un violent irritant pour un eftomac très-convulfible , & ce n'eft qu'à l'aide des bains tiedes , qu'en diminuant cette convulfibilité , on peut parvenir à digérer aifément : quelquefois même la digeftion ne fe fait parfaitement que dans le bain , & il faut y faire fes repas.

Si l'on fe rappelle ce que j'ai dit ailleurs de la crudité & de la coction dans les maux de nerfs , des caufes de la crudité , des conditions de la coction , & des moyens de la procurer , on comprendra que les bains tiedes font un des mieux indiqués ; & d'après toutes ces obfervations on ne fera point furpris s'ils ont été recommandés par de très habiles Médecins. HIPPOCRATES les confeilloit déjà dans les maux de nerfs (a) ; ARETEE , CELSE , GALIEN , CÆLIUS.

(a) Aph. 22. feft. 5. *Aqua calida cutem mollit , attenuat , dolores eximit , rigores , convulfiones , diftentiones mitigat , capitisque gravitatem folvit.*

AURELIANUS , ALEXANDRE *de Tralles* , qui les conseilloient dans l'épilesie , en faisoient un usage très-sage. Dans les siècles suivans , leur usage diætétique tomba en désuétude , & les Médecins parurent aussi les perdre de vue comme remede. Ce n'est proprement que dans le seizième siècle , qu'on a commencé à en faire un usage plus fréquent , & ce n'est que dans le siècle dernier , qu'ils ont repris la confiance qu'ils méritent. M. HOFFMAN en apprécia très-habilement les avantages , & en démontra toute l'utilité. Il détermine leurs effets généraux , il indique les maladies dans lesquelles ils conviennent , & il établit très-bien , que c'est sur-tout dans l'hypochondrie nerveuse , & dans tous les maux de nerfs , principalement s'ils dépendent d'une disposition spasmodique dans les visceres (b) ; dispo-

(b) *De balneorum ex aqua dulci praestantissimo in affectibus internis usu.* Cette excellente dissertation ne peut être trop lue. On a d'autres bonnes dissertations sur l'usage des bains tièdes & des bains en général ; cependant cette doctrine n'est point encore traitée aussi complètement qu'il se-

sition , qui , contribuant beaucoup à produire & à entretenir les obstructions , on comprend comment & pourquoi les bains tiedes font tant de bien dans celles du bas-ventre (c). Depuis M. HOFFMAN , leur usage est devenu bien plus général , & on les a sur-tout beaucoup employés dans les vapeurs. M. RAULIN les recommande & les emploie. M. LORRY a très-bien jugé leurs effets ; mais personne n'en a porté l'usage aussi loin que M. POME , qui s'est frayé , dans leur emploi , une route qu'aucun de ses devanciers ne lui avoit apprise :

Si MM. BOERHAAVE , CHEYNE & WHYTT n'en parlent point , c'est roit à souhaiter qu'elle le fût. Un des meilleurs ouvrages est sans contredit celui de M. MARTEAU , dont j'avois oui parler avec de grands éloges , mais qu'il m'avoit été impossible de me procurer , quand j'ai composé cet article. Depuis lors M. RAST , mon ami , célèbre Médecin de Lyon , & l'un des Praticiens les plus éclairés que je connoisse , a eu la complaisance de me l'envoyer.

(c) FABRI de *Hilden* vit un M. Vallier guéri d'obstructions très-invétérées & très-opiniâtres , par les bains de Pfeffers , *opera omnia*, pag. 66r.

premièrement , parce que , comme je l'ai déjà dit , ils n'ont envisagé les maux de nerfs qu'en tant qu'ils dépendent du relâchement de la fibre : ils ont trop adopté l'idée de P I S O N , qui , attribuant tout aux sérosités surabondantes , établit trop généralement , que les bains tièdes relâchent , affoiblissent , énervent , jettent même dans l'engourdissement (d). En second lieu , parce qu'ils ont vécu dans des pays où l'on ne fait presque aucun usage des bains tièdes. En Hollande on les craint , parce qu'ils augmentent le relâchement : en Angleterre on a cru presque généralement , pendant très-long-tems , qu'il n'y avoit que les bains froids qui pussent être salutaires ; & quand M. PERCIVALL en a fait un assez grand usage , il y a quelques années , on les a presque regardés comme une chose nouvelle. Que l'on me permette quelques réflexions sur les causes qui ont déterminé M. BOERHAAVE & M. WHYTT , & , d'après eux , plusieurs autres Médecins distingués , à les prescrire trop généralement. 1°. En éta-

(d) Sect. 4. ch. 2. pag. 310.

blissant comme une regie , que les bains tiedes relâchent , effet qu'ils produisent , il est vrai , sur la fibre animale , isolée ou morte , on a eu tort de la rendre générale , & de l'appliquer à toute la machine organisée & vivante , puisque cette conclusion n'est point généralement vraie. Si l'on baigne beaucoup dans l'eau tiede une personne très-saine , chez qui les bains ne peuvent détruire aucune cause de maladie , il est certain qu'ils la relâcheront : mais si une personne est tombée dans l'atonie , par une suite de quelque indisposition , dont les bains tiedes peuvent dissiper la cause , non - seulement le malade recouvrera plus de force , parce que toutes les fonctions se feront mieux , mais ses fibres acquerront plus de densité & d'élasticité ; & il n'y a pas un Médecin qui n'ait pu voir , dans plusieurs circonstances , les chairs reprendre de la fermeté au bout d'un certain nombre de bains tiedes. 2°. Les causes de cette espece peuvent se trouver dans tous les pays ; ainsi il n'y en a point dans lesquels les bains tiedes ne puissent être employés avec succès. 3°. Les pays froids & humi-

des , dans lesquels la transpiration se fait mal , doivent souvent offrir des cas , dans lesquels la peau s'obstrue & entraîne beaucoup d'accidens , & surtout des maux de nerfs : les bains tièdes précédés de frictions , & rendus très-légèrement aromatiques, sont alors de la plus grande utilité. 4^o. En lisant avec attention un grand nombre d'observations de maux de nerfs , faites en Angleterre , on ne peut pas s'empêcher de remarquer plus d'une fois , que les antispasmodiques actifs , que les bains froids , que les toniques, agissoient comme irritans; & que, selon toutes les apparences, les bains tièdes auroient beaucoup mieux réussi , & auroient rendu plus efficaces les antispasmodiques internes : aussi je suis persuadé , que ceux des Médecins de cette nation , chez laquelle il y en a un si grand nombre de véritablement instruits , qui auront le courage, dont ils ont déjà l'exemple, de s'élever au-dessus de la prévention nationale, retireront , de l'usage des bains tièdes , des effets aussi marqués qu'on peut en observer au midi de la France : mais je crois que les occasions

de les employer feront moins fréquentes.

Je ne m'étendrai pas davantage ici sur les effets des bains : ce que j'en ai dit suffira pour faire comprendre ce que l'on doit en attendre , dans les différentes maladies dans lesquelles j'en conseille l'usage ; mais je dois donner ici la réponse à quelques questions que l'on peut faire sur la façon de les employer.

§. 138. Pour les bains très-froids, on n'est peut-être pas dans le cas de faire beaucoup d'attention au choix de l'eau : moyennant qu'elle soit froide , il n'est pas nécessaire qu'elle soit douce , pénétrante , savonneuse ; mais quand on desire qu'elle pénètre & qu'elle agisse sur les liquides , comme c'est presque toujours le cas dans les bains tièdes , on ne peut pas l'avoir trop pénétrante , trop douce , trop savonneuse, & telle est celle du lac Léman. Quand on n'en a pas de telle à sa portée , on doit la charger d'herbes savonneuses , ou de fleurs légèrement incisives , telles que celles de sureau.

§. 139. Pour tous les bains, l'heure

la plus convenable , c'est le matin , à jeun , quand les vaisseaux sont désemplis, & qu'il n'y a rien dans l'estomac ; puisque, en effet, si l'on desire que l'eau pénétre , elle pénétre mieux alors qu'en tout autre temps ; parce que l'absorption se fait plus aisément ; qu'elle peut être plus considérable , & que l'effet sera plus marqué sur des vaisseaux détendus , que sur des vaisseaux tendus.

Si l'on veut qu'elle fortifie en contractant les vaisseaux , cette contraction est bien plus forte quand leur plénitude n'y résiste pas, & elle n'est point dangereuse.

Si l'on desire l'effet antispasmodique , par l'action sur la peau , il est bien plus considérable quand les vaisseaux sont déjà au point de leur plus grand relâchement , & quand il n'y a point, dans l'estomac , d'alimens qui pourroient faire une contr'irritation.

D'après ces principes, c'est toujours à jeun que je fais prendre les bains frais ; ils sont bien plus efficaces. Pour les froids , pris à une autre heure, ils pourroient occasionner des accidens dangereux ; mais quant aux tièdes, dans

lesquels il faut quelquefois rester très-long-temps, & qui, par-là même, pourroient éprouver les personnes délicates, il n'est pas absolument nécessaire de les prendre à jeun.

Quand on ne prend point d'autre remède que les bains. & que le malade est foible, on peut le faire entrer dans le bain deux heures après déjeûner. Quand le malade prend le petit-lait, le lait d'ânesse, ou quelque'autre remède de cette espece, il peut entrer dans le bain deux heures après les avoir finis.

Quelle doit être la durée de chaque bain ? Il n'est pas possible de donner, à cet égard, une règle qui convienne à tous les malades & à tous les cas. On voit des Médecins qui les ordonnent pour trois quarts d'heure. pour une heure tout au plus : & M. R A U L I N parle d'une femme à qui on avoit ordonné, pour des vapeurs, des bains d'une heure, & qui les prit de deux, comme ayant fait une grande faute, dont elle fut punie par la fièvre, la toux, l'épuisement : ce ne fut qu'en revenant au terme prescrit qu'ils lui firent du bien, & la guérèrent entière-

ment de ses vapeurs (e). Mais j'avoue que cet effet me paroît fort extraordinaire, & je soupçonne qu'à l'erreur dans la durée, il s'en joignoit une plus importante dans le degré de chaleur; puisque les symptômes que la malade éprouvoit, étoient précisément ceux que produisent les bains trop chauds; & que, si les bains trop longs incommodent, c'est en donnant mal au cœur & de la disposition à défaillir. D'ailleurs l'expérience de tous les jours démontre, que l'on soutient parfaitement des bains beaucoup plus longs. M. P O M E en a fait prendre pendant long-temps, de six, de huit, de dix, de douze, de dix-huit & même de vingt-deux heures (f); & FABRI de Hilden avoit déjà donné l'histoire d'un fait bien propre à autoriser les longs bains tièdes, & à en démontrer l'avantage. Il avoit vu qu'à *Pseffers* il y avoit des gens qui restoient toujours dans le bain, & finissoient leur cure sans en sortir (g),

(e) Pag. 335.

(f) Pag. 114. 118. 131. 132, &c.

(g) *Epistola ad Croquerum*, pag. 659: .
660. 661.

Et deux témoins dignes de foi m'ont assuré, que l'on avoit vu la même chose aux bains de Leuch en Valais, qui sont bien plus actifs que ceux de Pfeffers. Je ne conseille point cette méthode ; mais j'ai cependant cru utile de présenter ces faits, parce qu'il ne seroit pas impossible, que, dans quelques cas, elle eût ses avantages. A l'ordinaire, je ne fais pas prendre les bains tièdes, quand je les ordonne pour les maux de nerfs, plus de deux ou trois heures ; parce que, excepté dans les cas où il y a une roideur marquée dans quelque partie, une chaleur, une sécheresse, & une irritation prodigieuse, je crois avoir remarqué, qu'au bout de deux ou trois heures, le bain a fait autant d'effet qu'il peut en produire ; & un grand nombre de malades m'ont constamment assuré, qu'ils étoient mieux quand ils n'y restoient pas plus de deux heures & demie, que quand ils y restoient plus long temps. L'absorption se fait le plus abondamment dans la première demi-heure du bain : le *lénimen* de la peau est aussi assez prompt ; il n'y a que l'amollissement qui augmente à proportion du temps ;

& ainsi quand on ne desire pas cet amo-
lissement, il est inutile de le prolonger.
J'ai été consulté par quelques mala-
des que des bains trop longs avoient
jettés dans un relâchement trop con-
sidérable, d'où étoit résulté une dis-
position à l'anasarque, & , chez une
femme à la fleur de l'âge, un véri-
table anasarque universel, avec une
foiblesse extrême.

Quoique l'heure la plus convenable
pour les bains soit le matin, on peut
cependant aussi se baigner une seconde
fois le soir, assez tard pour que la
digestion du dîner soit finie. Il y a plus
d'avantage même à réitérer ainsi le
bain, qu'à le prolonger très-long-
temps le matin: on obtient par-là une
double absorption, quoique la seconde
soit moins abondante, & un double
lénimen de la peau, cet effet heureux
auquel se rapporte une partie des
avantages du bain.

On peut prendre les bains tièdes
dans tous les tems de l'année; les
plus grands froids ne sont point un
obstacle: quelque fois même les per-
sonnes fort délicates, sur qui le grand
froid agit comme un irritant, ont plus

Besoin du bain tiède à cette époque qu'à toute autre. Il n'y a aucune nécessité de se coucher après le bain : ce n'est que les circonstances du malade ou de la maladie qui peuvent l'exiger. Mais je passe actuellement aux bains frais.

§. 140. Les expériences de M MARET lui ont appris , que la bandelette de peau , longue de six pouces , dont il se servoit pour ses expériences , s'allongeoit de deux lignes , en la tenant pendant une heure dans l'eau au douzième degré , & l'on peut être sûr , qu'à dix-huit degrés , cet effet seroit plus considérable encore. Cependant il ne faudroit pas en conclure , que le bain , à douze , & même à dix-huit , relâche ; & il faut bien distinguer entre les effets sur la peau morte & sur la peau sensible. A seize , dix-sept , dix huit degrés même , le bain produit constamment un sentiment de froid ; la raréfaction des humeurs diminue , & tous les solides de l'animal se resserrent : il n'y a personne , qui , en se baignant à ce degré de chaleur , ne puisse en faire l'épreuve. Il pâlera ,

ses bagues se trouveront plus larges qu'elles n'étoient; il se rechauffera avec plus de facilité qu'il ne s'étoit déchauffé : en un mot, tout lui démontre qu'il a diminué de volume. Le bain frais jusques à dix-huit degré, n'agit donc pas comme relâchant, si l'on n'y reste pas long tems; car si l'on reste plus de sept ou huit minutes, on se fait à ce degré de fraîcheur: elle ne produit plus d'effet sur la peau, & cette diminution de volume cesse; & même si l'on se baigne dans une baignoire où il y ait peu d'eau, on la fait bientôt monter de quelques degrés, & les effets du bain deviennent quelquefois relâchans puitque réellement ils commencent à l'être quand l'eau est à vingt ou vingt-un degrés; chaleur à laquelle l'eau du lac parvient quelquefois, quand le thermomètre au nord est à vingt-cinq ou vingt six: aussi j'ai vu plusieurs malades se plaindre, que ces bains, qui, quelques jours auparavant, leur donnoient de la force, & leur faisoient du bien, ne leur en faisoient plus & les affoiblissoient. On peut donc établir que le bain, depuis 12 jusques à dix-huit, moyennant

que l'on n'y soit que quelques minutes (*h*) resserre les solides vivans (*i*).

L'effet de ce bain ne sera donc pas précisément celui du bain tiède ; l'absorption est bien moins considérable ; le lénimen de la peau , qui tient à la détente que la tiédeur produit , n'aura plus lieu ; les solides trop tendus ne seront plus relâchés , tant s'en faut ; & toutes les fois qu'il y a réellement trop de tension , ils nuiront : ils nuiront même sans trop de tension , quand le genre nerveux est excessivement mobile : on éprouve alors , avec les bains frais , ce qu'on éprouve souvent avec les plus légers toniques ; ils agissent comme irritans , & c'est cet accident qui m'obligea , dans un cas où ils me paroïssent évidemment indiqués , à commencer par des bains tiédis au degré nécessaire pour que

(*h*) A 12. 13. 14. degrés , & même à 15 , l'effet ne change pas , quoique l'on y soit long temps. J'ai vu un malade , après trois quarts d'heure , à treize & demi , sensiblement contracté.

(*i*) Il suffit que la raréfaction des humeurs diminue , pour que les solides se contractent par leur propre élasticité.

cette irritation n'eût pas lieu ; & diminuant chaque jour , & de la durée du bain , & du degré de chaleur , le malade parvint , au bout de quelques jours , à les supporter à douze. Depuis lors j'ai eu de fréquentes occasions d'employer cette méthode , & toujours avec succès ; & tout ce que je viens de dire doit faire comprendre , que l'on ne doit pas plus employer les bains frais , dans l'état de crudité des maladies de nerfs , & en général dans les maladies chroniques , à moins qu'elles ne dépendent d'atonie , que dans les maladies aiguës , puisque c'est comme tonique que l'on doit les envisager , & que c'est d'après cette idée qu'il faut les apprécier. Mais c'est un tonique qui a des avantages que les autres n'ont point ; il ne fatigue aucun organe , il n'échauffe point , il ne constipe point , il n'ôte point le sommeil , en un mot il n'a aucun des inconvéniens de plusieurs autres irritans , & il y a des avantages qui lui sont particuliers. Ainsi on peut hardiment le regarder comme le premier des toniques dans les maux de nerfs ; & si la maladie est de nature à exiger une coction ,

quand cette coction est faite , & que l'on peut employer hardiment les spécifiques , le bain froid produit un excellent effet , & à cette époque il fait le plus grand bien dans l'épilepsie même. Une fréquence habituelle du pouls sans dureté , un sentiment de chaleur à la peau , de fréquens gonflemens d'estomac , les insomnies, les feux fréquens au visage, sont les symptômes qui indiquent , presque toujours avec certitude , que le bain frais produira les meilleurs effets. Il est très important de le prendre à jeun , & on peut le prendre en toute saison & aussi long-tems que l'on veut : mais il est bien certain que c'est dans les grandes chaleurs de l'été qu'ils sont le mieux indiqués , parce que rien n'en diminue autant les fâcheux effets , dont j'ai parlé ailleurs , & qui sont si sensibles dans tant de maux de nerfs.

§. 141. L'effet des bains froids est uniquement tonique , & très tonique : il exige , plus encore que le bain frais , une grande attention à ne pas l'employer trop tôt.

M. MARET a vu que la bandelette de peau se raccourcit d'une ligne dans

une heure au degré 1 : & il est aisé de juger par-là , combien l'effet tonique de ce degré , sur le vivant , est supérieur. Un de mes amis , Médecin très-éclairé , feu M. CHATELANAT , a vu les bains d'Ingni , source très-froide entre Moudon & Payerne , occasionner une constriction si violente des muscles abdominaux, qu'il en résulta une chute du rectum de plus de huit pouces. Un fait comme celui-là prouve ce que l'on peut en espérer , & l'expérience démontre , qu'ils opèrent les cures les plus suprenantes , dans les cas d'atonie, où tout autre remede a été inutile.

§. 142. *b.* Les cas où les maux de nerfs pourroient exiger des bains extrêmement chauds sont si rares , que je ne crois point devoir en parler ici : ce que j'ai à en dire sera mieux placé à l'article de la paralysie (*k*). Je remarquerai

(*k*) Dans ces cas-là , les bains les plus chauds qui soient connus en Europe , sont , à ce que je crois , ceux de Borshet & ceux de Dax. J'ai vu à Borshet , avec deux thermometres très-exacts, qu'au moment même où l'on plonge le thermometre dans le petit puits , qui est soufré , il monte à 59 , & , au

remarquerai seulement ici , que leur effet est une transpiration excessive , & une fréquence très-grande du pouls. On peut donc compter que l'action sera très grande , même dans les plus petits vaisseaux , & que la diminution , dans la masse des humeurs , sera très-considérable. M. le M O N I E R , en se baignant pendant demi - heure

tout d'une minute , à 61 du thermometre , qui marque l'eau bouillante à 80. M. F O R S T E R en a trouvé dans l'isle de Tina , qui vont à 191 de Farenheit : c'est plus de 70 au thermometre que j'employois. Dans le grand puits , qui n'est pas soufré , il monte à 48 ; & , à la source , qui n'est éloignée que de huit pas , il monte à 52. La source qui est à la promenade , & coule du roc , n'est pas si chaude ; le thermometre ne monte qu'à 45 : elle n'est pas soufrée , mais assez saline pour que l'on puisse s'en promettre de grands effets. D A X n'est que de l'eau très-pure , mais très-chaude. M. S E C O N D A T de *Montesquieu* a trouvé la chaleur , à la surface du bassin , de 48 , & à la source , de 56. Je vois dans l'excellent ouvrage de M. L E R O I , que celles de Vinai , au pied du mont Viso , le font monter à 52 : mais un homme éclairé , qui y avoit été , m'assure qu'elles ne passent pas 48.

au 34^e degré, perdoit depuis 11 jusqu'à 14 onces, & dans un bain plus chaud, il perdit vingt onces & deux gros en huit minutes.

Des eaux Thermales.

§. 143. Ce que j'ai dit des degrés de chaleur de l'eau commune, est vrai des différentes eaux thermales, dont le degré de chaleur varie généralement entre 28 & 44 (1).

(1) On comprend que je ne parle plus ici des sources de Borshet, de Dax & de Vinai, mais de la généralité des autres eaux. Le bassin tempéré, (dit neuf) formé à Bains par une source savonneuse, ne fait pas monter le thermometre au-delà de 29. La source la plus chaude le porte à 40, qui est le degré de la source du crucifix à Plombières; & ce degré est, je crois, celui que l'on trouve le plus souvent dans les eaux thermales. Le bassin le plus tempéré de Luxeuil, qu'on appelle des Bénédictins, ne porte le thermometre qu'à 30. On trouve à Bains une source très-savonneuse, chaude à un degré très-rare, c'est celui de 19 degrés, & je ne me rappelle que l'eau sulfureuse de Nyer en Roussillon, dont parle M. CARRERE; à qui l'on doit un bon ouvrage sur les eaux de cette Province, qui ait ce degré. Je dois ces observations, & plusieurs autres

Les eaux thermales se rangent sous un certain nombre de classes , & les effets des différentes eaux de chaque classe ne varient que du plus au moins ; de façon que les vertus spécifiques que l'on attribue aux unes , dans certaines maladies, préférablement à toute autre, sont presque toujours des vertus supposées pour les accréditer, plutôt que des vertus réelles; & , en général , l'essentiel pour ordonner les eaux, c'est de savoir à quelle classe elles appartiennent, & si elles sont fortes ou foibles dans leur classe. Dès qu'une fois on pourra avoir cette classification & ces échelles , il ne s'agira , pour se déterminer entre celles qui sont de même force, (& il y en a plusieurs) que de consulter les circonstances du malade , & la façon dont on est aux eaux. L'air , le logement , la nourriture , la facilité

sur Bains & Luxeuil , que je n'aurois pas eu le temps de faire moi-même , avec l'exactitude nécessaire , à M. de T. Officier François , bon Physicien & bon Observateur ; qui eut la complaisance de les faire pour me les communiquer. J'ai vu à la source à Balaruc , le thermometre monter très-rapidement à 41 , & ensuite presque à 43.

té des promenades , les commodités des bains , les douches , les étuves font des circonstances de la plus grande importance ; & il y a des sources précieuses , qui sont gâtées parce que l'on y est mal à tous ces égards.

Les quatre classes sont ; les salines , telles que celles de Balaruc , de Vichi , de Bourbonne , de Visbaden , d'Ems ; les soufrées , telles que celles des trois Aix , de Bath , de Barèges ; les martiales , telles que celles de Carls-Baden en Bohême , & de Leuch en Valais , ce sont les plus rares ; enfin , les simples , que l'on pourroit diviser en absolument simples , telles que celles de Pfeffers , de Slangen-Baden , de Bains , la source appelée d'alun à Aix-en-Savoie , & celles qui renferment ou une légère dose de terre alkaline , ou de terre savonneuse , ou même de sel alkali ; telles que celles de Plombières , peut-être de Luxeuil , de Lucques , de Pize , &c. Il faut remarquer , que , dans celles des trois premières classes , il y en a beaucoup qui participent des autres classes , & que , dans la première , le principe salin varie. Les eaux de *Balaruc* ne contiennent presque que du sel de mer ; cel-

les de *Bourbonne*, bien moins salées, le sont par un amer d'une autre espèce, & contiennent un léger principe sulfureux, qui fait que leur action est bien moins bornée aux premières voies que celles de *Balaruc*. Celles de *VISBADEN*, qui me paroissent celles de cette classe dont on peut espérer les effets les plus considérables, contiennent aussi un sel amer, mais bien plus pénétrant que les autres : celles de *Vichi* sont plus alkalines, & celles d'*Ems* contiennent un sel neutre, si doux & si pénétrant, qu'elles ne sont point purgatives, mais très-désobstruantes.

Les eaux sulfureuses varient aussi, par la quantité du principe soufré qu'elles contiennent, & par leurs différentes combinaisons avec les sels (*m*).

(*m*) J'ai été moi-même aux trois Aix. Les eaux d'*Aix-la-Chapelle* sont très-soufrées, & en même temps chargées d'un sel amer. Celles d'*Aix-en-Savoie* m'ont paru aussi soufrées, mais très-peu salines; le degré de chaleur est à-peu-près le même. Celles d'*Aix-en-Provence* sont moins chaudes, peu soufrées, & point salines au goût. Celles

Les eaux martiales contiennent aussi plus ou moins de quelque'autre principe.

Il y a une observation à faire sur les eaux thermales comme sur les acides : c'est , qu'indépendamment des principes minéraux qui peuvent s'y trouver , il y a une grande différence dans l'eau même qui a servi de dissolvant ; & en savourant long - tems les eaux après qu'elles sont refroidies ou éventées , on apperçoit sensiblement cette différence , qui est très-importante.

En se rappelant tout ce que l'on connoît des effets des eaux thermales , de leurs différentes especes , & ce que j'ai dit jusques à présent des maux de nerfs & de leurs causes , on comprendra aisément , que celles des trois premières classes peuvent convenir pour remédier à différentes causes des maux de nerfs ; mais que , dans les cas où il y a une grande âcreté , où la mobilité tient à l'état du sensorium , aux esprits animaux , à la sensibilité ex-

de *Bareges* ne sont presque que soufrées , mais très-pénétrantes.

trême de quelqu'organe , comme de l'estomac ou des intestins ; dans les cas où les nerfs ont été affectés par quelque cause morale , il n'y a que celles de la dernière classe qui puissent convenir. L'action des premières est celle des sels délayés dans l'eau : celle des secondes peut se rapprocher de celle des amers animés de quelque volatile : celle des troisièmes est celle des martiaux , & la quatrième celle des bains tièdes. Ainsi on voit d'abord dans quels cas elles peuvent convenir , en se souvenant cependant, que les préparations de la nature donnent aux mélanges qu'elle fait , une énergie que les mélanges de l'art ne peuvent jamais atteindre , & que , quoi que l'on dise de l'imitation des eaux , elle est toujours très-imparfaite. La quantité de sel de mer , que contient la dose d'eau de Balaruc , qu'il faut boire pour se purger , dissoute dans l'eau ordinaire , ne feroit vraisemblablement qu'altérer ; & pour toutes les eaux en général , on est étonné de l'action que leur donne la petite quantité de principes dont elles sont chargées , & dont la combinaison, telle que la Na-

ture la prépare , produit des mixtes réellement différens de ceux que la Chymie ordinaire en pourroit faire. C'est cette activité qui leur donne tant d'efficace , & qui rend leur abus si fâcheux. On a vu plus haut quels horribles accidens nerveux les eaux de Balaruc mal ordonnées avoient produits; & l'on verra, dans différens chapitres de cet ouvrage, les maux produits par les eaux minérales les plus fortes & les plus vantées. Mais ces mêmes eaux, bien employées, produisent aussi les plus heureux effets : & je me suis servi avec le plus grand succès, de celles de Balaruc, même dans des cas de maux de nerfs fâcheux & opiniâtres, dont la première cause étoit dans les viscères du bas-ventre. M. LE ROI a très-bien apprécié leur usage (*n*) dans ces cas - là ,

» (*n*) Les maladies vaporeuses spasmo-
 » diques, ne tiennent pas toujours uni-
 » quement à une mauvaise disposition du
 » système nerveux : elles sont quelquefois
 » sympathiques & dépendent d'un état ma-
 » ladié de l'estomac & du canal intestinal.
 » Dans ce cas, les eaux de Balaruc, prises
 » intérieurement, à de petites doses, &

& ce qu'il en dit doit être connu de tous les Médecins.

Les eaux de la quatrième classe, celles que j'ai appellées simples, conviennent toutes les fois que les bains tièdes conviennent : mais leurs effets sont beaucoup plus considérables , parce que leur eau est beaucoup plus douce & beaucoup plus pénétrante ; peut-être simplement à cause de l'absolue pureté de l'eau ; peut-être par quelque principe trop tenu pour tomber sous nos sens. Deux faits populaires, mais bien constatés , c'est qu'elles lavent le lin-

» long-temps continuées , ont souvent pro-
 » duit de très-bons effets. Bien plus , lors-
 » que les paroxismes périodiques d'une épi-
 » lepsie récente, m'ont paru être détermi-
 » nés par des matieres bilieuses , âcres ,
 » accumulées dans les premières voies , &
 » sur-tout dans l'estomac , j'ai quelquefois
 » réussi à guérir cette maladie , en pur-
 » geant le malade trois jours consécutifs
 » avec les eaux de Balaruc , & en réitérant ,
 » de deux en deux mois , cette purgation ,
 » pendant un an ou un an & demi , & en
 » éloignant ensuite, peu-à-peu & par degrés,
 » la période de cette purgation «. *Mémoire
 sur les eaux de Balaruc. Mélanges de Physique
 & de Médecine , pag. 48.*

mieux qu'aucune autre eau , & que les linges se sechent beaucoup plus promptement que s'ils eussent été lavés dans d'autres eaux, fussent pour prouver leur pénétration , & la facilité avec laquelle elles se distribuent ; dernière qualité, qui fait que l'on peut les boire avec tant de succès , pendant que les mêmes doses d'eau commune chauffée, détruiroient rapidement l'estomac.

Celles que j'ai appellées savonneuses ont, outre ces avantages , celui de détruire plus puissamment les principes d'acide , de viscosité , de légers engorgemens, qui se trouvent si souvent combinés avec les maux de nerfs ; mais il est vrai que ces qualités même les rendent quelquefois trop actives pour les malades à qui il ne faut absolument que les simples adoucissans ; & j'ai vu le malade , à qui je dois les observations que j'ai citées plus haut , sensiblement irrité par les eaux de Plombières , être obligé d'aller à celles de Bains , qui seroient inefficaces dans plusieurs cas dans lesquels les premières réussissent supérieurement. Mais il seroit inutile de m'étendre sur ces objets : on voit combien il est im-

portant de connoître exactement les vertus des eaux , & combien il est dangereux de les envisager comme un remède indifférent, où l'on envoie très-légèrement , & dont on laisse presque le choix au malade , sans que le grand nombre d'exemples fâcheux ramène à des précautions dont l'oubli est si funeste (o).

Des eaux minérales froides.

§. 144. On peut les partager comme les eaux thermales , en salines , sulfureuses , chalybées , & simplement spiritueuses, ou imprégnées d'un principe actif aérien sans aucun minéral

(o) J'ai vu en 1777 une Dame envoyée, du nord de la France , à Baresges , avec cet indifférentisme , à qui ces eaux réussirent si mal , qu'elle fut quatorze mois avant que de pouvoir retourner chez elle : & j'ai vu en 1778 une Dame , envoyée aussi légèrement à Contrexeville , à qui ces eaux occasionnerent des pertes si fâcheuses , que , depuis ce moment , elle a perdu journellement ses forces , & est tombée dans une diarrhée qu'rien n'a pu même modérer , & qui l'a tuée sans accidens violens.

(p) : & il faut se rappeler qu'une partie de ce que j'ai dit des eaux thermales en général, sur leur composition, sur les effets du mélange, sur le mélange des classes, convient aussi aux eaux froides, dont très-peu appartiennent uniquement à leur classe. Toutes sont plus ou moins gazeuses; & des trois premières classes, il y en a peu, qui ne contiennent quelque principe salin ou terreux : mais je dois remarquer, que, parmi les thermales, les soufrées sont très-communes; les martiales très-rares, & qu'au contraire, les soufrées sont très-rares parmi les froides, & les ferrées très-communes. Dans la quatrième classe, on pourroit admettre une différence analogue à celle que j'ai admise dans la quatrième classe des eaux chaudes. Les unes ne sont que gazeuses : elles ressemblent à celles que l'on peut faire,

(p) Je n'exclus point les alumineuses, les vitrioliques, les cuivreuses, &c. Je n'examine point si elles existent : ces recherches seroient l'objet d'un traité des eaux minérales. Ici je n'ai dû parler que de celles qui sont d'un usage général, que l'on emploie très-souvent dans les maux de nerfs.

en ajoutant de l'air fixe avec soin à de l'eau commune ; mais avec cette différence , qu'il y a entre les manipulations de la nature , & celle de l'art ; & quoi que l'on en ait dit, elle est très-considérable : les autres contiennent une terre absorbante , ou une très-légère dose de sel alkalin , qui leur donne un peu plus d'activité.

Les salines , telles que celles d'Egra , qui contiennent un sel neutre , & qui sont peut-être les premières de leur ordre ; les sulfureuses , (telles qu'il y en a de très-bonnes à Prangins à quelques lieues de Lausanne), qui contiennent aussi un sel amer, combiné avec un principe sulfureux , qui leur donne la plus forte odeur de soufre , & qui sont purgatives , conviendront dans les cas dans lesquels les remèdes de cette espèce seroient indiqués ; mais en se souvenant toujours , que les eaux salines sont préférables aux dissolutions de sel , comme les eaux chalybées aux teintures de fer.

Les eaux chalybées , qui sont un puissant tonique , & un remède souverain dans les maux de nerfs qui dépendent d'atonie , & dont l'action

est si analogue à celle des bains frais ; deviennent très-irritantes dans un grand nombre de cas ; & je les ai vu changer en épilepsie de simples mouvemens convulsifs. En général , elles ne conviennent presque jamais dans les maladies qui ont leur siege dans la tête , & cette vérité est trop ignorée. Si l'atonie n'attaque que les premières voies , on peut souvent les combiner avec succès avec les bains tièdes , qui empêchent qu'elles n'irritent. Celles qui, comme la Géronstere, contiennent un principe sulfureux volatil , combiné au fer , ont une efficacité que l'on chercheroit vainement dans d'autres remèdes.

Les eaux gazeuses , ou les acidules simples , qui , malgré leur nom , sont presque toutes alcalines , sont un délayant, un édulcorant, un véritable antispasmodique. Leur effet est celui des bains de la quatrième espèce ; & elles font le plus grand bien dans les maux de nerfs primitifs , qui ne tiennent qu'à âcreté, épaisissement, manque de transpiration , ou sécrétions dérangées. Il y a cependant des cas dans lesquels la sensibilité est telle , que l'action du

gaz est trop forte. J'ai vu celles de Seltzer stimuler ; & il a fallu en revenir à l'eau pure , ou à celle de Pffers , qui est beaucoup moins gazeuse. Mais je sortirois de mon sujet , si je m'étendois davantage sur les eaux minérales. Je n'ai dû que rappeler ici ce qu'il est important d'avoir présent , avant que de se déterminer à les ordonner dans les maux de nerfs. On retrouvera l'application de ces principes dans le traitement des maladies particulières.

De l'Aimant & de l'Électricité.

§. 145. J'ai déjà parlé de l'aimant & de l'électricité en parlant des causes. Je n'ai presque rien de plus à dire du premier que ce que j'en ai dit alors. Je ne connois encore qu'une observation qui atteste ses bons effets d'une façon assez nette , & assez sûre pour que j'ose la citer : elle est de M. DEHARSU , célèbre Chirurgien à Geneve. Il étoit perclus des extrémités inférieures depuis cinq ans , & sujet à des froids de pied , de jambes & de cuisses , qui lui étoient fort in-

commodes , & il éprouvoit le plus grand froid en Octobre 1775. Ce fut alors , que , sur la réputation de ce nouveau remède , il appliqua sous ses pieds cinq piéces aimantées ; & malgré le rigoureux hiver de 1775 & 1776 , non-seulement il n'a pas eu besoin une seule fois de chauffe-pied, & il a toujours joui d'une chaleur suffisante , mais il a recouvré la liberté du ventre (*q*), & n'a plus eu besoin d'aloës : les douleurs de goutte se sont beaucoup mieux réglées qu'elles ne l'avoient été depuis vingt ans ; & un principe âcre , qui se dépofoit sur ses mains & sur ses avant-bras, avec beaucoup de prurit , a fort diminué & presque disparu. M. D. ajoute : je viens d'obtenir un succès frappant sur la femme d'un ouvrier de la monnoie , nommé Cramer , atteinte depuis dix ans de crampes très - douloureuses à l'estomac (*r*). Il paroît évidemment qu'a-

(*q*) Ce fait prouve , qu'en faisant cesser le spasme des pieds , le remède fit cesser celui des intestins.

(*r*) *Journal Encyclopéd.* Juillet 1776 ; p. 324. Dans le moment où l'on arrange

près l'application de l'aimant , il y a eu moins de spasmes & plus de transpiration. Si de nouveaux faits démontrent enfin quelque'une des vertus qu'on lui attribue , je serai empressé à en profiter.

§. 146. Quant à l'électricité , qui me paroît un agent bien plus fort que l'aimant , j'ai déjà apprécié ses effets dans un autre ouvrage ; & je vois que ces principes ont été adoptés par plusieurs Médecins , dont la plupart ont paru avoir oublié que je les avois déjà publiés (s). Je rappellerai ici ce morceau tout entier , tel que je le donnai en 1761 : j'y joindrai en notes un très-petit nombre de nouveaux

ceci pour l'impression , je lis une nouvelle observation, *Gazette de santé* , 1779 , n°. 1. qui ne me paroît pas plus décisive que quelques autres , quoiqu'on soit porté à croire que l'aimant n'a pas été inutile.

(s) M. HAHN , de *paralyfi sine nervorum & arteriarum læsione* , Hal. 1766 , est le seul Auteur qui ait cité mes remarques sur cet important objet : de *electricitate filebo , quia laboris otium mihi fecit Cel. TISSOT , qui de hac materia disseruit in epist. ad Hallerum. §. 11.*

faits , qui confirment ce que je pensois alors ; & c'est sur ces principes qu'il faut se décider , quand il s'agit de juger si l'on doit employer ce secours comme remede dans les maux de nerfs.

En 1746 & 1747 , plusieurs habiles Physiciens , à la tête desquels on peut placer MM. JALABERT , CRUGER , CRATZENSTEIN , & KLEYN (1) penserent tous , sans s'être communiqué leurs idées , que l'électricité seroit un remede utile dans la paralyfie ; & l'observation que M. JALABERT publia étoit bien propre à accréditer cette idée. M. de SAUVAGES son ami , fut un des premiers à l'adopter ; & il rendit compte de ses observations dans une dissertation soutenue par M. DESHAIS (2).

(1) M. l'Abbé NOLLET dit , Mémoires de l'Acad. 1749 , pag. 28 , qu'en Février 1746 , il essaya d'appliquer l'électricité à un paralytique ; mais que des circonstances étrangères au sujet interrompirent ces expériences. On verra plus bas qu'il ne les recommença que plus de deux ans après.

(2) J. Steph. DESHAIS , *Dissertatio de hemiplegia per electricitatem curanda* ,

Le 9 Avril 1748. M. l'Abbé NOLLET & M. MORAND commencerent des effais, à l'hotel des invalides, sur quatre paralytiques; & ils les continuerent jusques aux 1 de Juin avec beaucoup de régularité, sans obtenir aucun bon effet marqué : mais ces observations, rendues publiques seulement plus de quatre ans après, ne fervirent pas beaucoup à l'appréciation du mérite de l'électricité. Les premières expériences favorables avoient fait sa réputation; & il lui arriva ce qui arrive à tous les remedes annoncés par quelque Médecin de réputation, & soutenus de quelque cure éclatante : on s'enthousiasma, & depuis l'an 1747 jusques à 1756, une grande partie de l'Europe fonda la guérison de la paralytie sur l'électricité. On fit des expériences par-tout, mais avec des succès si différens, que la multitude des observations ne servoit qu'à rendre la vertu du remede plus incertaine; & cette incertitude en dégoûta : on l'abandonna presqu'entièrement.

Monsp. 1749. On la trouve dans la collecte de M. HALLER.

Le seul moyen d'apprécier ce que l'on doit en attendre , c'est d'établir ses effets généraux d'après les observations , & de les comparer avec les indications qu'offrent les différentes especes de paralysie. Je renfermerai sous quelques articles ce qu'il y a d'essentiel à dire sur cet important objet.

1°. L'électricité rend le pouls beaucoup plus vîte ; & un grand nombre d'observations m'ont donné cette règle , c'est que l'électricité augmente la vîtesse d'une septieme : & quoique M. MORAND n'eût point éprouvé cet effet , & que M. NOLLET croie , que , si on l'a observé , c'est sur les gens du peuple , effrayés par l'appareil de ces opérations (x) , il n'en est pas moins vrai que c'est un effet assez général ; mais il y a des sujets chez lesquels l'électricité opere peu , & il est naturel qu'elle n'accélere pas leur pouls.

2°. Elle augmente la chaleur & la pléthore apparente.

3°. Elle augmente constamment la

(x) *Mém. de l'Acad.* 1749 , pag. 39.

transpiration (y) & quelquefois les felles & les urines.

4°. Elle produit des hémorragies & sur-tout des narines , telles que M. WINCLER en éprouva lui-même ; & j'en ai vu une assez grave.

5°. Il y a douleur dans l'endroit touché ; la peau est endommagée (z) , les muscles sont mis en action malgré eux ; l'irritabilité du cœur , sorti du corps de l'animal , est animée plus puissamment que par l'esprit de vitriol.

6°. Elle frappe d'une secousse convulsive violente (a) ; elle est souvent

(y) M. NOLLET est un des premiers qui ait vérifié cet effet , d'abord sur des animaux , ensuite sur les hommes. *Hist. de l'Acad. Roy.* 1748. pag. 6. 7. 8. : ce qui seul feroit présumer fortement qu'elle rend le pouls plus vite.

(z) A *Somme* en Italie , un homme fut touché par le tonnerre , qui lui fit une légère incision au front , par laquelle il se fit un écoulement de matiere que rien n'a pu arrêter. Il mourut le vingt-unieme jour.

Gazette de Berne , Mars 1775.

(a) Elle occasionne les accès d'épilepsie : elle augmente l'asthme convulsif. *Commentar. de rebus in scient. natural* , &c. KIRCK.

suivie d'une foiblesse de tête , de vertiges ; d'un sommeil inquiet , troublé , convulsif, tel que je l'ai souvent éprouvé moi-même , & j'ai entendu beaucoup d'autres s'en plaindre.

7°. La lassitude & la foiblesse sont une suite inévitable du spasme & de la fièvre.

8°. La respiration conserve souvent une certaine gêne.

9°. Elle a produit une paralysie universelle des extrémités , dont M. OPELMAYER fut la victime.

10°. Elle tue avec la promptitude de la foudre (b).

VOLGH a vu les accès épileptiques devenir plus fréquens après l'électricité. *Diar. Med. pract.* pag. 168 ; & un chasseur frappé du tonnerre , qui étoit resté long-temps évanoui , ne pouvoit pas être électrisé sans évanouir de nouveau.

(b) On a vu des exemples de paralysies guéries par un coup de tonnerre ; DIEMER-BROECH , obs. 10. Et on a vu aussi des paralysies produites par la même cause. SAURI , phys. t. 4. pag. 85 & 109. J'ai vu un malade paralytique des extrémités inférieures , touché légèrement au front par le tonnerre , qui enflamma les rideaux de son lit , & incendia rapidement la mai-

11°. Les cadavres, ouverts après une longue électrisation, ont fait voir les vaisseaux du cerveau dilatés & gorgés de sang.

12°. L'électricité, appliquée aux animaux, a occasionné de violentes convulsions, des spasmes, des évacuations involontaires, des paralysies, de l'angoisse, l'écume à la bouche, la mort, avec un épanchement de sang dans la poitrine & dans le cerveau. Il paroît par tous ces faits, que les principaux effets de l'électricité sont, de donner la fièvre, d'occasionner des convulsions, de raréfier le sang, & de le porter au cerveau, quelquefois, de produire ou d'augmenter la paralysie; & l'on doit faire la plus grande attention à ce que M. THIERRY dit des effets de l'électricité; je crois devoir rapporter ici un de ses articles les plus essentiels. J'ai ouvert trois ca-

son qu'il habitoit, d'où son domestique eut à peine le temps de le sortir, n'en ressentir aucun effet ni bon ni mauvais. On a vu à Vienne l'électricité occasionner des apoplexies, des vertiges, des défaillances, un tetanos mortel, KIRCKVOLGH, *Diarium medico-practicum*, pag. 168.

d'avres de personnes électrisées : tous trois m'ont offert à-peu-près le même spectacle. Le dernier sujet avoit été électrisé assez long-temps pour une hémiplegie , venue à la suite de quelques attaques d'apoplexie. La veille de sa mort , il se traîna jusqu'à moi , pour me prier de rétablir un peu sa tête ébranlée par les chocs terribles qu'il avoit effuyés. Je le renvoyai au lendemain ; & ce jour-là , on me dit qu'il étoit mort subitement. Je trouvai , à l'ouverture de la tête , le diamètre des vaisseaux de la dure & première , si prodigieusement dilaté , que , dans quelques endroits , on eût pu y insinuer , sans efforts , une grosse plume de cigne. Sur le grand nombre de cadavres que j'ai ouverts , je n'ai jamais trouvé la dilatation & l'engorgement des vaisseaux de la tête porté à ce point (c).

§. 147. De ces faits on peut juger ce que l'on peut attendre , & ce que l'on doit craindre de l'électricité. La fièvre & la pléthore sont souvent nuisibles dans la paralysie ; les convulsions

le

(c) *Médecine expérimentale* , pag. 216.

le sont presque toujours , & si elles sont fortes , elles la produisent. On ne doit donc point employer l'électricité indistinctement dans toutes les paralyties , mais seulement dans celles qui ne dépendent point de la pléthore ; & dans lesquelles on ne craindroit ni la fièvre , ni les effets des mouvemens convulsifs , mais dans lesquelles , au contraire, la fièvre pourroit être utile. Ainsi l'on voit pourquoi ses effets ont si fort varié , pourquoi elle a été louée par les uns , blâmée par les autres. Employée à propos ; elle a été utile ; dans d'autres circonstances elle a nui. Sous la conduite d'un habile Médecin , ce remède véritablement héroïque , & qu'il faut retenir en médecine , peut opérer de grands effets , parce qu'il n'est employé qu'à propos : & voilà pourquoi il paroît avoir eu des succès à Vienne , dans l'hôpital Thérésien ; mais on le vante mal-à propos comme le spécifique des paralyties ; & la sagacité de M. CAMPER lui avoit déjà fait prévoir , en 1746 , avant aucune expérience , que vraisemblablement les effets de l'élec-

tricité étoient ennemis des nerfs , & qu'elle donneroit la fièvre (d).

On voit que l'électricité a été utile dans les paralyfies des doreurs ; je n'en fuis point surpris ; cette paralyfie est une efpece d'engourdiſſement, occasionné par un poifon ſtupéſiant ; & les ſpafmes que l'électricité occaſionne ſont propres à détruire cet état ; elle réuſſira auſſi vraisemblablement dans la paralyfie qui ſuccede aux coliques de plomb. Dans l'un & l'autre cas il n'y a ni pléthore , ni fièvre, ni vice dans le cerveau : elle nuira dans un grand nombre d'autres. Son plus grand uſage ſera dans les tempéramens lâches & peu irritables, qui ont beſoin des ſtimulans les plus forts ; elle eſt vraisemblablement le plus fort de tous ; & comme tels ſont ſouvent les tempéramens de ces enfans infortunés , qui naiſſent ou ſourds , ou bornés dans leurs facultés , & pour leſquels on n'a trouvé juſques à préſent aucun ſecours , les ſecouſſes électriques pourroient-elles

(d) *De viſu*, 4°. Leyde 1746, theſ. miſcell. n°. 9.

leur être de quelque utilité (*e*). On ne se repentira pas de l'essayer (*f*). J'ajouterai ici encore une observation. Un habile Architecte de mes amis, avoit depuis plusieurs années une pe-

(*e*) J'ai vu avec grand plaisir dans les Journaux, qu'on l'a essayé à Paris il y a deux ans, (c'est dix-huit ans après mon ouvrage), & avec succès, sur un enfant paralytique & imbécille. « M. MAUDUIT, habile Physi-
» cien & savant Médecin de la Faculté de
» Paris, vient de guérir dans l'espace d'en-
» viron 80 jours, un enfant qui étoit en
» même temps paralytique de la moitié du
» corps & totalement imbécille. » *Journal politique des Deux - Ponts* 1778, n°. 5.
Depuis lors M. MAUDUIT a continué à faire des observations, qui auront vraisemblablement tous les caractères nécessaires pour les rendre véritablement instructives.

(*f*) Pendant un violent orage, le 10 Août 1718, deux jeunes gens sourds & muets, recouvrèrent tout-à-coup l'ouïe (*Annal. Vraasilav. Trent. 5. ann. 1718.*) & on trouve dans les Mémoires de Stockholm, qu'une fille de sept ans, sourde & muette dès sa naissance, recouvra peu-à-peu, par l'usage de l'électricité, l'ouïe, & ensuite apprit à parler, tom. 14. TRNKKA, histor. Cophoseos.

tite tumeur sur la nuque du cou ; qui , dès qu'il étoit réchauffé dans le lit , le faisoit souffrir , & l'empêchoit de dormir , & qui le gênoit même dans le jour pour attacher son tour de col. Etant à Paris il alla par curiosité chez M. l'Abbé NOLLET , avec M. BLONDEL , & reçut plusieurs secousses électriques. Deux heures après il commença à couler de son nez une humeur claire , qui coula à fil , sans interruption , pendant vingt-quatre heures , & beaucoup moins abondamment les jours suivans. Il est incroyable quelle quantité d'humeur il rendit. La tumeur disparut & n'est jamais revenue.

Les effets de l'électricité sur la paralysie n'ont ils pas du rapport à ceux de la colere ? Ce qu'il y a de certain , c'est que l'électricité a guéri la paralysie chez quelques personnes , & l'a produite chez d'autres. Il en est de même de la colere.

Voilà ce que j'écrivois il y a dix-huit ans ; & comme je ne m'occupois alors que de la paralysie , je n'envisageai point les effets de l'électricité relativement aux autres maladies de

nerfs ; mais ce que j'ai dit de ses effets généraux sert également , & démontre qu'elle est encore moins utile dans les maladies convulsives. J'ai connu un homme fort délicat , & dont les nerfs étoient très-mobiles , qui éprouvoit une espece de convulsion générale , sensible pour les autres , quand on tiroit une étincelle électrique un peu forte à quelques pas de lui ; & l'on comprend que l'extrême sensibilité , la grande mobilité ne peuvent pas s'accommoder de l'électricité. Feu M. LINNÆUS avoit déjà averti qu'elle étoit inutile aux hystériques (g). Si elle doit opérer de bons effets, ce sera dans les maladies qui dépendent d'une atonie dans les solides , & d'une viscosité lente des liquides. Il est certain que l'électricité stimule les solides , & augmente considérablement la liquidité ; les expériences les plus simples mettent cette dernière propriété sous les yeux de tous les Physiciens : elle fait à cet égard le même effet que la chaleur , mais plus puissamment : elle doit , par

(g) Œuvres , tom. 1. pag. 192.

là - même réuffir dans les cas où il y a un dérangement de tranfpiration , fans échauffement , & fans fécherefle ; dans les rhumatifmes chroniques ; dans les maladies où il y aura quelque'autre évacuation fupprimée : en un mot , principalement dans les maladies , qui dépendent du relâchement de la fibre (h), & de la vifcofité des humeurs. Et comme ces deux caufes peuvent produire des maladies convulfives , elle pourra alors devenir très-utile ; elle rétablira les forces ; elle réparera la nutrition , elle ranimera les mouvemens utiles , elle fera difparoître les faux ; ainfi elle guérira les paralyfies & les convulfions. Auffi M. T U R T O N , que j'ai déjà eu occafion de citer , m'a affuré avoir vu M. C U L L E N guérir par ce moyen des paralyfies dans l'hôpital d'Edimbourg ; & M. H A E N des *chorea viti* , dans celui de Vienne : & un autre obfervateur a vu à Edimbourg une fille de dix-neuf ans , que la fuppreffion de fes regles avoit rendue hifté-

(h) *In morbis ex fibrâ laxa & vifcofo fponaneo.*

rique , entièrement guérie par l'électricité , qui les rappella (i) ; & ce retour est une suite de ce que j'ai dit plus haut , que c'étoit un de ses effets , que de produire des hémorragies. Je vois aussi deux belles cures de paralysie par l'électricité dans le même hôpital ; mais ni l'une ni l'autre n'étoient la suite d'une apoplexie : elles paroissoient dépendre du froid. Dans l'une , presque tous les sens avoient souffert (k). On trouve dans différens ouvrages , dans presque tous les journaux , dans les gazettes , dans les affiches même , des observations sur les effets de l'électricité. Les unes

(i) SMIBERT *de menstruis retentis. Virgo 19 annos nata ex menstruis diu & totis retentis crebro hysterica , cassis omnibus aliis in nosodochio Edinensi citò electricitate restituebatur : post tres menses denuò supprimuntur ; unica vice applicatâ electricitate antequam cubiculo exire potuerit restituebantur.*

(k) CARMICHAEL , *de paralyf. Ed. 1764. Ex electricitate vires augentur , partes atrophicæ venustatem recuperant ; venæ manifestius apparent , cuti color amissus redit , & in uno casu cutem pilis viduatam illos recuperare vidi ; pag. 33. Ces grands effets sont rares.*

annoncent ses miracles ; les autres son inutilité ; des troisiemes ses dangers. Il seroit très-inutile de les recueillir , parce que la plupart n'offrent point les détails sur leurs causes & sur l'état du malade , qui seroient nécessaires pour nous faire juger avec quelque confiance , quelles sont les conditions physiques dans lesquelles elle a été utile ; & ce n'est point des observations nombreuses , mais des observations bien faites , que l'on peut attendre la confirmation des principes que je viens d'établir. M. SAUVAGES , qui avoit observé attentivement cette partie , étoit venu , fondé sur les expériences , à en faire plus de cas dans les maladies rhumatismales , que dans les maladies nerveuses ; & il avoit très-bien vu qu'elle étoit un tonique , puisqu'elle rendit sous ses yeux , en très-peu de temps , la santé , la force & la couleur à un Chirurgien , qui étoit depuis deux ans dans la Leucophlegmatie (1). M. SIGAULT de LA

(1) *Epistolæ Hallero* , n°. 483. tom. 3. pag. 136. M. SAUVAGES ajoute : *scio in dubium ea revocari à Parisiensibus & No-*

FOND avoit commencé à faire des expériences, qui paroiffoient donner des espérançes; & s'il eût pu les fuivre, son exactitude & son habileté à observer, leur auroient donné le plus grand degré de confiance, & auroient répandu beaucoup de jour sur cette matiere.

Il me reste à parler de deux secours trop négligés dans les maux de nerfs, mais qui, l'un & l'autre, sont très-efficaces : le premier est la musique, & le second les frictions.

A R T I C L E I V.

De la Musique.

§. 148. M. ROBINSON & M. LORRY ont bien senti, que la musique devoit être regardée comme un remede des maux de nerfs, & ils en ont fait le sujet d'un article de leurs ouvrages : mais cet article est si vuide de faits chez M. ROBINSON, qu'il n'apprend

letum ea experimenta falsitatis instimulare : verum hoc sanctè affirmo & multiplicibus testimoniis, &c.

presque rien (*m*). M. LORRY a beaucoup mieux rempli le sien, & l'a rendu très-intéressant (*n*). Je profiterai des observations qu'il a ajoutées à celles d'ALBRECHT, & de celles de M. de JAUCOURT (*o*), & j'y en joindrai d'autres, qui ne se trouvent ni dans l'un l'un ni dans l'autre ouvrage, & quelques-unes qui me sont propres.

§. 149. La musique est vraisemblablement le premier des arts agréables, parce qu'il avoit un modele parfait dans le chant des oiseaux, que l'homme avoit le moyen d'imitation tout prêt, & qu'il est peut-être né chanteur. Par là même ses progrès dûrent sans doute être rapides; & dans ces premiers tems, où tout étoit nouveau pour lui, où il observoit tout avec intérêt & avec attention, où les systêmes, les opinions, les préjugés, n'empêchoient pas de bien voir, on ne dut pas tarder à remarquer tous les effets que la musique opéroit : on dut les voir

(*m*) Pag. 243. 345.

(*n*) Tom. 2. pag. 111.

(*o*) *Encyclopéd. art. Musiq.* tom. 10. pag. 899.

dans toute leur étendue. On s'aperçut bientôt de tout son pouvoir sur l'économie animale ; & en voyant qu'elle agissoit sensiblement sur la façon de penser & sur les passions , on s'en servit pour les régir ; & l'on jugea avec raison , que , puisque les passions avoient de l'influence sur le corps , la musique en auroit aussi ; & si l'on s'étonne de lire qu'on ordonna la musique à Ulysse , pour le guérir d'une plaie faite par la morsure d'un sanglier , c'est qu'on ne fait pas attention , que rien ne nuit à la guérison des plaies autant que les passions tristes de l'ame , & que chez un homme vif , affairé , ambitieux , être alité par un accident , est un vrai chagrin , qui donne de l'ennui , de l'humeur , de l'impatience , de l'insomnie , & par-là retarde sa guérison ; la musique guérit en ramenant le calme & la sérénité. D'ailleurs la musique même , sans détruire la cause de la douleur , en ôte le sentiment , prévient par-là l'irritation que la douleur produit , & contribue encore , par ce second moyen , à la guérison de la plaie. Enfin , comme il est certain

qu'une situation agréable de l'ame augmente la transpiration , la musique peut encore avoir été utile dans les plaies à ce dernier titre. On les voit tous les jours s'envenimer par la peine , & s'aigrir par la douleur. J'ai vu moi-même une femme assez âgée , avoir un ulcere sur la hanche , que rien n'avoit pu faire fermer pendant deux ans , qu'elle avoit eu de l'inquiétude sur un fils qui étoit hors du pays , & dont elle n'avoit point de nouvelles , & qui se guérit assez promptement , quand ce fils désiré fut revenu dans une situation agréable. C'est sans doute comme un palliatif de la douleur , & en facilitant la transpiration , que la musique a pu être utile dans quelques douleurs de sciatique & de goutte , & qu'en suite de ces premières observations , elle a été recommandée dans ces maladies par des Médecins. Il y en a des exemples dans plusieurs anciens Ecrivains. On voit dans un Historien , qu'*ALBERT Duc de Baviere* , fils de *Frédéric* , calma les douleurs cruelles de la goutte , par une musique douce & soutenue ; & *C. GESNER* cite l'observation d'un Italien souffrant

de la sciatique depuis un an , qu'une musique dansante anima à la danse , & qui , ayant dansé tous les jours pendant une semaine , se trouva parfaitement guéri (p).

Dans le premier cas , on voit l'effet de la simple musique : dans le second , elle paroît n'avoir agi qu'au moyen de la danse , & c'est l'exercice qui a fait du bien : mais quel est l'homme souffrant d'une sciatique qui se mît à danser , si la musique ne l'animoit pas , & ne commençoit pas à soulager ses douleurs. J'ai vu un exemple frappant de son action générale chez un jeune homme , qui , ayant eu la rougeole très forte à Montpellier en 1746, dans l'été , n'avoit repris ni ses forces ni son bien-être au bout de trois mois ; mais qui , sans maladie , restoit dans un état de langueur ; il alla à la messe de l'ouverture des Etats ; il y avoit ce jour-là une musique superbe , qui lui fit un singulier plaisir : il sortit beaucoup plus à son aise & beaucoup plus fort ; & dès ce moment

(p) RUMLER *cent. observat.* 98.
ALBRECHT. *ib.* /

il se remit complètement. Ces effets paroissent ceux de la simple musique dansante, dont un autre effet est celui de diminuer la fatigue. M. LORRY remarque très bien, que l'exercice aidé du rithme, peut être continué beaucoup plus long-tems. Il cite l'exemple des jeunes personnes, que le plus petit exercice fatigue, & qui, dans un bal, passent la nuit à danser continuellement : & il ajoute, que M. le Maréchal de SAXE avoit remarqué, que si l'on bat la caisse en marche, les troupes sont beaucoup moins fatiguées. Les chasseurs éprouvent tous les jours, que la chasse, avec une meute qui donne beaucoup de voix, les fatigue infiniment moins que quand ils chassent en silence. Cependant les plus grands effets de la musique sont sur les passions, & sur les maladies véritablement nerveuses ; & on a à juste titre divisé cette musique en *incitative* & *calmante*. Ses effets moraux étoient déjà connus à la même époque que ses effets physiques ; & dans le tems qu'on guérissoit la plaie d'Ulysse par la musique, lui & AGAMEMNON avoient placé auprès de leurs épouses, des musiciens, PHÆMIUS

& DEMODOCE , qui étoient chargés d'entretenir leur chasteté en leur jouant sur le mode dorique (*q*). Si le suc-

(*q*) Les anciens avoient quatre principaux modes. Le *Dorien* , destiné aux chants graves & religieux : le *Phrygien* , qui portoit à la fureur : le *Lydien* , propre aux plaintes ; & l'*Eolien* , qui inspiroit l'amour & le plaisir. Toute la doctrine de la musique des anciens est très-obscuré , & en général on est très-porté à en juger assez défavorablement , & à révoquer en doute , ou à rabaisser considérablement ce qu'on rapporte de ses effets. On se fonde principalement sur ce qu'ils n'avoient point l'art des différentes parties ; sur ce que leurs instrumens étoient moins parfaits , moins nombreux ; sur ce qu'il ne s'est rien conservé de leur musique. Je ne suis point dans le cas de pouvoir dire , sur cette question , tout ce qu'il doit sans doute y avoir à dire ; mais on me permettra quelques remarques , qui serviront à prouver que je n'ai pas cru rapporter des faits totalement fabuleux.

1°. Si l'on fait attention que la poésie , la sculpture , la peinture , la gravure & l'architecture , ont été portées par les anciens à un point auquel les modernes ne paroissent pas encore avoir atteint , on sera plus disposé à croire que la musique , art du même genre , doit aussi avoir été portée très-loin , & peut-être même plus loin , comme je l'ai déjà dit.

cès de Demodoce n'est pas à l'avantage de la musique , le fait prouve au moins la confiance ; & cette confiance ne

2°. Quoiqu'ils n'eussent point l'art de faire harmonie avec des chants différens , & qu'ils se bornassent à faire jouer la même mélodie sur un autre ton , il me semble que l'impression que fait la musique est due bien plus à la mélodie qu'à l'harmonie : & si cela est , comme il est certain que la composition fait perdre un peu de l'effet du chant principal , n'est-il pas vraisemblable que l'harmonie , qui consistera dans la réunion du même chant , joué sur différens tons , à l'octave , à la tierce , à la quinte , par exemple , les uns des autres , en étonnant moins , en flattant même moins , l'oreille conservera mieux tout l'effet que doit produire le chant simple ? M. ROUSSEAU , qui a fait plus que personne la musique pour ses paroles , & qui a voulu qu'elle eût le même esprit , la même expression , a composé plusieurs symphonies dont toutes les parties ne sont presque que la même mélodie sur différens tons : il a jugé peut-être que des mélodies différentes affoibliroient ou couvreroient cette expression ; son opera est cependant un de ceux qu'on peut entendre le plus souvent.

Quant au nombre & à la perfection des instrumens des anciens , il est vrai que nous

pouvoit être fondée que sur quelques observations , qui se reproduiroient peut-être si l'on étoit aussi attentif à observer quelques instrumens qu'ils n'avoient pas , & qu'on a perfectionné quelques uns de ceux qu'ils avoient : mais les instrumens que nous avons de plus qu'eux , sont ils ceux qui ont le plus d'expression ; & un peu plus d'étendue rend-elle un instrument plus propre à mouvoir les passions ? Il faut imiter leurs tons , & elles ne sont jamais au chevalet.

S'il ne nous est rien parvenu de la musique ancienne, cela prouve simplement ce que l'on fait déjà ; c'est que les beaux arts périrent dans les siècles de barbarie encore plus que les sciences : les couvens furent un asyle pour celles-ci , & ils méprisoient les beaux arts. D'ailleurs il a péri tant d'ouvrages de sciences , tant de Poètes ; ils s'est conservé si peu d'exemplaires des meilleurs , qu'il n'est pas surprenant que des ouvrages de musique , infiniment plus rares , qui n'étoient lisibles que pour peu de gens, & vraisemblablement, au bout de quelques années, pour personne , aient totalement disparu. Il y a peut-être de nos jours en Europe quatre à cinq mille exemplaires de quelques mauvaises tragédies , & trois ou quatre cent du Devin du village, ou du meilleur opera de M. GRETRY. J'ajouterai encore , que si l'on se rappelle le goût excessif des Grecs pour tous les beaux-arts ,

server aujourd'hui, qu'on paroïssoit l'être alors : & plus de huit cens ans après ces deux musiciens, on croyoit encore

si l'on fait attention à quel point ils avoient porté la finesse de la critique en ce genre, si l'on remarque qu'ils paroïssent singulièrement organisés pour les cultiver, on comprendra qu'ils ont dû porter la musique très-loin ; & ceux qui ont entendu opérer des effets étonnans avec un simple sifflet, comprendront comment, sans beaucoup d'instrumens, ou sans des instrumens fort composés, on peut faire beaucoup de choses en ce genre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils avoient des regles sûres pour adapter la musique aux circonstances, & nous ne les avons pas. A travers l'obscurité, qui regne encore sur l'histoire des flûtes droites & gauches, on voit cependant que la musique qui s'exécutoit sur l'une, avoit des caracteres absolument différens de celle qui s'exécutoit sur l'autre ; & le directeur d'un spectacle pouvoit ordonner de la musique pour un événement sacré, gai, triste, & étoit sûr d'être obéi. Aujourd'hui, il y a de la musique pour toutes ces circonstances ; mais les regles n'en existent que pour le goût des compositeurs : ainsi, à cet égard, nous paroïssons avoir perdu. Et en général on peut dire ce que j'ai déjà dit ; c'est que des nations chez lesquelles ont éclos tant de chefs-d'œuvres

à cette influence de la musique sur les mœurs; puisque TIMOTHÉE fut jugé publiquement à Lacédémone, pour avoir fait à la guitare des changemens qui, en rendant ses effets plus attendrissans

des beaux-arts , modeles éternels de la postérité, ont dû naturellement porter la musique à un grand point de perfection : & cette musique a dû , à mérite égal , opérer de plus grands effets , j'en conviens , parce qu'ils avoient plus de réceptivité : ils la sentoient mieux ; ils devoient en être plus affectés. Chez les nations les plus policées de l'Europe , la majeure partie des habitans est peu sensible aux plaisirs des beaux-arts : les chefs-d'œuvres des APPELLES, des PHIDIAS, des TIMOTHÉES ne sont rien pour eux. Il n'y avoit peut-être pas un Athénien qui ne sût distinguer une couleur fausse & un faux ton ; & en général les pays chauds paroissent donner la plus grande perfection à nos organes pour la musique : le Languedoc est la province de France la plus féconde en Musiciens ; on en trouve un plus grand nombre dans le Royaume de Naples que dans le reste de l'Italie ; & un très bon observateur a remarqué, que les negres avoient dans leurs danses une précision que l'on ne trouve point chez les Européens. *Voyage à la Martinique* , par M. de CHANVALON , pag. 66.

& plus voluptueux , pouvoient corrompre les mœurs : il fut obligé d'arracher en public les cordes qu'il avoit ajoutées , & il fut chassé de la ville (r).

Quand ACHILLE s'emportoit , Chiron jouoit de la guitare pour l'appaiser, & CLINIAS se servoit de cet instrument pour se calmer lui-même, quand il sentoit qu'il alloit s'irriter , ou pour se calmer , quand il s'étoit fâché. Le Chancelier Th. MORUS se servit de la musique pour adoucir l'humeur de sa femme.

Mais l'exemple le plus détaillé , le plus avéré , & presque aussi ancien que le siege de Troye , d'une maladie nerveuse , guérie par la musique , c'est celui de la mélancolie , tantôt triste , tantôt violente , de SAÛL , si bien cal-

(r) On rapporte un fait à-peu-près semblable de SOLIMAN second. FRANÇOIS premier lui avoit fait présent d'une bande de Musiciens : il les reçut d'abord avec plaisir & s'en amusa beaucoup ; mais s'étant aperçu qu'ils faisoient une trop forte impression sur le peuple , qui paroissoit prendre une passion pour cet art , craignant que les esprits ne s'amollissent , il fit briser les instrumens & renvoya les Musiciens. *Pratorius de musicâ vocali.* ALBR. pag. 78.

mée par la harpe de DAVID. ASCLEPIADE avoit regardé ce bel art comme le remede essentiel des phrénésies , & de toutes les maladies de l'esprit ; & ARETÉE l'a recommandé contre une espece de mélancolie religieuse.

Si la musique pouvoit entretenir les vertus , calmer les passions , guérir les maux moraux & physiques , il n'est pas étonnant qu'elle pût aussi animer trop les passions ; & l'exemple le plus frappant que l'antiquité nous fournisse est celui d'ALEXANDRE , que TIMOTHÉE pouvoit jeter dans la fureur , & qui calmoit sur le champ en changeant de mode. L'histoire moderne fournit l'exemple d'Eric le bon , Roi de Danemarck , qu'un musicien jetta avec toute sa Cour dans une profonde tristesse , ensuite dans la joie la plus vive , & enfin dans une agitation si emportée , que le Roi , qui , prévenu de l'effet qu'attendoit le musicien , avoit fait ôter toutes les armes , enfonça une porte pour en avoir , & tua quatre personnes (s). Plus récem-

(s) ALBRECHT , pag. 95. LILIO GIRALDI dit avoir vu quelque chose de semblable chez Léon X.

ment encore, GOUDIMEL, ce fameux musicien du seizieme siecle, jouant aux noces du duc de Joyeuse, anima si fort un des assistans, qu'il vouloit absolument se battre avec quelqu'un : mais alors on commença à chanter un air dans le mode *sous-Phrygien* qui le rendit tranquille comme auparavant (t). AMURAT IV, qui venoit de massacrer ses freres, fut si fort adouci par un habile joueur de Psalterium, l'un des condamnés, que, non-seulement il en obtint la vie & celle de ses amis, mais qu'il arracha même des larmes à ce barbare Empereur (u).

Sans examiner jusqu'à quel point ces histoires, & plusieurs autres qu'il est inutile de rapporter, sont exactes, on peut remarquer que les hommes les plus éclairés & les plus sages de l'antiquité ont donné beaucoup à la

(t) BAYLE, art. *Goudimel*. M. ROUSSEAU, qui rapporte ces faits, ajoute, en parlant du dernier : cela est dit avec autant de confiance que si Goudimel eût pu savoir exactement en quoi consistoient le mode Phrygien & le mode Hypophrygien.

(u) HALLER, *Elem. phys.* tom. 5. pag. 304.

puissance de la musique. PYTHAGORE, PLATON, CICERON, LUCIEN, PLUTARQUE, PLINE, en faisoient le plus grand cas, & lui attribuoient la plus grande influence sur les mœurs; & POLYBE attribue la férocité des CYNETHIENS à ce qu'ils étoient les seuls peuples de l'*Arcadie* qui ne connussent pas la musique (x).

Mais quoique tous ces faits prouvent les impressions de la musique sur l'homme (y), on en a de plus modernes

(x) ALBRECHT, pag. 75.

(y) Elle agit aussi sur quelques animaux: on en voit tous les jours qu'elle paroît affecter, les uns agréablement, les autres désagréablement. Il y a des chiens qui paroissent donner quelque attention à la musique; d'autres souffrent & hurlent dans les concerts les plus agréables; & un ami de M. MEAD vit un chien, qu'un ton qui lui étoit désagréable, répété souvent, jeta dans une agitation, un mal-aise & des convulsions qui ne cessèrent que par la mort. Voy. *Encyclop. art. Mus.* tom. 10. pag. 904.

VIGNEUL MARVILLE eut la curiosité d'observer l'effet de la musique sur différens animaux. Il paroît qu'il étoit bien foible sur quelques-uns, & totalement nul sur d'autres, *Mélange d'hist. & de littérat.* tom. 2.

& qui décident plus complètement son effet médicinal.

D'abord il est certain que l'on voit souvent, dans la partie méridionale du Royaume de Naples, guérir une espèce d'hypocondrie particulière à ce pays-là, qui attaque sur-tout dans les saisons chaudes, & qui se reproduit quelquefois plusieurs années de suite à la même époque. On a attribué très-long-tems cette maladie à la morsure de la Tarantule; mais il est bien démontré aujourd'hui que la tarantule n'ya aucune part : un Suédois, M. KOELER, est le premier qui l'ait prouvé; & M. SERAO l'a confirmé avec plus de détails (z) : mais il suffit que le peuple soit frappé de cette opinion, & que les tarantules soient fréquentes dans ce pays, pour que, dès que quelqu'un est atteint de cette maladie, on le croie mordu par cet animal; & si l'on se rappelle ce que j'ai dit plus haut de la force imitative

pag. 82. Il rapporte dans le même endroit, que la plus belle musique attristoit singulièrement JUSTE LIPSE : mais j'ai dit ailleurs combien Juste Lipse étoit malade.

(z) HALLER. *Elem. phys.* liv. 15. L. 3. §. 14. tom. 5. pag. 305.

tative dans les maux de nerfs on comprendra aisément comment cette maladie peut prendre la même forme chez tous les individus. Ce qu'il y a aussi de commun chez tous, c'est que la musique les guérit : un violon essaye plusieurs airs dansans en leur présence ; jusqu'à ce qu'il en ait trouvé un qui fasse impression ; alors le malade s'anime peu à-peu , il se met à danser ; danse quelquefois pendant plusieurs heures de suite ; & cet exercice, répété plus ou moins souvent , ne manque jamais de le guérir , soit dans une première attaque , soit dans les suivantes si elles se répètent. C'est peut-être l'idée que cette maladie étoit l'effet de la morsure d'une tarantule , qui conduisit à essayer la musique , que GALIEN a déjà recommandée contre la morsure des viperes & des scorpions de la Pouille : & dans ce siècle , M. de SAULT , ce sage Médecin de Bourdeaux , l'a employée avec succès dans la morsure des chiens enragés , dans laquelle il voyoit bien que les nerfs jouoient le plus grand rôle (a). Un

(a) M. de SAULT recommandoit aussi la musique dans l'étyisie.

Médecin guérit une femme devenue folle par l'inconstance de son amant , en introduisant dans sa chambre, sans qu'elle les vît , des musiciens , qui lui jouoient trois fois par jour des airs bien appropriés à son état. Un organiste qui étoit dans un délire violent , fut calmé par un concert que quelques amis exécuterent chez lui (*b*), & M. ALBRECHT , que j'ai si souvent cité , guérit un homme extrêmement hypochondre , & extrêmement fatigué des remedes , qui , dans un accès très-fort , lui demandoit instamment un remede prompt & efficace , en lui chantant une chanson, sans doute très-plaisante ,

(*b*) Encyclop. ib. pag. 906. On lit dans le même endroit , que les Américains se servent de la musique dans presque toutes les maladies , pour dissiper la crainte & ranimer le courage & les forces du malade. « J'ai oui dire à une personne de qualité , » qu'étant subitement frappée d'une maladie violente , au lieu de recourir aux » Médecins , elle fit venir des violons , » qui lui donnerent si bonne aubade , que » les visceres étant émues , & les humeurs » venant à se fondre , elle recouvra en peu » d'heures une santé parfaite. V I G N E U L » MARVILLE, *mélanges* , &c. t. I. p. 196.

qui l'égayâ si fort , qu'il sortit du lit en faisant des éclats de rire , & il se trouva parfaitement guéri (c). Mais les faits les plus détaillés sont ceux qui sont consignés dans les Mémoires de l'Académie des sciences , & que je crois devoir rapporter en entier : ce sont les cas particuliers , & non pas les préceptes généraux qui décident à essayer ; & ceux-ci sont bien propres à produire cet effet.

» Un Musicien illustre , grand compositeur , fut attaqué d'une fièvre ;
» qui ayant toujours augmenté , devint
» continue avec des redoublemens.
» Enfin le septième jour il tomba dans
» un délire très violent , & presque
» sans aucun intervalle , accompagné
» de cris , de larmes , de terreurs ,
» & d'une insomnie perpétuelle. Le
» troisième jour de son délire , un de
» ces instincts naturels , que l'on dit
» qui font chercher aux animaux malades les herbes qui leur sont propres , lui fit demander à entendre
» un petit concert dans sa chambre.
» Son Médecin n'y consentit qu'avec

(c) §. 314.

» beaucoup de peine. On lui chanta
» les Cantates de M. BERNIER. Dès
» les premiers accords qu'il entendit,
» son visage prit un air ferein; ses
» yeux furent tranquilles; les convul-
» sions cefferent absolument; il versa
» des larmes de plaisir, & eut alors
» pour la musique une sensibilité qu'il
» n'avoit jamais eue, & qu'il n'a plus,
» étant guéri. Il fut sans fièvre durant
» tout le concert; & dès que l'on eut
» fini, il retomba dans son premier
» état.

» On ne manqua pas de continuer
» l'usage d'un remede dont le succès
» avoit été si imprévu & si heureux:
» la fièvre & le délire étoient toujours
» suspendus pendant les concerts, &
» la musique étoit devenue si néces-
» saire au malade, que la nuit il fai-
» soit chanter, & même danser une pa-
» rente qui le veilloit quelquefois, &
» qui étant fort affligée, avoit bien de
» la peine à avoir pour lui ces fortes
» de complaisances. Une nuit entr'au-
» tres, qu'il n'avoit auprès de lui que
» sa garde, qui ne savoit qu'un mi-
» sérable vaudeville, il fut obligé de
» s'en contenter, & en ressentit quel-

» qu'effet. Enfin , 10 jours de musique
» le guérèrent entièrement , sans au-
» tres secours que celui d'une saignée
» du pied , qui fut la seconde qu'on
» lui fit , & qui fut suivie d'une
» grande évacuation. M. DODART
» rapporte cette histoire , qu'il avoit
» bien vérifiée. Il ne prétendoit pas
» qu'elle pût servir d'exemple ni de
» regle ; mais il est assez curieux de
» voir comment , dans un homme dont
» la musique étoit , pour ainsi dire ;
» devenue l'ame , par une longue &
» continuelle habitude , des concerts
» avoient rendu peu-à-peu aux esprits
» leur cours naturel. Il n'y a pas d'ap-
»arence qu'un Peintre pût être guéri
» de même par des tableaux ; la pein-
» ture n'a pas le même pouvoir que
» la musique sur le mouvement des
» esprits , & nul autre art ne la doit
» égaler sur ce point (d).

Le second fait est peut-être encore plus frappant , parce que le malade étoit plus mal. » Un Maître à dan-
» ser d'*Alais* , s'étant pendant le car-

(d) *Hist. de l'Académ. Royale des Sciences* ,
1707. pag. 8.

» naval de 1708, d'autant plus fatigué
» aux exercices de sa profession, qu'ils
» sont plus agréables, en tomba ma-
» lade dès le commencement du ca-
» rême. Il fut attaqué d'une fièvre
» violente, & le 4^e ou 5^e jour il tomba
» dans une léthargie dont il fut long-
» tems à revenir. Il n'en revint que
» pour entrer dans un délire furieux
» & muet, où il faisoit des efforts
» continuels pour sauter hors de son
» lit; menaçoit de la tête & du vi-
» sage ceux qui l'en empêchoient, &
» même tous ceux qui étoient présens,
» & refusoit obstinément, & toujours
» sans parler, tous les remèdes qu'on
» lui présentoit. M. de MANDAJOR le
» vit en cet état: il lui tomba dans
» l'esprit que peut-être la musique
» pourroit remettre un peu cette ima-
» gination si dérégulée, & il en fit la
» proposition au Médecin, qui ne dé-
» s'approuva pas la pensée; mais il crai-
» gnit avec justice le ridicule de l'exé-
» cution, qui auroit été encore infi-
» niment plus grand, si le malade fût
» mort dans l'opération d'un pareil
» remède. Un ami du Maître à dan-
» ser, que rien n'affujettissoit à tant

» de ménagemens , & qui favoit jouer
» du violon , prit celui du malade ,
» lui en joua les airs qui lui étoient
» les plus familiers. On le crut plus
» fou que celui qu'on gardoit dans son
» lit , & on commençoit à le charger
» d'injure ; mais presque aussi tôt le
» malade se leva sur son séant , comme
» un homme agréablement surpris :
» ses bras vouloient figurer les mou-
» vemens des airs ; mais parce qu'on
» les lui retenoit avec force, il ne pou-
» voit marquer que de la tête le plai-
» sir qu'il ressentoit. Peu-à-peu cepen-
» dant , ceux même qui lui tenoient
» les bras , éprouvant l'effet du vio-
» lon , se relâcherent de la violence
» dont ils les tenoient, & céderent aux
» mouvemens qu'il vouloit se donner ,
» à mesure qu'ils reconnurent qu'il n'é-
» toit plus furieux. Enfin, au bout d'un
» quart-d'heure , le malade s'affouplit
» profondément , & eut pendant ce
» sommeil une crise qui le tira d'af-
» faire (e) «. M. de SAUVAGES a vu un
jeune homme, qui, dans chaque redou-

(e) Académie des Sciences , 1708. pag:
172. art. 6.

blement d'une fièvre intermittente ; avoit un mal de tête de la plus grande violence , que le bruit d'une caisse de tambour , à côté de son lit , soulageoit singulièrement (f).

Enfin , plus récemment encore , M. P O M M E a employé le violon avec succès , pour calmer une jeune personne qui avoit des accès hyftériques de la plus grande force (g) ; & je puis joindre ici deux faits , qui , s'ils ne prouvent pas l'utilité de la musique comme remède , prouvent au moins son influence sur les nerfs , & assurent par-là même , que , bien dirigée , elle peut leur être utile. Un jeune homme fut attaqué , sans cause apparente , d'un premier accès d'épilepsie. Sur la fin de l'accès il entend de la musique : huit semaines après il en entend

(f) Tom. 2. pag. 231. *Tarantismus*.

(g) *Traité des Vapeurs* , t. 1. pag. 16.
La puissante harmonie du violon acheva de rétablir les fonctions du cerveau , de l'œil , de l'oreille , &c. Cette jeune personne étoit dans le cas dont j'ai parlé ailleurs. Pendant l'accès , ses facultés étoient singulièrement augmentées , & elle faisoit des vers charmans , &c.

de nouveau, & elle lui donna un second accès. Dès-lors, si de huit en huit semaines il entend de la musique, il est certainement attaqué. Dans l'entre-deux elle ne lui fait rien (*h*). Le second fait est tiré d'un mémoire à consulter, que je reçus de Ham en Vestphalie, il y a dix ans, pour un enfant de sept ans, qui depuis environ deux ans, sans accident marqué, avoit si fort souffert dans sa faculté de parler, qu'il ne pouvoit pas même prononcer une syllabe dans les plus grands efforts, & qui, aimant beaucoup la musique, passoit souvent des heures au clavecin. Dans certains tems il n'y avoit que certains tons qui lui fissent plaisir; mais on voyoit que tous les autres lui étoient si fâcheux, qu'ils lui donnoient des convulsions dans les muscles du visage, des yeux, de la mâchoire, & quelquefois même dans des muscles plus éloignés.

Il me paroît que, de tous ces faits, on est fondé à conclure, que les

(*h*) KRUGER, de lege naturæ. §. 22. tiré de Scharfshmidt.

impressions de la musique sur le genre nerveux sont trop marquées , pour qu'on puisse douter qu'elle ne doive pas avoir une grande influence sur la santé , & contribuer puissamment à opérer des guérisons , sur tout dans les maladies nerveuses; & il seroit à souhaiter qu'on l'employât plus souvent dans l'hypocondrie , & dans les différentes especes de démence : on pourroit sans doute s'en promettre d'infiniment meilleurs effets que des remèdes désagréables & fatigans que l'on emploie si opiniâtrément. Ce remède s'applique sans violence , se répète aussi souvent que l'on veut , se continue aussi long-tems qu'il paroît être nécessaire , & ne peut jamais avoir aucun inconvénient. Il est si fâcheux pour les Médecins , de ne pouvoir point très-souvent épargner aux malades des remèdes dégoûtans & fatigans , qu'il devra leur être bien doux d'en employer quelquefois d'agréables; & celui-ci auroit l'avantage de suspendre au moins le sentiment du mal , lorsqu'il ne pourroit pas en dissiper la cause. M. BERDOLT le fils , Médecin de Monbelliard , qui , au vrai génie observateur , joint

es connoissances très-étendues, & des observations très-nombreuses & très-bien vues, m'a dit avoir remarqué de très-bons effets de la musique dans cette tristesse, accompagnée d'une espèce de petite fièvre nerveuse, que quelques enfans éprouvent dans le cours du desséchement de la petite vérole, & qu'il attribue à l'impression du miasme sur le genre nerveux.

Des Frictions.

§. 149. Un autre remède, moins agréable sans doute que la musique, mais qui ne donne non plus aucun dégoût au malade, qui ne fatigue point son estomac, qui n'use point ses forces, qui n'exige aucune dépense, & qui est d'une très-grande efficacité, ce sont les frictions, qui sont encore un de ces remèdes dont les anciens faisoient bien plus d'usage, & tiroient bien plus de parti que nous, & sur lesquelles on n'a rien dit d'essentiel, que ce qu'en avoit déjà dit Celse. Tombées presque entièrement en désuétude comme remède, peu de Médecins les conseilloient; mais quelques charlatans les

employoient comme une panacée. P. BORELLI en cite un en France, & VILLIS un autre en Angleterre, qui s'en servoient avec succès dans plusieurs cas. C'est aux Médecins Anglois du siècle dernier, que l'on a l'obligation de les avoir rappellées, à peu-près en même-tems que les bains froids (i).

Je ne dois point m'occuper ici de tous les bons effets des frictions dans différentes maladies : je me bornerai à indiquer leurs effets généraux, & je ne les envisagerai en détail que relativement aux maux de nerfs. HIPPOCRATES avoit déjà apprécié les effets des frictions. Elles peuvent résoudre, dit-il, contracter, incarner, diminuer,

(i) FULLER est, si je ne me trompe, le premier qui en ait fait le sujet d'un chapitre particulier, (*of chafing, Medicin. gymnastica*, 8°. Lond. 1704. pag. 210.). M. LINCH en a aussi fait un article à part : *Guide to health*, part. 3. chap. 5. 8°. Lond. 1754. Mais l'Auteur qui en a traité le plus en détail, c'est M. ADOLPH, Professeur à Leipfich, dans une très-bonne dissertation qui se trouve dans le recueil de toutes celles dont il est l'Auteur, & qui sont toutes bonnes. ADOLPH, *dissert. phys. med.* 4°. Lips. 1747. pag. 429.

suivant leur degré de force (*k*) ; & A R I S T O T E vouloit qu'on s'en servît pour rendre le corps perspirable. ASCLEPIADES en faisoit un grand usage : mais CELSE n'a pas craint de dire, qu'il n'avoit cependant rien fait dont le fond de la doctrine ne se trouvât dans H I P P O C R A T E S. Comme A S C L E P I A D E S n'a rien écrit , CELSE est le premier qui ait détaillé leurs effets avec la plus grande justesse (*l*) : mais on peut dire de lui ce qu'il disoit d' A S C L E P I A D E S ; & cela est encore vrai de G A L I E N , qui a parlé des effets des frictions dans plusieurs endroits de ses ouvrages (*m*), & qui paroïssoit en faire grand cas. Et en effet ; on ne peut rien ajouter aux principes généraux d' H I P P O C R A T E S ; mais on peut les envisager sous des points de vue un peu différens. 1^o. Les fric-

(*k*) *De Medic. offic.* liv. 2. C H A R T : tom. 11. Dans un autre endroit, *de articulis*, il les emploie pour redonner de la force aux parties affoiblies.

(*l*) *De medicin.* liv. 2. chap. 74.

(*m*) *De Sanitate tuend.* liv. 5. chap. 3.
De meth. medend. liv. 4. chap. 16. liv. 6.
 chap. 7 ; &c.

tions peuvent être considérées comme n'agissant que sur la peau , & leurs effets sont les mêmes où qu'on les applique. 2°. On peut les envisager en tant qu'elles agissent sur les visceres du bas-ventre. 3°. On doit apprécier leurs effets sur la transpiration , indépendamment de leur action générale sur la peau. 4°. Il faut examiner leur efficace relativement à la force ou à la foiblesse de la fibre , & à l'augmentation ou la diminution de la nutrition. 5°. Leurs effets sur le genre nerveux méritent une attention particulière. 6°. Leurs effets , quand elles sont jointes à quelques applications , doivent aussi être envisagés séparément. Je détaillerai ces effets les uns après les autres.

1°. Il n'y a personne qui n'ait frotté ses mains pour les réchauffer ; & ce fait commun , bien examiné , suffiroit pour apprécier tout ce que l'on peut attendre des frictions. On voit encore à l'œil leur effet dans les saignées. Si le sang coule mal , on frotte le bras , & le jet reparoît : il est donc certain que les frictions accélèrent le mouvement du sang ; d'abord dans les veines qui sont plus superficielles , ensuite dans

les arteres si on les fait plus fortes ; ou si on les prolonge ; & cette friction peut être portée au point d'enflammer la peau , de précipiter la circulation , & de donner une fièvre ardente. L'effet de la friction est donc de mettre en mouvement les humeurs croupissantes & épanchées. On s'en sert souvent pour dissiper des tumeurs , pour les atténuer , pour désobstruer les vaisseaux , pour détruire les effets qui étoient une suite de cette obstruction ; pour ranimer l'action des vaisseaux , & pour rétablir la circulation dans ceux où elle est trop languissante ; & ces effets ne se bornent point à la partie sur laquelle elle agit ; mais ils influent sur toute la machine: aussi CELSE & depuis lui ZECCHIUS se sont servis des frictions sur les bras , les cuisses , les jambes , pour ranimer l'action de l'estomac.

2°. Ces mêmes effets, qu'elle produit sur les tégumens & sur les muscles extérieurs , elle les produit sur toutes les parties auxquelles son action peut s'étendre ; & comme les viscères du bas-ventre ne sont couverts que par des parties molles , il est certain que les

frictions opèrent sur eux d'une façon très-sensible , en dissipant les engorgemens , en atténuant les humeurs croupissantes, en les faisant couler, en ranimant l'action de l'estomac, des intestins & de tous les viscères; en déplaçant les vents : aussi il n'y a point de remède qui opere aussi utilement que la friction dans toutes les maladies chroniques du bas-ventre , qui dépendent de manque d'action , d'épaississement , d'engorgement.

De ces deux premiers effets sur les parties extérieures & sur les viscères du bas-ventre , on peut déduire tous les suivans.

3°. Elle augmente singulièrement la transpiration , & est sans doute le plus efficace de tous les diaphorétiques. Ainsi on comprend combien elle doit être utile dans un grand nombre de maladies, & en se rappelant que j'ai prouvé plus haut , qu'un grand nombre de maux de nerfs dépendoient d'une transpiration mal faite , qui laissoit les humeurs âcres, & que, quand les nerfs sont très-affectés , par quelque cause qu'ils le soient , la transpiration se fait mal , on jugera combien les frictions sont utiles dans les maladies nerveuses. Les

vapeurs, l'hypocondrie ont souvent cédé au régime & aux frictions; & ces deux secours réunis ont une efficace dont on n'a pas tiré assez de parti. Une réflexion fort simple suffira pour mieux apprécier tout ce qu'on doit en attendre; c'est qu'elles produisent les mêmes effets que l'exercice: elles peuvent en tenir lieu, produire une grande partie de ses bons effets, & réparer les maux qu'occasionne l'inaction.

4^o. Les frictions rappellent la nutrition, ou en contribuant à rétablir les digestions par leur action sur les viscères du bas-ventre, ou en facilitant l'application des parties nutritives dans les parties particulières: on le voit tous les jours dans l'atrophie, dont je parlerai ailleurs. Elles fortifient aussi les fibres en augmentant la nutrition: mais si une partie est trop nourrie; si on prend en général trop d'embonpoint, parce que les fibres sont lâches, les humeurs visqueuses & abondantes, la transpiration insuffisante, on comprend que les mêmes frictions dont on s'étoit servi pour aider la nutrition, remédieront à l'embonpoint. Ainsi, suivant les circonstances dans lesquelles on les emploie,

elles produisent tous les effets qu'HIPPOCRATES leur a assignés; & ces effets sont encore extrêmement variés, suivant les parties sur lesquelles on les applique, & suivant le degré de force qu'on leur donne; mais ces détails seroient déplacés ici. Je dois seulement faire remarquer, que c'est en fortifiant les fibres que les frictions sont si utiles dans le rachitis, & c'est en brisant la viscosité des humeurs, & en facilitant la transpiration qu'elles font du bien dans le rhumatisme chronique.

5°. Mais l'action des frictions est plus particulièrement marquée sur les nerfs, que sur aucune autre partie. Et d'abord on voit aisément, que, puisqu'elle influe sur toute la machine, elle doit influencer sur les nerfs: mais indépendamment de cette action générale, elle agit sur les nerfs de deux façons, toutes les deux très-efficaces dans un très grand nombre de maux de nerfs. Les frictions sur la peau, lors même qu'elles sont très-légères, & n'ont qu'une foible action sur les vaisseaux, en ont une très-sensible sur tout le genre nerveux, par une suite de ce consensus de la peau, dont j'ai parlé ail-

leurs. C'est par ce moyen que les frictions du nerf frontal , au-dessus du nerf sourcilier , rendirent la vue à la malade de VALSAVA , & que ces mêmes frictions , ou sèches ou animées , sont souvent du bien dans plusieurs dérangemens de la vue. C'est par ce même principe qu'elles calment les douleurs : c'est en dissipant cette inquiétude nerveuse, qui empêche le sommeil & entretient les insomnies, qu'elles calment , qu'elles endorment , & peuvent vaincre les plus grandes agitations. ASCLEPIADES s'en servoit souvent pour appaiser les maniaques , & Alphonse de SANTA - CRUCE les employa avec succès dans le même cas. J'ai vu des coliques nerveuses très-fortes ne céder qu'à des frictions très douces , mais très-long-tems continuées , des jambes & des pieds. Dans tous ces cas l'effet se porte des extrémités des nerfs à leurs troncs. La seconde façon dont les frictions sont utiles dans les maux de nerfs , c'est quand on les applique sur les troncs , pour opérer sur les extrémités.

Dans les migraines on frotte le tronc du nerf frontal à sa sortie , & on sou-

lage la douleur. Dans les douleurs de dents on frotte le tronc du nerf de la septieme paire , qui va former la patte d'oie , & quelquefois on adoucit singulièrement la souffrance. En frottant l'épine du dos d'où il part tant de nerfs , on remédie aux crampes des bras , à leur engourdissement , à leur paralysie , à l'oppression qui tient aux spasmes des muscles de la poitrine ; aux palpitations & aux défaillances nerveuses ; au gonflement & aux douleurs de l'estomac & des intestins ; à plusieurs désordres de l'uterus ; aux mêmes accidens dans les extrémités inférieures que dans les supérieures.

Dans ces gonflemens hystériques de l'estomac & des intestins , qui donnent tant de mal-aïses, & qui intéressent quelquefois toute la machine , en frottant un peu l'épine du dos , on fait très promptement passer les malades du plus grand mal-aïse au plus grand bien-être. On appaise même par ce moyen les spasmes cruels de la maladie noire. J'ai vu à différentes reprises , chez un malade qui avoit l'une des maladies convulsives les plus violentes & les plus rares , que la friction

des nerfs, à leur origine, faisoit cesser les convulsions dans les muscles auxquels ils se distribuient; & dans quatre accès je faisois finir la convulsion à volonté, en frottant l'épine du dos à la hauteur où je rapportois les origines des nerfs. Cela étoit si marqué, que, dans le premier accès, l'étonnement du malade fut tel qu'il arrêta les convulsions pendant un quart-d'heure: je soulageois même sensiblement les convulsions du visage, de la langue, des mâchoires, en frottant le haut de la nuque, le derrière & le dessous des oreilles, le bas des tempes: en un mot, il est certain qu'en frottant les nerfs à leur origine, on fait souvent cesser les désordres qu'ils occasionnent dans les parties auxquelles ils se distribuent (*n*).

6°. Je n'ai parlé jusqu'à présent que des frictions qui se font avec une flanelle: ce sont celles qui sont les plus

(*n*) Quoiqu'on soit fort éloigné de frotter immédiatement les origines des nerfs de la moëlle épinaire, cependant en lisant ce que j'ai dit de toutes les origines de ces nerfs & de leur distribution, il est aisé de comprendre l'effet des frictions.

ordinaires; & celles qui se font avec une autre étoffe, une brosse, un linge un peu grossier, n'en différent presque point. Mais si l'on fait les frictions avec des émoulliens, des spiritueux, des toniques, on comprend alors qu'à une partie des effets des frictions on joint ceux des drogues que l'on emploie; & il est aisé de juger en même-tems, quel est le degré de la force de la friction le plus analogue à l'effet de la drogue que l'on emploie: mais tous ces détails n'appartiennent point à cet ouvrage. Je finirai par quelques remarques générales qu'il est utile d'avoir présentes quand on ordonne des frictions.

1°. On ne doit point les employer quand il y a pléthore: elles animent trop le sang, & pourroient être nuisibles.

2°. On ne doit pas les employer sur l'estomac & le ventre, quand il y a un amas dans les premières voies, de la chaleur, de la putridité, ou quand la vessie est pleine.

3°. Les frictions habituelles réussissent toujours mieux le matin à jeun; c'est le moment où les vaisseaux sont le plus désemplis, & la vitesse du

pouls la moins grande. Pour frotter les visceres du bas-ventre, il faut se coucher sur le dos, & avoir les genoux un peu soulevés, afin que par là les muscles du bas-ventre soient absolument détendus, sans quoi la friction ne feroit pas autant d'effet.

4°. Les frictions sont plus utiles aux personnes foibles, lâches, à celles qui vivent d'alimens visqueux qu'à celles qui sont fortes, fermes, qui ont un régime plus léger & plus digestible; les femmes, les enfans foibles, les vieillards cacochimes sont ceux qui en ont le plus besoin. Elles sont plus nécessaires quand on vit dans l'inaction que quand on fait de l'exercice: l'automne, l'hiver, le printems, les tems pluvieux, nébuleux, les rendent plus nécessaires que l'été, ou les saisons chaudes & séches. Elles sont plus nécessaires dans les pays froids & humides, que dans ceux qui sont secs. Dans les lieux marécageux & malsains, les frictions peuvent prévenir les effets de l'insalubrité de l'air.



A R T I C L E V.

Des secours que l'on doit employer dans les Métaftases.

§. 150. Si l'on se rappelle ce que j'ai dit plus haut des métaftases, on jugera que quand elles sont utiles, elles ne demandent de la part du Médecin d'autre soin qu'une très-grande attention à ne rien faire qui puisse les contrarier; mais quand elles sont fâcheuses, la première attention doit être de chercher quelle est leur cause: & comme dans les maux de nerfs on trouvera presque toujours que c'est ou passion, ou spasme, ou foiblesse, mais sur-tout spasme dans la partie d'où se fait la métaftase, on jugera aisément que c'est à faire cesser les spasmes que l'on doit s'attacher; & l'on comprendra en même-tems combien on a fait de mal, & combien on en fait encore tous les jours, en recourant sans indication réfléchie à la saignée, aux émétiques, aux purgatifs, aux vésicatoires. Quand il n'y a point de pléthore, la saignée augmente le spasme; les émétiques, les purgatifs le procurent, quand il ne dépend pas
d'embaras

d'embarras qu'ils puissent emporter ; les volatiles l'augmentent quand il ne dépend pas d'atonie & d'appauvrissement ; & l'on a vu que les vésicatoires produisoient très-souvent le même effet. La grande indication dans les métastases dangereuses , quand elles donnent le tems de faire des remèdes, c'est donc de faire cesser les spasmes en général ; de les diminuer , sur-tout dans la partie que l'humeur abandonne ; de soutenir les forces si elles paroissent en avoir besoin , & sur-tout celles de l'organe menacé ; mais par les cordiaux les plus doux , par les nourrissons les plus digestibles & par l'exercice, plutôt que par aucun remède trop violent. L'opium, en agissant comme un anti spasmodique général, & en déterminant, comme cordial & comme sudorifique , les humeurs des organes intérieurs à la peau , a produit les plus grands effets. L'opium seul soulageoit la personne dont j'ai parlé ailleurs , & qui éprouvoit des alternatives de toux & de dysurie. Quand la toux étoit extrême, je lui donnois un peu d'opium : elle diminueoit considérablement par une sueur abondante,

& la malade avoit du relâche pendant vingt-quatre heures.

A R T I C L E V I.

Des préservatifs des maux de nerfs.

§. On pourroit réduire à une seule regle tout cet article . en disant : pour prévenir les maux de nerfs il faut éviter leurs causes ; & c'est bien , en effet le seul moyen sûr : c'est celui que l'on doit employer toutes les fois qu'il dépend de nous ; & si on ne le fait pas , c'est que , trop souvent , la passion égare & ne laisse pas appercevoir le danger. Mais comme souvent l'on peut naître avec cette disposition ; que l'éducation mal entendue peut l'amener ; que différentes passions peuvent la faire éclore ; que nous ne pouvons pas toujours nous soustraire à ces causes ; que d'autres fois , elles viennent des moyens de guérison que l'on emploie contre d'autres maux , je crois devoir placer quelques remarques sur ces différentes circonstances.

Quand un enfant né de pere ou de mere , dont les nerfs sont depuis

long-tems très-dérangés, on peut craindre, sur-tout si ce vice se trouve déjà dans la génération antérieure ; on peut craindre, dis-je, que l'enfant ne s'en ressentent ; & cette crainte est fort augmentée s'il a la peau très-fine, les chairs molles, le genre nerveux fort sensible : ce qu'on connoît par la légèreté de son sommeil, sa facilité à refauter, de fréquens mouvemens dans les muscles du visage, de fréquens changemens dans les selles. Dans ces cas-là j'ai conseillé, contre mon usage, de les laisser tetter long-tems ; de les baigner à froid, plus que l'on ne fait ordinairement, & après les avoir sevrés de les laisser encore très-long-tems au lait de vache, & aux végétaux farineux pour toute nourriture.

Quand les erreurs de la première éducation ont nui au genre nerveux, j'ose assurer d'après les faits, que depuis douze ans jusqu'à vingt, on peut espérer de pouvoir le corriger considérablement, & ici l'indication se tire en grande partie de la cause : ainsi une des grandes difficultés consiste à découvrir cette cause. J'ai vu les plus grands effets du lait d'ânesse, chez une

fille d'onze ans , qu'un abus singulier
 du café , dès l'âge de six , avoit jettée
 dans une telle sensibilité , que presque
 toutes les sensations étant pénibles
 pour elle , elle étoit presque toujours
 dans la tristesse , & souvent dans le dé-
 sespoir ; & une demoiselle de quinze
 ans , à qui on avoit conseillé le vin
 d'Espagne à neuf ans , pour des maux
 d'estomac , & qui , en ayant contracté
 le goût , en avoit fait abus , ce qui lui
 avoit donné des vertiges , des tremble-
 mens , des coliques nerveuses , de fré-
 quentes jaunisses , fut parfaitement
 guérie par les bains tièdes , le petit-
 lait , & ensuite un assez long usage des
 eaux de Spa , coupées avec du lait , qu'on
 lui avoit conseillé avant moi , mais pu-
 res , & dont les premiers essais lui
 avoient occasionné des accidens ef-
 frayans , parce que c'étoit trop-tôt
 pour donner des toniques .

Le bain froid , l'exercice & la so-
 briété remédient aux suites d'une édu-
 cation trop molle , dans des apparte-
 mens trop chauds ; & en général le
 bain froid , l'exercice , des alimens
 très - doux , & une boisson pure-
 ment aqueuse , sont les moyens qui

conviennent le plus généralement dans tous les cas de cette espèce.

L'usage, encore subsistant dans quelques endroits, de nourrir les enfans jusqu'à deux ans & demi ou trois ans, diminue certainement très-souvent l'énergie des facultés. J'en ai vu des exemples sans avoir été appelé à donner des conseils, parce qu'on en demande peu pour cette maladie; mais je conseillerois hardiment les bouillons avec les anti-scorbutiques, tels que le cresson, le becabunga, le cerfeuil, les écrevisses, & même ceux de vipere, qui, dangereux dans plusieurs cas de paralysie & de convulsions, quand la cause première en est dans la pléthore, sont un remède excellent dans les cas où il y a un manque d'action, un engourdissement dans tous les fibres. On sent que ce seroit un de ces cas où l'électricité seroit utile.

A l'époque de la puberté, époque où les jeunes personnes tombent souvent dans des maux de nerfs, on les prévient par l'exercice, la sobriété, & une grande attention au choix des alimens, parce qu'alors l'estomac étant assez généralement foible & irritable,

les plus petites erreurs occasionnent des maux considérables , & l'exercice prévient les engorgemens.

Peu de remèdes dans les grossesses ; le soin de ne point se livrer aux fantaisies , qui ne sont jamais pressantes quand on ne les écoute pas ; l'attention dans la couche d'être fort tranquille , de ne point s'affoiblir par une diète trop sévère , & de ne point s'épuiser par des appartemens trop chauds , qui ôtent le sommeil & l'appétit , & entretiennent dans des sueurs perpétuelles & excessives , sont les moyens de n'être point attaquées de maux de nerfs en relevant de couche.

J'ai déjà parlé ailleurs , des secours que l'on devoit employer après les violentes passions , pour prévenir leurs mauvais effets.

Quand on est exposé inévitablement à l'action de quelque cause malade , qui agit sur nous , on doit examiner quels effets elle produit , & employer des moyens contraires. Ces causes ne peuvent guère être que l'air , l'eau , ou les alimens ; & les maladies de nerfs ne sont pas celles qui résultent le plus souvent de ces causes : cependant elles

en font quelquefois la suite. J'ai cité plus haut une femme, qui étoit fans force dans le lieu où elle habitoit ordinairement, & qui devenoit très leste dans un air plus vif. On sent que, dans ce cas, il faut employer les alimens, les remedes & les boiffons les plus propres à corriger les effets de ces airs lourds & épais (o). Peut-être que les bains froids auroient prévenu les convulsions qu'éprouvoit toujours, dans la basse Allemagne, la malade dont parle M. LORRY ; & plusieurs Officiers se font préservés de fievres d'accès, dans des garnisons mal saines, en prenant, par mon conseil, beaucoup plus d'exercice que par-tout ailleurs.

J'ai déjà dit, quelles attentions il falloit apporter quand on étoit obligé d'employer, pour quelque maladie, des remedes dont l'usage peut nuire au genre nerveux ; ainsi je finirai cet ar-

(o) Il faut nécessairement qu'il y ait une proportion entre la digestibilité des alimens & l'action de l'air : le montagnard ne digere plus dans la plaine les alimens tenaces, visqueux, laiteux, dont il se nourrissoit habituellement & avec succès sur ses hauteurs.

ticle , qui est le dernier de la pratique générale , pour passer à l'histoire & au traitement des maladies particulières.

F I N.

